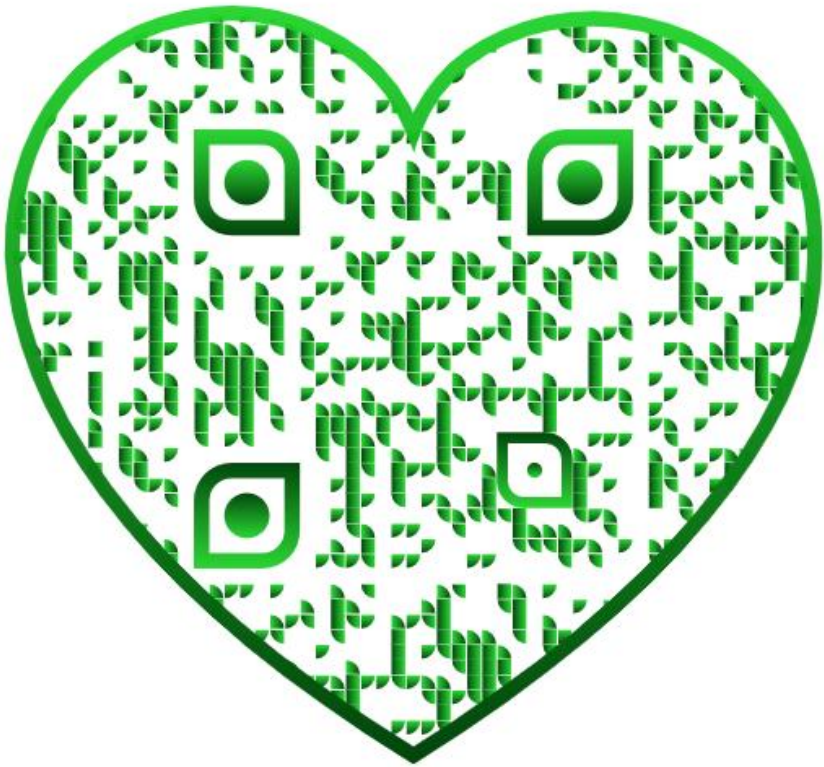
MÉLANIE COUSINEAU

Adversaires en VR

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS



MÉLANIE COUSINEAU

Adversaires en VR

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Adversaires en VR / Mélanie Cousineau
Nom : Cousineau, Mélanie, 1979- , auteure.
Identifiants : Canadiana 20230083919 | ISBN 9782897838768
Classification : LCC PS8605.O9141 A64 2024 | CDD C843/.6–dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives CanadaDe la même auteure

MÉLANIE COUSINEAU

Adversaires en VR

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Maman solo cherche nounou, 2023

Last call pour le bonheur, 2022

Road trip : une virée mère-fille, 2021

Voyage désorganisé : destination Floride, 2019

Voyage désorganisé, 2019

Tout va bien aller, Béatrice !, 2018

Deux sœurs et un pompier, 2017

Karaoké ! Impossible de faire des conneries dans l'anonymat, 2016

Moi, maman ?, 2016

Mélanie Cousineau - Auteure

melaniecousineau.com

Pour toi, Namour
Parce que chaque jour passé à tes côtés est le plus beau des voyages.

Note de l’auteure

Dans un esprit de création et afin de bien ficeler mon histoire, je me suis accordé une certaine liberté quant à quelques aspects ou lieux. Veuillez ne pas m’en tenir rigueur.

1

Quel accueil !

J'ai le cœur qui débat. Le contenu de mon estomac menace de se répandre sur le sol. Pitié, non ! J'ai mis mes plus belles chaussures et mon chemisier blanc. De quoi aurais-je l'air auprès de mes nouveaux collègues ? Je n'en suis qu'à ma troisième semaine au sein de cette équipe de feu. Que penseraient-ils de moi si je me décomposais devant eux à la première occasion ? D'autant plus que ce sont eux qui sont venus me chercher. Moi, je n'ai rien demandé. En fait, c'est Angela, la propriétaire du magazine Web du même nom, qui m'a ouvert toutes grandes les portes de son empire. L'emploi de rêve offert sur un plateau d'argent. Comment dire non à ça ?

— Hé, Annabelle, attends-moi.

Suzie. Ma nouvelle collègue et, par le fait même, ma précieuse amie. Il se trouve qu'elle est mon alliée numéro un pour que je demeure dans les bonnes grâces de la patronne. Angela est une femme rigoureuse et exigeante. Elle sait ce qu'elle veut et quoi faire pour l'obtenir. Pour elle, un non n'est que le début d'une argumentation qui finit toujours par lui donner raison. Comme Suzie travaille au *Angela* depuis trois ans, je considère qu'elle est ma référence en matière de comportements à adopter pour ne pas déplaire à cette grande dame. Le milieu est tel que personne n'est irremplaçable. Tu n'es pas à la hauteur ? Allez, hop ! Au suivant. Pas de temps à perdre avec un caillou qui nous embête au fond d'une chaussure.

— Tu n'as rien pour prendre des notes ? me demande Suzie, alors que je la suis à ma toute première réunion éditoriale.

L'équipe se réunit chaque semaine. Seulement, cette fois-ci, c'est en présentiel, ce qui est une première pour moi. Ça augmente le stress d'un cran, disons. Dans le confort de mon chez-moi, il y a une barrière psychologique que je ne retrouve pas maintenant que je suis au bureau. Je me sens mise à nu.

— Bah, oui. Je traîne toujours ma tablette électronique avec moi.

À voir l'expression sur le visage de Suzie, je doute d'avoir donné la réponse qu'elle souhaitait entendre.

— C'est une blague, hein ? OK, ça n'en est pas une, conclut-elle devant mon air perplexe. Suis-moi, on va régler ça tout de suite.

Je me laisse docilement guider par le son des talons de la chroniqueuse culinaire. Ils font presque vibrer le carrelage d'un blanc étincelant tant ses pas sont pressés. Je me surprends sur le coup à

m'interroger quant à la fréquence des visites de l'équipe d'entretien ménager. Les bureaux du *Angela* sont toujours d'une propreté irréprochable. Pas un grain de poussière en vue. C'est à croire que la saleté est filtrée au fur et à mesure qu'elle apparaît. Si seulement il en allait de même chez moi !

Sur mon passage, je découvre une partie de nos locaux qui m'était jusqu'alors inconnue. Il faut dire que j'ai souvent travaillé de l'extérieur depuis mon embauche. Les espaces de bureau disponibles ici sont limités et seuls certains se les partagent, alternant entre le télétravail et le présentiel. À l'ère dans laquelle nous évoluons, nous pouvons tout faire de n'importe où. Enfin, presque.

Accroupie du mieux qu'elle peut malgré sa jupe tuyau, Suzie farfouille dans une étagère où règne un joyeux fouillis.

— Ah, voilà.

Une tablette de feuilles rayées et un paquet non entamé de cinq stylos à encre bleue atterrissent dans ma main, que je tends mécaniquement.

— Règle numéro un : ne jamais se présenter à une réunion sans quelque chose pour prendre des notes. En format papier, précise-t-elle avant que je brandisse la tablette numérique qui dort dans son étui, sous mon bras. Angela est plutôt vieux jeu et rigide sur certains aspects. Celui-ci en fait partie.

Du coin de l'œil, j'aperçois des collègues qui se pressent dans le corridor. Ils prennent nerveusement connaissance de l'heure.

— Règle numéro deux : ne jamais arriver en retard à une réunion.

— Mais, c'est toi qui…, tenté-je.

— Pas la peine de parlementer. Le rappel à l'ordre est toujours plus doux s'il sort de ma bouche que de celle de la grande patronne. Allons-y.

Mon estomac, qui s'était calmé, recommence à faire des siennes. Une fois dans la grande salle de réunion, les chaleurs se mettent de la partie. Bon sang, qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne rencontre quand même pas la royauté ! Ce n'est qu'une réunion d'équipe.

— Il ne fait pas un peu chaud ? demandé-je à ma voisine de siège, en l'occurrence, Suzie.

Pour toute réponse, elle me gratifie d'un sourire. Je comprends alors que le problème se situe entre mes deux oreilles. N'empêche qu'il devient rapidement physique. J'ai la vive impression d'avoir deux coussins chauffants sous les aisselles. Je prie silencieusement pour que des cernes n'y apparaissent pas. Ce serait tellement disgracieux ! Sous la table ovale en bois massif, mes pieds transpirent abondamment dans leur prison de cuir. Des chaussettes auraient probablement diminué l'inconfort, mais il était hors de question que j'en porte.

Jamais de bas dans les chaussures, sauf en hiver. C'est contre ma religion.

Alors que les derniers arrivants se dégotent une chaise libre, je laisse mon regard errer à travers les larges fenêtres. Elles constituent deux des murs de la pièce, située sur le coin du bâtiment. Du haut du quatorzième étage – je devrais plutôt dire le treizième, puisque le chiffre maléfique a volontairement été omis de la suite numérique –, nous avons une vue imprenable sur la ville. Au loin, le fleuve s'étire à perte de vue. Un bateau de croisière est ancré à l'un des quais du port. Je me surprends à m'imaginer à son bord.

— Bonjour à tous, lance la voix d'Angela, ce qui me ramène sur ma chaise droite. Avant de commencer la réunion, j'aimerais profiter du fait que nous sommes tous réunis en présentiel pour la première fois depuis longtemps pour vous présenter officiellement notre dernière recrue, la talentueuse Annabelle Girard. Annabelle, si tu prenais quelques instants pour te présenter à l'équipe, ma chérie ?

Mes joues s'empourprent, atteignant presque la couleur de ma longue chevelure rousse. Le malaise me gagne. Je parle régulièrement devant des gens, mais ce n'est généralement pas en direct. Ça me permet de faire plus d'une prise afin de sélectionner la meilleure et de la publier sur mes réseaux sociaux. Là, c'est tout le contraire. Il n'y a pas de générale, c'est tout de suite le *show*. Les douze employés du *Angela* m'observent avec attention. Ils me scrutent, impatients de détecter mes failles. Sachant que je n'échapperai pas au supplice, je m'éclaircis la gorge et me lance :

— Bonjour, je…

— Debout, m'intime la patronne, avant de faire rouler sa chaise vers la droite, m'invitant à prendre sa place à l'extrémité de la table. De cette manière, tout le monde pourra bien te voir.

Je m'exécute.

— Salut, lancé-je en agitant timidement la main, un sourire crispé aux lèvres.

Seigneur que c'est gênant ! De là où je suis, la table semble s'étirer à l'infini. Je serre les fesses et inspire profondément.

Je peux le faire. J'ai ma place parmi ces gens chevronnés. Un, deux, trois, go !

Je réalise alors le monde de différence qu'il y a entre le fait de m'adresser aux gens via les réseaux sociaux et celui de leur parler directement, en chair et en os. Surtout que la popularité m'est un peu tombée dessus sans que je fasse quoi que ce soit. Du jour au lendemain, des milliers de personnes ont commencé à me suivre. Pourtant, la notoriété n'a jamais été parmi mes aspirations, bien au contraire. J'aime aider mes copines et leur faire des recommandations. Point barre. C'est pour cette raison que j'ai créé un compte public. Pour elles et leurs connaissances. La situation est rapidement devenue

hors de contrôle, au grand bonheur de mes comparses.

— Je m'appelle Annabelle Girard, répété-je en guise d'introduction, laissant le temps au courage de m'envahir. Je suis une passionnée de tout ce qui concerne le bien-être au féminin. Que ce soit la tête, le corps ou l'esprit. Alors voilà. Je vous remercie de m'accueillir dans votre belle et grande famille.

— Je t'en prie, ne sois pas aussi magnanime, intervient Angela en me retenant la main au moment où je m'apprête à regagner ma place. Annabelle est une influenceuse notoire. Elle compte plusieurs milliers d'abonnés sur ses différentes plateformes, et ses conseils et petites trouvailles font d'elle une référence en la matière.

Je respire par saccades. Pourquoi diable mes doigts se triturent-ils ainsi ? En désespoir de cause, je les joins au bas de mon dos, espérant que personne n'aura conscience de mon trouble.

— Angela exagère un peu…, osé-je.

— Franchement, ma chérie, reprend ma patronne. Je ne peux pas croire que tu ne réalises pas l'impact que tu as sur la vie des femmes d'aujourd'hui. Elles sont pendues à tes lèvres. Elles comptent sur toi pour les conseiller et les orienter vers la paix intérieure ! Tu as une vision du bonheur bien à toi. À la façon dont tu en parles, on a l'impression qu'il est beaucoup plus accessible qu'on le croit.

Des murmures s'élèvent dans le coin gauche de la salle.

— Une autre nunuche avec rien dans la cervelle ! grommelle un homme d'une trentaine d'années.

Bien qu'il chuchote ses paroles offensantes derrière sa main, elles se rendent à mes oreilles et me font tressaillir. Quel culot de me condamner de la sorte alors qu'il ne m'a jamais adressé la parole ! De toute évidence, son copain et lui sont dans la boîte depuis longtemps. Une assurance démesurée se dégage d'eux. Celui qui n'a pas tiqué au jugement gratuit de son comparse me détaille de la tête aux pieds, les bras croisés sur sa poitrine, l'air charmeur. Lorsque l'effronté se tourne vers moi, je suis happée par ses yeux d'un noir profond qui plongent sans gêne au creux des miens. Sous ses paupières à demi closes, il m'observe comme si je n'étais qu'une pauvre fille. Ses bouclettes sombres et serrées lui confèrent l'allure d'un gamin. C'est plus fort que moi, le voilà affublé d'une étiquette peu flatteuse. Je le déteste déjà, ce grand gaillard à l'air imbu de lui-même, bien que ce ne soit pas du tout mon genre d'agir ainsi. Il faut que je me protège et c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour le faire. S'il y a une chose que je ne tolère pas dans la vie, c'est le jugement. Surtout quand il est gratuit. Qui est cet homme, pour se croire supérieur à moi alors que nous n'avons pas encore fait officiellement connaissance ?

— Sur ce, il est temps de commencer pour vrai cette réunion. Nous avons beaucoup de pain sur la planche, aujourd'hui, annonce Angela en me renvoyant à ma place d'un geste du menton.

En route vers ma chaise, je ne peux m'empêcher de fusiller mon adversaire du regard. Il pousse l'audace jusqu'à me gratifier d'un clin d'œil. Quelle insolence !

Tu ne perds rien pour attendre, mon cher !

Angela ne rate rien de la scène. On dirait même qu'elle s'en délecte. Elle reprend ensuite les rênes de la réunion comme si de rien n'était.

Au terme de la rencontre, tous se lèvent, songeant déjà au sujet qu'ils ont l'intention de présenter afin de garnir le prochain numéro. Celui-ci sera entièrement consacré à l'économie locale. Chaque chroniqueur doit axer ses recherches sur ce qui se fait ou se trouve ici, au Québec. Nous avons pour mission de faire découvrir à nos lecteurs de petites merveilles, souvent méconnues. Pour ma part, j'ai l'esprit en ébullition. Une tonne d'idées y virevoltent.

— Annabelle, William, j'aimerais vous parler quelques instants, nous retient Angela alors que je suis sur le point de quitter la pièce.

En pivotant vers ma patronne, mon regard croise de nouveau les iris sombres avec lesquels il est entré en collision un peu plus tôt. William est le propriétaire de ces yeux déstabilisants. Sa proximité permet à l'effluve de son parfum de chatouiller mes narines.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, *patronne,* argue le grand ténébreux en jetant un œil préoccupé à sa montre.

— Ça prendra le temps que ça prendra, *monsieur Després.*

Un malaise me gagne. Qu'est-ce que l'ambiance est tendue entre eux ! J'ignore la raison qui les pousse à insister sur certains mots comme ils le font. Ils se parlent à mots couverts. À contrecœur, mon collègue dépose son fessier rebondi parfaitement moulé dans son pantalon – j'ai quand même pris le temps de noter ce point positif – sur le coin de la table et il croise les bras. Ça alors ! Il emprunte la mimique typique de l'enfant qui souhaite exprimer son mécontentement. Captant mon amusement, William fronce les sourcils.

— Quoi ? Pourquoi ris-tu ? Tu viens à peine d'arriver dans la boîte et tu te permets déjà de te foutre de ma gueule… ?

Sa phrase reste en suspens pendant qu'il tente de se rappeler mon prénom. Une insolence qui m'est inconnue s'immisce en moi.

— Annabelle. Je m'appelle Annabelle.

— Tu as du front tout le tour de la tête, *Annabelle.*

Je n'aime pas du tout la manière dont il prononce mon prénom. Comme s'il lui brûlait la langue. Il tente une fois de plus de me dénigrer, c'est évident. Agissant de manière contraire à mes habitudes

pour la deuxième fois en peu de temps, je décide de battre le fer pendant qu'il est chaud.

— C'est toi qui me dis ça ? Sérieux ?

— De quoi tu parles ?

Ark, ce ton empreint de dédain ! Un petit goût de régurgitation m'envahit la bouche.

— Venant du gars qui me traitait de nunuche tantôt, je te trouve plutôt culotté de me reprocher de rire de ton attitude d'enfant gâté.

Piqué au vif, il bondit de son perchoir.

— Enfant gâté, moi ? Coudonc, pour qui tu te prends ?

— Pour la nouvelle que tu juges sans même la connaître.

Tiens ! Bien fait pour toi, grand fendant !

Un rire franc interrompt notre joute verbale fort animée. Je réalise alors mon comportement déplacé. Seigneur, qu'est-ce qui me prend de me laisser emporter ainsi ? Au tout début de mon aventure au sein de cette entreprise, en plus ! Des plans pour qu'on m'indique la porte illico presto. Ce serait bien mérité. Je m'apprête à me confondre en excuses devant ma nouvelle patronne, mais elle me prend de court.

— Wow, c'est du bonbon, votre affaire, commente-t-elle en applaudissant. Merci, les jeunes, vous me confirmez que j'ai pris la bonne décision. Vous allez être parfaits.

Hein ? Parfaits pour quoi ? Ai-je loupé un épisode ? À voir la confusion sur les traits du grand frisé, je constate que je ne suis pas la seule à être mêlée. Ça n'a rien de rassurant.

— C'est quoi l'affaire, *boss ?*

— *L'affaire,* William, c'est que j'ai gentiment décidé de vous aider, Annabelle et toi.

— Je ne penserais pas, non. Ça fait six ans que je travaille ici et je n'ai jamais eu besoin de l'aide de qui que ce soit. Ce n'est sûrement pas aujourd'hui que ça va commencer. Merci, mais non merci. Je connais mon métier, je sais ce que j'ai à faire. Maintenant, mesdames, vous allez m'excuser, mais le travail m'attend.

William s'apprête à s'en aller, me laissant de plus en plus déstabilisée par son arrogance et son impétuosité. Comment peut-il s'adresser ainsi à sa supérieure ? Et pourquoi celle-ci n'est-elle pas choquée par son attitude ? On dirait que leur relation amour-haine n'en est pas à ses débuts.

— Tu sembles oublier que c'est moi qui commande, mon cher William. Tu feras ce que je te demande ou tu iras faire la pluie et le beau temps ailleurs. C'est clair ? À toi de décider.

Ouille !

Voilà une droite bien placée, directement dans le centre de l'égo démesuré de l'homme. Ce dernier fait volte-face, mais ne s'avance pas. Il attend la suite, des éclairs dans les pupilles. À l'instar de l'échange qui a eu lieu entre nous quelques instants plus tôt, celui-ci, bien que silencieux, est tout aussi chargé. La colère de William alimente l'amusement de la patronne. Elle nourrit la bête. C'est avec fierté qu'elle dévoile finalement son plan diabolique :

— Pour le prochain numéro du magazine, mon cher William, tu présenteras aux lecteurs la *van life*. Je veux que tu trouves des lieux extraordinaires, ici, au Québec, et que tu les emmènes à bord de ton VR.

— Je n'ai pas de VR.

— C'est pour ça que je t'en ai loué un. Il est plutôt confortable, ne t'inquiète pas.

— Ah, la chance ! lancé-je tout de go. Il paraît que c'est fantastique ! J'ai beaucoup entendu parler de la *van life* et ça a l'air vraiment spécial comme expérience.

— Ça tombe bien que tu sois aussi emballée, charmante Annabelle, puisque tu l'accompagneras.

J'ai l'impression que le temps s'arrête tout à coup. C'est à mon tour de recevoir les paroles d'Angela en pleine poire. Je peine à trouver le souffle nécessaire pour articuler une question.

— M… m… moi ?

— Oui, toi.

— Mais en quoi est-ce pertinent pour mon travail ?

— C'est pile dans tes cordes, ma belle. Tu prônes la paix du corps, du cœur et de l'esprit ?

— Oouuiii…

— Donc tu feras la démonstration aux gens qu'il est possible d'atteindre cet état de béatitude partout. Même au fin fond des bois à bord d'un VR.

Avec un être aussi ignoble que William ? Impossible. C'est carrément irréalisable comme mission. Ce dernier s'énerve. Il va exploser, c'est évident.

— Sérieux, c'est quoi l'idée de me mettre la petite nouvelle dans les pattes pour cet article ? Tu y as pensé, deux minutes ?

— Non, je n'y ai pensé que deux secondes. En fait, c'est vous qui avez fait tout le travail. Je n'ai eu qu'à constater l'évidence.

Nous n'y comprenons rien.

— Avec le spectacle que vous venez de m'offrir, vous m'avez prouvé que c'est une idée de génie. Maintenant, il vous reste à trouver une manière d'accorder vos flûtes parce que vous partez dans deux jours. Allez, au boulot !

— Dans deux jours ?

Voilà bien le seul point sur lequel William et moi sommes d'accord. Ce délai est complètement déraisonnable. Je dirais même carrément fou.

— Pouahaha ! Merci tellement, Annabelle ! Tu fais ma journée avec ta grosse nouvelle. Non, pas ma journée, ma semaine ! Toi, en VR, pouahaha ! Elle est bonne, celle-là.

— OK, Sacha, peux-tu être sérieux deux minutes ?

Je fulmine. J'ai appelé mon meilleur ami sitôt que j'ai mis les pieds hors du bureau et ça doit faire un bon cinq minutes qu'il se moque de moi. Si j'avais su, j'aurais trouvé un autre moyen de faire descendre mon niveau de stress. Ce gars-là est comme mon frère. Nous nous connaissons depuis si longtemps que nous nous permettons une familiarité qui peut porter à confusion. Une chose est certaine : je ne suis pas le genre de Sacha. Pour que ce soit le cas, il me faudrait un pénis entre les jambes. C'est très bien ainsi ; ça élimine tout risque d'ambiguïté. Sacha est le meilleur pour me venir en aide quand j'en ai besoin. Habituellement.

Sans réfléchir, j'entre dans un petit café et je commande un matcha latte glacé. Il faut ce qu'il faut pour digérer la nouvelle. Au diable les dépenses ! William et moi avons tout tenté pour faire changer Angela d'avis, mais rien n'a pu y faire. Cette femme est encore plus têtue qu'une mule. C'est à croire qu'elle se délecte de faire souffrir les gens.

— Je m'excuse, Annabou. C'est juste que je ne t'imagine pas du tout dans un *char* pendant… Combien de temps pars-tu, au fait ?

— Une semaine. Et ce n'est pas un *char,* comme tu dis, mais un véhicule récréatif. On appelle ça un VR. Arrive en ville, c'est hyper populaire.

Je sors du café sous l'œil médusé des quelques clients qui s'y trouvent. Le fait que ma discussion se déroule dans mes écouteurs laisse croire que je parle toute seule. Qu'on me prenne pour une fille complètement fêlée, c'est le dernier de mes soucis. Je dois cracher ma mauvaise humeur à quelqu'un. Je suis comme une bombe sur le point d'exploser.

— Un VR, d'abord, reprend Sacha, mais ça ne change rien au fait que je ne t'imagine pas vivre là-dedans pendant une semaine. Il y a-t-u un *walk-in,* dans ces engins ?

— Niaiseux ! m'exclamé-je en fixant le trottoir à mes pieds, pour éviter de marcher sur les joints.

Mes pieds me font horriblement souffrir. Je rêve du moment où je pourrai enfin retirer mes chaussures de cuir.

— Moi qui ai dit qu'il était chanceux d'hériter de ce reportage-là !

— Qui ça ?

— William, voyons ! Coudonc, m'écoutes-tu, Sach ?

Une réponse positive me provient à travers un brouhaha soudain.

— Oui, oui. Désolé pour le bruit, j'arrive à la brasserie pour rejoindre les gars. Hé ! Je pense à ça. Qu'est-ce que tu vas faire de Madame Rita ?

La question fait renaître mon sourire.

— Je l'amène avec moi, réponds-je avec aplomb. Bon, je te laisse à tes amis. On se reparle plus tard, OK ?

— Sans faute. Bons préparatifs, là !

— C'est ça…

Une fois la communication coupée, je constate que cette conversation ne m'a été d'aucune aide. Le matcha latte glacé non plus. J'en avale les dernières gorgées et je jette le verre de carton vide dans un bac de recyclage en bordure de la rue. Maintenant, direction mon condo. J'ai des bagages à préparer, et vite. Surtout, je dois m'assurer que ça occupe un minimum d'espace. C'est faisable, ça ?

Je n'y arriverai jamais ! Depuis hier, j'essaie de faire mes bagages pour mon périple et je n'arrive pas à éliminer des trucs. Après avoir suivi la formation de base qui vient avec la location d'un VR et avoir constaté l'étroitesse du véhicule, William m'a textée pour me prier de voyager léger. C'est loin d'être mission accomplie. On dirait qu'un ouragan a traversé mon condo. C'est le bordel. Vraiment, chaque pièce est sens dessus dessous. Des fringues jonchent ma couette en plumes, aux côtés du restant de mon souper gastronomique : quelques cubes de fromage, des raisins rabougris et un sandwich… à la luzerne. Ouais, mon réfrigérateur est vide. J'avais prévu faire l'épicerie, hier, moi. Pas préparer un voyage improvisé avec le pire humain de la terre.

Mon étui à cosmétiques en main, j'entre dans la salle de bain. Apercevoir mon comptoir recouvert de tubes et de pots de toutes sortes ajoute à mon découragement. C'est quoi l'idée de m'imposer ce voyage ? Ça me tente autant que de retourner me faire épiler le bikini à l'électrolyse.

— Salut Annabou !

Sacha a la clé de mon condo. Si j'avais su qu'il retontirait à tout moment comme un cheveu sur la soupe, je me serais peut-être retenue de lui offrir ce privilège.

— Aaahhh ! Câline, Sacha, ne me fais pas des peurs de même ! J'ai failli faire un arrêt cardiaque. Quoique si ça m'arrivait, je ne pourrais pas partir…

— Dans tes rêves, chérie.

L'accolade qu'il me fait me renvoie son haleine d'alcool en plein visage. Je m'écarte, légèrement écœurée par l'odeur de houblon.

— On dirait que tu as levé le coude encore ce soir, toi.

Sacha travaille dans la construction. Comme ses journées se terminent tôt, il a l'habitude d'aller décanter devant une petite broue. Ses collègues excellent dans l'art de l'entraîner avec eux : ils invoquent toujours une bonne raison pour boire.

— Bah… juste quelques verres. Un ou deux pichets… chacun. C'est pas ma faute, tsé.

Il éclate de rire, passant près de perdre pied tant il est éméché. Je le conduis patiemment au salon et lui déterre un espace sur le fauteuil. On entend clairement les ressorts se plaindre lorsqu'il s'y laisse choir.

— Cibolaque, Annabou, t'en vas-tu dans un autobus Voyageur ?

Mon étui à cosmétiques toujours dans les mains, je m'assois aux pieds de Sacha. Adossée au vieux divan, je m'appuie contre sa cuisse. Un soupir à fendre l'âme m'échappe.

— C'est l'enfer, Sach. J'ai beaucoup trop de choses à apporter. Je ne sais pas comment je vais faire pour y arriver.

— C'est simple.

— Ah oui ?

— Oui. Il faut faire des choix.

Mon espoir s'efface aussi subitement qu'il est apparu.

— Est-ce que je peux choisir de tout apporter ? Peut-être que William aura peu de bagages ? Ça me permettrait d'en avoir davantage !

Je m'installe face à mon ami. Sa tête dodeline comme celle d'une poupée de chiffon. Ses yeux rebondissent dans leur orbite avant de se stabiliser. Ouf, j'en connais un pour qui le réveil ne sera pas facile demain ! Soudain, j'ai une idée.

— Suis-moi, lancé-je en me remettant sur pied. Tant qu'à être là, aussi bien te rendre utile. Tu vas m'aider à faire le tri.

— Hein ? Mais je suis bien, là, moi.

— Tu planeras plus tard. Pour l'instant, il y a plus urgent à régler.

J'entraîne mon ami jusque dans ma chambre, mais plutôt que de me donner un coup de main, il se laisse tomber à plat ventre sur le lit, le visage moulé dans mon oreiller.

— Je suis bien ici aussi, finalement, lâche-t-il, la bouche pâteuse, à moitié endormi.

— Pff ! Enwaye, réveille !

Je lui lance une pile de vêtements et je regagne la salle de bain, décidée à sélectionner uniquement l'essentiel. Dans mon cas, l'Essentiel s'écrit avec un grand « E ».

2

C’est un départ !

J’ai vraiment imaginé le pire. J’ai fait une montagne avec un rien, une tempête dans un verre d’eau. Le VR qu’Angela nous a loué est aussi spacieux qu’une maison mobile. J’ai même pu apporter une valise supplémentaire sans problème. William et moi avons chacun notre espace et, pendant que je conduis, il s’assoit à l’arrière pour travailler. Nous sommes donc seuls, ensemble. Le *scénario* idéal pour que les deux antipodes que nous sommes puissent cohabiter.

Étant donné que la saison estivale débute à peine, j’ai proposé à William d’aller côtoyer la mer et ses plages. J’avais besoin de l’eau et de son calme apaisant. C’est dans cette optique que j’ai suggéré comme destination les Îles-de-la-Madeleine. Comble de bonheur, mon collègue a accepté sans opposer la moindre résistance. Non, mais je rêve ! Pincez-moi quelqu’un !

Je roule donc à vive allure en direction de notre destination, les fenêtres baissées et les cheveux au vent. Les haut-parleurs crachent ma chanson préférée de Billie Eilish et, depuis le rétroviseur central, j’aperçois William qui en articule discrètement les paroles. Je suis alors traversée d’un frisson de joie. Cette journée est parfaite. Notre destination, extraordinaire. En cet instant précis, je touche au bonheur. Je le tiens entre mes mains… jusqu’à ce qu’un vacarme de nature inconnue vienne y mettre fin brusquement. Des coups retentissent au loin, mais je ne saurais dire d’où ils proviennent. Ils se font de plus en plus insistants.

Non, mais ça va cesser, que je puisse caresser mon petit bonheur en paix ?

Tout à coup, je me raidis. Assise bien droite dans mon lit, quelques fringues fripées de même que ma boule de poils adorée reposant à mes pieds, je réalise que mon scénario parfait n’était qu’un rêve. Une invention de mon petit cerveau de fille anxieuse, à quelques heures de son départ vers je ne sais où. Eh oui, William a carrément refusé de m’inclure dans le choix de notre destination. Apparemment, ce sera mieux que je la découvre en cours de route. Dire qu’il était si gentil dans mon rêve ! Ne pourrait-il pas faire une trêve de son air bête pendant la semaine que nous passerons ensemble ?

J’en suis là de mes réflexions quand le vacarme reprend de plus belle. Il est tout près. Je comprends alors que quelqu’un tambourine contre la porte de mon condo. Cristi de biscuit ! S’il continue ainsi, il va réveiller tout l’immeuble !

L'esprit embrumé, je me dirige vers la porte et l'ouvre à la volée.

— Seigneur ! On est en plein milieu de la nuit. Voulez-vous bien me dire ce que… William ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Me voilà maintenant bien réveillée. Mon collègue se tient devant moi. Bien mis, ses boucles serrées luisant sous les reflets de la lumière du corridor. Lorsqu'il m'aperçoit, son visage parfait se rembrunit. Ses traits se décomposent. J'y lis la satanée aversion qu'il cultive à mon égard pour je ne sais quelle raison. Il lève les bras au ciel et manifeste son mécontentement en marmonnant avec vigueur. Ça ne sert à rien de chuchoter tellement les paroles sont dites avec force.

— Quoi ? Tu n'es pas prête ? Sérieusement, Annabelle, fais-tu exprès de me rendre la vie aussi infernale ? Déjà que je suis pogné pour t'endurer durant tout le voyage ! Me semble que tu aurais au moins pu me faire ce plaisir !

Ça fait mal. Ça fait très mal. J'ai beau être à peine sortie des vapes, les paroles de William à mon endroit me transpercent comme autant de petites aiguilles, me piquant chacune là où c'est le plus sensible. Mais, pour rien au monde, je ne lui ferai le plaisir de lui laisser entrevoir le pouvoir qu'il a sur moi. Je connais ce genre d'humain. Dès qu'il sent qu'il a une emprise sur toi, c'est la fin. Il prend le dessus et te manipule à sa guise. Il n'en sera pas de même avec moi ou je ne m'appelle pas Annabelle Girard.

— Qu'est-ce que tu fous ici à cette heure de la nuit ? On avait convenu que tu passerais me chercher à six heures.

— On a dit quatre heures.

— Ça, c'est ce que tu as proposé au départ, mais je t'ai dit que…

— Ça fait une demi-heure que je poireaute comme un cave devant ton immeuble. Une maudite chance que j'aie décidé de monter, sinon je serais encore là à attendre.

— Avez-vous fini de vous engueuler ?

La voix provenant du salon nous saisit tous les deux. William et moi dirigeons notre attention dans sa direction. Mon collègue profite de la diversion pour entrer dans mon condo et fermer la porte derrière lui. Voilà une bonne chose de réglée. Mes voisins pourront de nouveau roupiller en paix.

— Sacha ? Tu es encore là ? Je croyais que tu étais parti pendant que j'étais sous la douche.

Après avoir réussi de peine et de misère à le chasser de mon lit la veille, il est allé se *crasher* sur mon divan. Quand je me suis dirigée vers la douche avant de clore cette journée merdique, il m'a promis de partir avant que j'aie quitté les jets d'eau chaude. De toute évidence, son plan a échoué.

— On dirait bien que je me suis rendormi. Mais, pour vrai, vous

deux, c'est quoi l'histoire de réveiller tout le monde en pleine nuit ? C'est toi le gars qui fait de la misère à ma *chum* de fille ? Annabelle est comme ma sœur. Ceux qui la font suer ont affaire à moi.

Évidemment, Sacha ne peut pas s'empêcher de faire aller sa grande langue. Sans détour, il dit ses quatre vérités à mon nouveau collègue. Quoi de mieux pour envenimer la situation davantage ?

— C'est ce qu'elle t'a dit ? rétorque William d'un air provocateur après avoir encaissé le tout sans broncher. Je pense qu'elle t'a mal informé, chose. C'est elle qui fait tout pour me faire suer. Elle a soudoyé la *boss* pour obtenir un voyage tout inclus sur le bras du magazine et là, c'est moi qui suis pogné avec elle.

Sacha se lève et toise William, prêt à se battre. Vêtu d'un boxer moulant et de bas blancs qui lui montent à mi-jambe, il est *sexy* comme un tracteur. Un tracteur enragé.

— Arrête de parler d'elle comme ça ou tu vas le regretter.

— Vraiment ? Désolé, mais ton amie est une emmerdeuse. Les filles comme elle, je ne suis pas capable.

— Tu sais rien d'elle, grand insolent !

— Vous pouvez arrêter de parler dans mon dos comme ça, s'il vous plaît ? m'insurgé-je en m'immisçant entre eux. Je vous entends, vous savez.

— Ben là, fâche-toi pas. Je te défends contre le grand *slaque* qui se pense meilleur que tout le monde !

Il faut que j'arrête l'hémorragie et ça presse.

— Je pense que c'est le temps pour toi de partir, Sacha.

— T'es sérieuse ?

— Très.

Je le remercie d'un simple geste du menton et lui signifie que je vais prendre le relais à partir d'ici. Décontenancé, il enfile son jean, son t-shirt de Nirvana et ses Converse, et il sort dans la nuit. J'espère qu'il trouvera facilement un taxi. À cette heure-ci, le métro n'est pas encore ouvert. Dans moins d'une demi-heure, il retrouvera la chaleur de son lit pour le peu de temps qu'il lui reste à dormir avant que son alarme sonne. J'espère qu'il pensera à avaler deux cachets et un grand verre d'eau afin d'éviter la gueule de bois qui l'attend.

Maintenant, seule face à William, je tente de faire diminuer la tension d'un cran.

— Écoute, William, je suis désolée, mais on s'est mal compris. Donne-moi trente minutes et je suis prête.

— Quoi ? Trente minutes ?

— Bah, oui, le temps que je sois présentable. Je ne vais quand même pas sortir de chez moi comme ça.

Soupir de mort de la part de M. Després.

— Annabelle, tu t'en vas t'asseoir dans un VR. Pas assister à un gala ! Tu es bien correcte comme ça.

Hum… oui, mais non. C'est contre ma religion, comme les bas dans les chaussures de cuir. Pendant que William fait le pied de grue, je récupère ma trousse de produits de beauté et me dirige vers la salle de bain. En chemin, je m'arrête devant lui.

— Laisse-moi me refaire un visage présentable et je te rejoins en bas. Je vais faire ça vite, promis. C'est bon pour toi ?

— C'est bon, répond-il, excédé.

— Pendant que tu y es, tu peux descendre quelques trucs pour moi ?

Quand je lui pointe du menton les nombreux sacs empilés près de la porte, je crois déceler de la consternation chez lui. Cependant, il a enfin la délicatesse de la garder pour lui et de répondre par l'affirmative à ma demande.

Une heure ! Ça nous prend une heure pour réussir à tout entrer dans le VR. Un vrai jeu de Tetris de format géant. Sors une chose, pousse sur une autre, tasses-en une à droite, une autre à gauche. Oh, il y a un petit trou ici. Allons-y pour une serviette de plage ! Mais le pire du pire, c'est quand je remonte au condo pour une dernière chose. Je surgis devant William, un sac dans une main et la cage de Madame Rita – chatte incluse – dans l'autre. Je ne pensais pas que des paupières pouvaient s'agrandir autant.

— OK, c'est sûr que tu me niaises, articule-t-il.

En réponse à sa question, je dépose la cage sur le plancher du VR et ouvre la porte grillagée. Ma vieille chatte à long poil blanc et gris en sort, explorant déjà son nouvel univers.

— Je te présente Madame Rita. Elle vient avec nous.

— Annabelle, c'est un « chât » !

Il prononce le mot avec autant de dédain que si j'avais amené un rat mort. « C'est un ccchhhât ! » *Bravo, tu connais bien tes animaux !*

— Désolée, mais je ne pars jamais sans elle. Aussi bien te faire à l'idée, sinon tu vas trouver le temps long.

De fines rides apparaissent sur le front de William. Elles n'ont rien à voir avec la vieillesse. Un peu plus et je peux y lire tout ce qu'il pense de moi. À mon grand étonnement, il inspire pour se contenir avant de reprendre la parole.

— Je ne veux pas envenimer davantage les choses, mais… tu ne penses pas sérieusement à emmener un chat sur la route pendant une semaine ? Dans un VR en plus ! J'ai pris la peine de t'avertir par texto qu'il y a très peu d'espace. Je ne sais même pas si les animaux sont permis dans le contrat de location.

La boule de poils bondit alors sur ce qui fait à la fois office de fauteuil et de chaise de cuisine et, puis s'y love confortablement, avant de s'écarter allègrement pour se lécher le turlututu. Mignonne, n'est-ce pas ? William ne semble pas de mon avis. Je profite de la diversion et glisse subtilement la litière jetable et le nécessaire pour Madame Rita sur le sol, près de l'évier, puis referme la grande porte coulissante. Comme William est déjà installé derrière le volant, je grimpe à l'avant, côté passager.

— Ça doit être spécial à manœuvrer, supposé-je en bouclant ma ceinture. Prochain arrêt, on change de place.

— Pas question. J'ai suivi la formation, je conduis. De toute manière, je ne pense pas qu'Angela t'a assurée.

J'arque un sourcil à l'intention du grincheux. C'est un détail, ça ! Je ne veux pas être la conductrice principale, je souhaite juste faire un essai. Pas la peine de partir en guerre maintenant. Je trouverai bien le moyen de le convaincre de me céder sa place pour une centaine de kilomètres. Pour l'instant, il accepte la présence de Madame Rita. C'est ça l'important. J'apprécie ma petite victoire. Cependant, je dois rester réaliste. Je n'ai gagné qu'une seule manche. La partie ne fait que commencer.

— On y va ? lancé-je avec excitation, étudiant la console du tableau de bord.

Pour toute réponse, William tourne la clé dans le contact.

C'est vraiment malaisant. Ça fait deux cents kilomètres que nous roulons et William n'a pas prononcé un seul mot. Mis à part un échange minimaliste lors d'un arrêt rapide pour un déjeuner sur le pouce, nous n'avons rien dit. Bien sûr, j'aurais pu briser la glace, mais je n'ai pas osé, de peur d'aggraver la situation. Comment arriverons-nous à cohabiter pour les sept prochains jours ? Depuis notre départ, je n'ai tenté que de furtifs regards derrière moi, sans plus. Le fait est que c'est vraiment plus petit que ce que je croyais. Mais comme, vraiment, là. À entendre les commentaires d'Angela, ça donnait l'impression qu'elle prendrait en considération le fait que William et moi nous connaissons à peine et avons besoin de notre bulle. Au vu des dimensions du véhicule qu'elle nous a loué, c'est à croire qu'elle a voulu nous jeter dans la fosse aux lions. Allez-y, dévorez-vous, les copains. Et que le meilleur gagne ! Le tout accompagné du rire le plus maléfique qui soit.

Je m'éclaircis la gorge, comme si cette manœuvre ridicule allait m'insuffler un sujet de discussion à aborder. Échec total. Mon esprit

n'est plus qu'une bouillie d'idées désordonnées. Du coin de l'œil, je crois déceler un changement dans l'attitude de mon partenaire de voyage. Ça y est, il y a une brèche. Je m'excite le poil des jambes que je n'ai pas.

— Je dis ça de même, mais ta madame machin-truc est en train de se vider la vessie direct sur le plancher.

— Quoi ?

Je me dévisse le cou pour constater les dégâts.

— Madame Rita, non !

— Ne compte pas sur moi pour nettoyer ça, mentionne simplement mon chauffeur. Tu n'aurais pas dû la laisser libre. C'est dans sa cage qu'elle va. Encore mieux, chez vous.

Je fulmine. Ça l'amuse, le grand con. Il est fier de me voir dans une mauvaise posture. Non, mais c'est du sadisme, son affaire ! Je déboucle ma ceinture et m'apprête à me lever.

— Qu'est-ce que tu attends pour te ranger ?

— Impossible. On est sur la grande route.

— Si tu ne t'arrêtes pas tout de suite, c'est moi qui vais immobiliser le VR.

Wow, je suis méconnaissable ! Le ton que j'ai utilisé de même que la dureté de mes paroles me surprennent. Aurais-je vraiment mis ma menace à exécution ? On ne le saura jamais puisque le VR est maintenant à l'arrêt. William a les mains appuyées sur le volant, comme s'il attendait mes ordres. Sans lui accorder la moindre attention, je franchis le pas qui me sépare de l'arrière du véhicule et je retire la pellicule plastique qui recouvre la litière jetable. J'y dépose ensuite ma vieille minette, mais c'est inutile. Sa vessie est maintenant vide.

— Tu as pensé à apporter des essuie-tout ? lui demandé-je, cherchant quelque chose avec quoi éponger l'urine.

Avec l'inclinaison du VR, le liquide se dirige vers l'arrière, là où sont entassés de nombreux sacs réutilisables. Je croise le regard de William dans le rétroviseur central.

— Tu y as pensé, toi ? m'interroge-t-il, me renvoyant ma question en pleine figure.

— Non.

— Alors, pourquoi l'aurais-je fait ?

Je laisse une grande bouffée d'air pénétrer mon corps et m'assure de garder mes lèvres scellées. Surtout, ne rien dire. Il y a déjà assez d'huile sur le feu. Ça risque de dégénérer à tout moment. Un seul mot de travers risquerait d'embraser le tout et de causer des dégâts

irréversibles. Laissant mon attention dériver sur les sacs desquels dépassent divers objets, je dégote un bout de tissu qui pourrait servir. Probablement une guenille. Ça fera l'affaire. D'un geste assuré, je m'empare du bout de coton foncé, lequel absorbe l'urine à l'odeur décuplée par la chaleur qui règne à bord du VR. Un haut-le-cœur me surprend.

— On peut mettre la clim, s'il te plaît ?

— Impossible. Ça me fait éternuer.

Sujet clos. Aucune discussion possible. Sérieusement, parce que Monsieur a le nez qui chatouille, je devrai me taper des centaines de kilomètres dans une chaleur accablante ? Comble de malheur, on annonce la première canicule de l'année durant les prochains jours. Mais dans quelle galère me suis-je embarquée sans même le savoir ? Si seulement je m'étais fermé le clapet lorsqu'Angela a annoncé à William le sujet de son article !

Le dégât d'urine étant maintenant chose du passé, je suspends la guenille à la poignée sous le minuscule comptoir de cuisine. C'est alors que les traits de William se durcissent.

— Tu me niaises !

En une fraction de seconde, il passe du siège conducteur à la cuisine grandeur maison de poupées. Il s'empare brusquement du bout de tissu, puis le brandit dans ma direction. Je prends les devants pour justifier mon geste.

— Ce n'est pas un essuie-tout, mais ça a fait la *job,* exposé-je d'un haussement d'épaules.

— Sauf que c'est mon chandail…

— Oupsi…

— Et que je viens tout juste de l'acheter.

Re-oupsi. Afin de prouver ses dires, William glisse ses doigts à l'intérieur de la manche droite et il en ressort l'étiquette de prix, toujours fixé au vêtement par sa tige de plastique. Le chandail n'a encore jamais été porté. La honte m'envahit en même temps qu'un léger sentiment de satisfaction.

— Je suis désolée, j'ai pris la première chose qui m'est tombée sous la main avant que ça se disperse plus loin.

— Ça ne te tentait pas de fouiller dans tes affaires ?

Ah non ! Il voulait que je règle le problème de pipi ? Je l'ai réglé. Pas comme il le souhaitait, je l'admets, mais à un moment donné, il va falloir qu'il ajoute un peu d'eau dans son vin s'il veut survivre à cette semaine imposée en ma compagnie. Je n'y arriverai pas seule.

— Comment j'étais censée savoir que c'était un chandail neuf, moi ? Il est tout noir et il dépassait du sac. Si tu y tenais tant, pourquoi ne l'as-tu pas rangé avec tes vêtements ?

— Parce qu'on a dû revoir l'organisation du VR, vu ton retard et la

quantité impressionnante de bagages que tu as apportés, peut-être ?

Touché ! Étant pressés par le temps – selon l'horaire de William, pas le mien –, nous nous sommes contentés d'aller à l'essentiel et de sauver de l'espace en troquant nos valises contre des sacs réutilisables, lesquels pourront simplement être repliés une fois vidés de leur contenu. Cependant, certains d'entre eux contiennent le nécessaire de cuisine, les articles de toilette et le matériel de camping. Je croyais que c'était le cas pour le sac d'où dépassait le t-shirt.

— Et aussi parce que je l'ai acheté hier soir. Comme ma valise était déjà bouclée – je suis un gars à l'heure, moi –, je l'ai simplement déposé sur le dessus d'un de mes sacs. J'ai complètement oublié de le changer d'endroit par la suite.

OK, je me sens vraiment mal. Je ne veux pas qu'il croie que j'ai agi intentionnellement, d'autant plus que je partais avec trois prises dans son esprit. Maintenant, non seulement il me déteste assurément, mais je doute que son chandail soit réutilisable. L'urine de chat est si puissante qu'elle s'incruste dans les fibres des tissus.

— Encore une fois, je m'excuse. Je t'en achèterai un autre au retour.

— Ben non, ce n'est pas grave. Tu ne pouvais pas savoir.

Pardon ? Ai-je bien compris ?

— N'empêche que je n'aurais pas dû fouiller dans tes affaires. Tu as raison.

— Non, c'est toi qui as raison. J'aurais dû le mettre ailleurs.

— Peut-être, mais…

— J'ai dit que c'est toi qui as raison. Peux-tu arrêter d'en rajouter, s'il te plaît ?

Allons-nous vraiment nous quereller sur un sujet aussi ridicule ? Il n'y a pas à dire, nous n'avons pas d'atomes crochus, lui et moi.

— D'accord. Dans ce cas, je ne te dirai pas que ton magasin est ouvert, annoncé-je en désignant sa braguette baissée.

Une voix inconnue vient interrompre ce grand moment d'anthologie.

— Tout va bien ici ?

Ça, c'est le comble ! Un policier en service s'étire le cou à travers la fenêtre ouverte et inspecte l'intérieur de notre maison ambulante. William retrouve son assurance et s'avance vers son siège, remontant sa fermeture éclair au passage.

— Oui, monsieur. Tout est réglé, maintenant.

Je voudrais disparaître. Vient-il vraiment de se remonter la *fly* sous l'œil médusé de l'agent de la paix ?

— Vous savez sûrement qu'il est interdit de vous garer ici, à moins d'une urgence. Vous ne pouvez pas…

Il interrompt sa phrase et baisse le regard sur l'appareillage de mon collègue. Quoi ? Pense-t-il vraiment que nous étions en train de jouer à touche-pipi, là ? J'ai beau avoir constaté la présence dudit appareil reproducteur, il faudrait que je sois solidement en manque pour m'abreuver à cette fontaine.

— Il est interdit de satisfaire vos bas instincts ici. Je pourrais vous coller une contravention salée pour ça.

La petite lumière s'allume enfin dans l'esprit de William. Pas toujours vite vite, le monsieur ! Le sang semble alors quitter son visage.

— Oh, commence-t-il, nerveux, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. On ne se connaît pas. En fait, oui, un peu, mais pas tant. Annabelle ne voulait pas monter avec moi. Elle y a été forcée parce que…

Les yeux du policier rétrécissent de plus en plus. S'il croyait d'abord à un jeune couple incapable de contenir ses pulsions sexuelles, voilà qu'il doit maintenant penser que je suis victime d'un kidnapping. Super ! Je ne peux pas laisser William s'enfoncer davantage, bien que j'éprouve un malin plaisir à le voir se démener ainsi pour se défendre.

— On est des collègues, précisé-je. On est en direction de…

— La Gaspésie ! complète William.

C'est donc là que nous nous dirigeons ! Génial ! Je n'y suis jamais allée.

— On a un reportage spécial à faire sur la *van life,* terminé-je.

L'agent nous observe en alternance, cherchant à savoir si nous disons vrai ou pas. Après un moment qui semble interminable, ses traits se radoucissent enfin.

— C'est bon, je veux bien vous croire. Mais si vous ne partez pas tout de suite, je vous colle une contravention. Compris ?

— Oui, monsieur, acquiesce mon collègue.

— Dix-quatre ! lancé-je nerveusement.

Je porte la main à ma bouche. Est-ce que je viens vraiment de répondre 10-4 à un policier ?

3

Trêve ou pas ?

Après cet arrêt pour le moins rocambolesque, nous reprenons la route sur une note plus légère. Nous dépassons Québec et longeons la rive sud, apercevant un côté de l'île d'Orléans que je n'avais encore jamais vu. Par la suite, les plaines s'étirent à perte de vue alors que, de l'autre côté du fleuve, les montagnes s'offrent en spectacle. Nous roulons ainsi une bonne partie de l'avant-midi. Lorsque William gare le VR dans le stationnement d'un commerce de Trois-Pistoles, il se tourne vers moi malicieusement.

— Tu aimes le fromage ?

C'est quoi la *pogne ?* On dirait une question piège.

— Euh, oui…

J'ai à peine le temps de répondre qu'il a déjà bondi hors du véhicule. Appuyé contre la portière, il observe le commerce avec envie.

— Moi, j'adore ça et il se trouve que c'est ici qu'ils font le meilleur.

En allongeant le cou, j'aperçois l'affiche de la Fromagerie des Basques. Jamais entendu parler de cet endroit.

— Je ne me nourrirais que de ça, poursuit William. Manger du fromage et boire du bon vin jusqu'à la fin des temps, ce serait le paradis. Tout cela conjugué à un paysage extraordinaire. Ce n'est pas pour rien que je m'occupe de la section Évasion du magazine !

Booon ! Voilà enfin un point que nous avons en commun ! Je ne suis peut-être pas aussi *fan* que lui, mais, à mon avis, tout goûte meilleur lorsque recouvert de fromage. Pour le vin, il n'y a pas plus adepte que moi. Surtout les assemblages qui dénotent une certaine recherche. Je m'apprête à sortir du VR à mon tour quand ma porte s'ouvre.

— Tu viens ?

William est là et me tend la main. Hum, c'est suspect. Que me vaut cette prévenance, tout à coup ? Lorsqu'il réalise la galanterie de son geste, il reprend possession de ses doigts et les enfonce dans sa chevelure pour faire diversion. Il espère sans doute que ça passe sous le radar, mais je ne suis pas dupe. Je capte son malaise. Et je m'en réjouis… encore !

Nous entrons dans la fromagerie comme deux gamins lâchés lousses

dans un magasin de bonbons. Nous n'avons pas assez d'yeux pour tout voir. Je voudrais tout sentir, tout goûter. Partant chacun de notre côté, nous explorons les étalages et les rayons, découvrant une quantité impressionnante de produits frais et faits maison qui semblent tous plus alléchants les uns que les autres. J'en prends quelques-uns en photo, me promettant de vérifier s'il est possible de les commander par Internet, une fois de retour à la maison. Moi qui adore les produits santé et de bonne qualité, je suis servie. C'est d'ailleurs une des forces qui a fait ma renommée. Mes *followers* sont toujours à l'affût de mes nouvelles suggestions culinaires. Malheureusement, le contexte de ce voyage m'impose un certain rationnement. Il y a une limite à ce que le garde-manger et le frigo du VR peuvent contenir. Je me résous donc à quelques salades, du poisson fumé, des chocolats fins et un assortiment de fromages, bien sûr. Au diable les calories et les matières grasses !

Dix minutes plus tard, William et moi nous retrouvons au véhicule avec deux sacs bien remplis. Bien sûr, mon collègue n'a pas pu résister à diverses déclinaisons de ses fromages favoris. À cela se sont ajoutés quelques mets préparés. S'il les engloutit tous avant son retour en ville, il n'entrera plus dans son pantalon déjà moulé sur son corps d'athlète. Ce n'est pas parce que nous sommes souvent à couteaux tirés que je ne peux pas admirer ses attributs, quand même !

Nous ne manquerons pas de parler de cet endroit dans la revue que nous ferons de notre périple en Gaspésie. La route pour nous y rendre fait partie intégrante du voyage. Aussi, ce commerce local gagne à être connu. La beauté de la chose, c'est que nous pouvons immédiatement ranger nos trouvailles dans le réfrigérateur. Une fois que c'est fait, nous regagnons l'avant du véhicule. C'est spécial de passer de la section maison à mon siège en quelques secondes. Je me sens comme un escargot qui trimballe son logis avec lui.

— Ça te va si on s'arrête près de Rimouski pour aujourd'hui ? J'ai déjà *spotté* quelques endroits potentiels pour la nuit. On a une semaine devant nous. Inutile de faire d'interminables journées de route. Il faut bien garder du temps pour souffler et visiter un peu si on veut avoir quelque chose à raconter aux gens.

— C'est parfait.

Il met aussitôt le moteur en marche. Alors que je m'attends à ce que nous reprenions la route, William traverse l'intersection et se gare dans le stationnement qui s'y trouve. Je ne comprends pas la manœuvre, d'autant plus que nous étions de l'autre côté du feu de circulation deux minutes plus tôt.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ton éducation ! Si je ne le fais pas, qui s'en chargera ?

Ah non ! Nous étions bien, là, sans animosité ni compétition entre nous. Pourquoi fallait-il qu'elles reviennent au galop ? Je l'observe, mécontente.

— C'est donc bien gratuit comme jugement, ça…

— Ne sois pas aussi soupe au lait, Anna ! Ça n'a rien de méchant. Même que tu devrais t'estimer chanceuse que je t'accorde autant d'importance.

Anna ? Sommes-nous déjà rendus là dans notre relation ? J'en doute fort.

— Je ne peux pas te laisser repartir d'ici sans avoir goûté à la meilleure poutine au monde.

— Une poutine ? C'est que je ne mange pas de…

— Suis-moi.

Oui, chef !

Je baisse la garde et emboîte le pas à William. La fatigue de la route me gagne tranquillement et m'enlève l'envie de débattre une fois de plus. Je préfère choisir mes batailles. Cependant, je dois admettre que cette invitation, qui n'en est pas vraiment une, a un petit quelque chose d'alléchant.

Bah, et si je faisais une entorse à mon régime alimentaire ?

— Attends-moi, l'imploré-je en peinant à le rejoindre alors qu'il tient déjà la porte ouverte à mon intention.

Le restaurant est bondé. De toute évidence, l'endroit est très prisé par les gens de la région, d'autant plus que c'est l'heure du lunch. L'hôte qui nous accueille avec un sourire chaleureux nous offre la toute dernière table disponible. Celle-ci se trouve sur la terrasse, à quelques centaines de mètres du fleuve qui scintille sous les rayons du soleil de la fin juin.

William et moi passons rapidement notre commande. Une poutine crevettes et aïoli aux agrumes pour Monsieur, et une petite galvaude pour moi. Je me console en me disant qu'en dépit de ce repas qui va à l'encontre de ma saine alimentation, j'aurai au moins un minimum de vitamines grâce aux pois verts. Une fois le serveur reparti en cuisine, je ferme les paupières et inspire profondément. L'air doux m'emplit les poumons, c'est revigorant. Lorsque je rouvre les yeux, je surprends le serveur qui nous apporte nos rafraîchissements et constate que William me fixe.

— Quoi ? demandé-je nerveusement en cherchant d'une main une mèche de cheveux qui dépasserait de mon chignon lâche ou une saleté qui aurait élu domicile sur mon visage.

— Rien. Je te regardais, c'est tout.

Un silence gênant s'ensuit alors que nos yeux s'unissent. Une étrange proximité s'installe.

— Il faut que j'aille au petit coin, balbutie William.

Il se lève prestement, brisant ainsi la beauté du moment. Lui, moi, le fleuve, le soleil et le vent. Un moment de communion silencieuse que je m'explique mal compte tenu de nos caractères opposés et de nos débuts tumultueux.

Lorsque William revient à notre table bancale, l'ambiance est un peu moins légère. Nous mangeons en silence, chacun plongé dans ses pensées. Le charme est rompu pour de bon. Malgré tout, je constate le contentement que ressent mon collègue à chaque bouchée qu'il ingère. Il respire le bonheur. Comment peut-il avaler ce truc ? Je suis plutôt du type traditionnel. Je mélange rarement des saveurs dont je redoute la potentielle cohabitation. Peut-être que je manque quelque chose, mais ce qu'on ne connaît pas ne peut pas nous manquer.

Après avoir payé chacun notre repas, nous regagnons le véhicule en traînant ce silence pesant qui s'est installé entre nous. Je fais coulisser la porte latérale et fixe le harnais au collier de Madame Rita.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande William depuis le siège conducteur, déjà prêt à repartir. Tu es au courant que ce n'est pas un chien que tu as ?

— C'est à mon tour de faire ton éducation, *Will*, dis-je en prononçant ce surnom d'une manière condescendante. Tu sauras qu'il est possible de promener un chat.

Il soupire avec agacement.

— N'importe quoi ! *Anyway,* assure-toi de ne pas la perdre. J'ai autre chose à faire du reste de ma journée que de chercher un « chât » à travers les herbages.

— Hum, hum.

La tête haute et la poitrine bombée d'assurance, je referme la portière et marche en direction du fleuve. À mes côtés, Madame Rita avance docilement, si bien que je la libère de son harnais. La voix de William nous parvient malgré la brise et la distance.

— Faites ça vite, on a encore de la route devant nous.

C'est confirmé, la trêve est terminée. Elle a été de courte durée, mais je l'ai tout de même appréciée. Alors que Madame Rita gambade joyeusement dans les hautes herbes, chassant les insectes et les oiseaux, j'ouvre un tiroir de mon esprit et en déverse le contenu dans ce champ. À la poubelle, les sentiments négatifs accumulés en raison de l'attitude désagréable de William à mon endroit. Je refuse de m'en alourdir l'esprit davantage.

Quand je regagne mon siège, le compteur est de retour à zéro. Je repars à neuf, maintenant animée d'une toute nouvelle mission. Amener William à descendre de son piédestal et à s'ouvrir à moi. Qui est-il ? Pourquoi m'a-t-il condamnée dès le premier jour ? Comment percer cette épaisse carapace dont il s'est doté ? Cette mission ne sera peut-être pas aisée, mais j'ai une semaine pour y arriver. Sept jours

top chrono.

Le reste du chemin se déroule dans le silence. En fait, c'est faux puisqu'un vacarme règne dans l'habitacle. La musique country de William joue à plein volume, comme s'il souhaitait enterrer le son de ses pensées ou m'empêcher d'entamer une discussion. Est-ce qu'il m'a consultée avant de m'imposer ce choix ? Non. Est-ce que j'apprécie ce style musical ? Re-non. Mais qu'en a-t-il à faire ? C'est lui le maître. Le grand manitou. Pour lui, je ne suis qu'une subalterne qu'il n'a pas eu le choix de trimballer avec lui.

Je me réfugie donc dans ce qui me fait du bien, le travail. Je retrouve avec bonheur mes abonnés, je leur concocte du contenu intéressant que je mettrai en ligne sous peu. Nous venons à peine de quitter la ville, et j'ai déjà beaucoup à leur raconter. Madame Rita est couchée sur le plancher – c'est la seule faveur que j'ai réussi à obtenir de mon chauffeur – et elle ronronne.

— Bon, je déclare officiellement cette première journée de route terminée, lance William.

Je referme le couvercle de mon ordinateur. Nous sommes garés sur un chemin de gravier. Le fleuve s'étire à perte de vue devant nous. Soudain, je suis traversée d'une grande émotion. Un bien-être incommensurable m'envahit, exactement comme ça se produit lorsque j'ai la sensation de toucher au bonheur.

— C'est magnifique, laissé-je simplement tomber comme si j'étais seule au monde.

William est déjà à l'extérieur. Il franchit rapidement la distance qui nous sépare de la vaste étendue d'eau. Je marche tant bien que mal sur les galets, faisant de mon mieux pour ne pas perdre pied. Les griffes de Madame Rita s'enfoncent dans le tissu léger de ma camisole ample alors que je la tiens fermement dans mes bras. Sans lui demander la permission, je m'installe aux côtés de William, puis nous fixons l'horizon.

— Où sommes-nous exactement ? Je t'avoue que je n'ai pas porté attention aux panneaux routiers depuis un bout. Tout ce que je sais, c'est qu'on se trouve quelque part le long de la 132.

William est aussi ébloui que moi par le panorama. Il sourit comme un imbécile heureux alors que, devant nous, le soleil amorce lentement sa descente.

— Au paradis.

Amusée, je jette un œil à ses mains vides.

— Quoi ? demande-t-il, intrigué par mon comportement.

— C'est impossible. Il n'y a ni fromage ni vin dans tes mains.

Il éclate d'un rire cristallin.

— Tu vois bien que je t'écoute quand tu me parles, ajouté-je. Pour vrai, où est-ce qu'on est ?

— Quelque part dans la région du Bic. Je cherchais un endroit stable et tranquille pour garer le VR.

Pour être tranquille, ça l'est. Il n'y a que le fleuve, le soleil et nous.

— C'est permis de dormir ici ?

— Rien n'indique le contraire, alors j'en déduis que oui.

Me voilà rassurée. Un peu, du moins. Dès l'instant où ce voyage s'est imposé à mon horaire, j'ai voulu entreprendre des recherches afin de dégoter des endroits potentiels pour dormir. J'ai cependant été freinée dans ma démarche par le refus de William de me dévoiler notre destination. En désespoir de cause, j'ai téléchargé l'application *iOverlander* sur mon cellulaire. Celle-ci regorge de conseils et de lieux où il est possible de passer la nuit. Les utilisateurs peuvent même laisser des commentaires à l'intention des prochains voyageurs en notant les endroits où ils se sont arrêtés et en évaluant leur expérience. J'ignore si William y a pensé, mais ça pourra toujours servir si jamais, par je ne sais quel miracle, j'obtiens le droit de m'impliquer dans le déroulement du voyage.

— Je vais commencer à organiser la *van,* m'annonce William au bout d'un moment. On ne passera quand même pas la semaine dans nos sacs !

— Bien vrai. Je te rejoins dans quelques minutes.

Je prends une dizaine de photos avec mon cellulaire. Il ne me restera plus qu'à faire une sélection lorsque je rédigerai mon article.

— Ce n'est pas nécessaire. Je suis un grand garçon.

J'encaisse le coup sans broncher. Peut-être William a-t-il besoin d'un moment de solitude ? Après tout, nous sommes pratiquement dans la même bulle depuis tôt ce matin. La vie de *van* est sûrement agréable pour un couple, mais il en va autrement pour deux collègues. Et que dire de ceux qui se connaissent à peine ? Difficile de ne pas se sentir envahis dans notre espace.

— Dans ce cas, je vais aller faire un petit jogging. J'ai besoin de bouger après une aussi longue journée de route.

— Si tu le dis, répond William en s'éloignant.

Après l'entraînement, Madame Rita et moi demeurons un bon moment sur le rivage, à paresser. Je m'enveloppe de la délicieuse ambiance créée par les vagues pour répondre à mes nombreux messages. Dès que j'ai annoncé aux gens le périple que je m'apprêtais à vivre, j'ai été littéralement inondée de questions. Sans vouloir trop en révéler sur mon voyage, je prends le temps de répondre à chacun

d'eux. C'est essentiel pour les fidéliser. Ceux qui me suivent ont un grand besoin d'attention et d'écoute. Je me suis donc imposé cette règle de base dès l'instant où je l'ai compris. Pendant que je bosse, Madame Rita se promène sur la grève. Elle se trempe le bout des pattes dans l'eau, à la recherche de poissons. Eh oui, en plus d'être docile, cette bête aime l'eau. Elle ne fait rien comme les autres, cette chatte. C'est ce qui la rend encore plus spéciale.

— Tiens, tu dois avoir soif.

Une cannette fraîchement décapsulée apparaît devant moi. En me dévissant le cou, j'aperçois William qui me la tend. De l'index, j'abaisse mes lunettes de soleil sur mon nez afin de m'assurer que celles-ci ne me jouent pas de tour. Eh non, je ne rêve pas. Mon partenaire de voyage est bel et bien là, en chair et en os. Je remarque d'ailleurs qu'il s'est changé. Il porte une chemise blanche à manches courtes et un short beige, faisant ressortir davantage son teint hâlé. Ses cheveux, précédemment défraîchis par la longue route, sont maintenant retenus par un élastique. Je ne peux nier le charisme que cet homme dégage alors qu'il s'assoit à mes côtés sur un rocher.

— Il faut bien qu'on trinque à cette première journée, non ? demande-t-il. Il n'y a pas eu de blessés. Ça relève presque du miracle.

Un soupir m'échappe. Pourquoi faut-il toujours qu'il brise la beauté du moment ? C'est à croire qu'il ne peut pas supporter d'être aimable avec moi. Qui souhaite-t-il ainsi impressionner ? Son comparse du magazine, Tommy, n'est pourtant pas ici. Nous sommes seuls. Ne pourrions-nous pas déposer les armes pour la durée du voyage ? Gardant mes pensées pour moi – il faut bien qu'un de nous le fasse –, je saisis la bière qu'il me tend et la cogne contre la sienne.

— À notre duo improbable, lancé-je avec bonne humeur.

Les yeux de William rétrécissent alors qu'il cherche à comprendre mon allusion. Ils ne sont plus que deux fentes. Puis, lentement, la mince ligne que traçait sa bouche se courbe vers le haut. Que vois-je à l'horizon ? Un sourire ?

— À notre duo improbable, répète-t-il.

Madame Rita, dont les pattes humides laissent leur empreinte sur le sol, nous rejoint. Elle s'échoue dans l'espace libre entre William et moi et s'apprête à se lécher.

— Elle ne va pas encore se lécher le *trouduc* ! se plaint mon collègue, faussement outré.

Nous éclatons tous deux de rire.

— Elle doit être vraiment spéciale, cette chatte-là, pour que tu la traînes avec toi en voyage.

Tiens, tiens, il n'a pas dit « chât » ! C'est une belle amélioration.

— Oh oui, elle l'est.

Aucune question supplémentaire. Seul le bruit des vagues et du vent pour meubler l'espace. Je décide alors de m'ouvrir légèrement à cet

homme en apparence hostile. Qui sait, peut-être aura-t-il envie d'en faire autant ?

— Ma grand-mère s'appelait Rita. C'était une femme extraordinaire, unique et complètement sautée. Têtue à souhait, rien ne pouvait l'arrêter, même pas ses soixante-quinze ans. Tu vois le genre ? Elle vivait seule, mais tout le quartier la connaissait. Partout sur son passage, on l'appelait Madame Rita.

Le souvenir de cette femme si importante dans ma vie s'impose dans mon esprit. J'avale une gorgée de bière en espérant que mon voisin de siège ne remarque pas ma soudaine fragilité.

— Quand elle est décédée, mon ami Sacha, dont tu as fait la connaissance ce matin, est venu m'aider à vider sa maison. J'avais tellement de peine ! C'est comme si on m'avait arraché le cœur à froid.

Pour une fois, le visage de William est empreint d'ouverture. De compassion, même. Bon, il n'ira pas jusqu'à me serrer dans ses bras, mais il comprend ma douleur. C'est déjà un pas dans la bonne direction, et ça me fait du bien.

— La dernière fois où j'ai mis les pieds là-bas, j'ai trouvé cette boule de poils là près de la porte, continué-je en la caressant affectueusement. Elle me suivait partout, elle ne voulait pas que je parte. Aucun des voisins ne savait d'où elle venait, comme si elle était apparue là par magie. Ça fait que je l'ai adoptée. Pour moi, c'était un signe que m'envoyait ma grand-mère. Un genre de coucou provenant de son petit nuage blanc. Je l'ai appelée Madame Rita en son honneur. Maintenant, elle ne me quitte plus.

— Hum, hum. OK.

C'est tout. Fin de la discussion. William porte sa cannette à sa bouche pour en prendre une gorgée, comme s'il sentait l'urgence d'occuper ses mains. À regret, il la rabaisse. Elle est vide. Oups !

Le silence qui cohabite avec nous à temps partiel revient, mais, cette fois, il ne me déplaît pas. Il est même bienvenu. Je l'accueille et profite de ce moment de rare connexion avec William. Comme pour un animal sauvage, je saurai bien l'apprivoiser, lui aussi.

4

Une soirée mouvementée

Le souper s'est bien déroulé. C'est sûr, William et moi avons mangé chacun de notre côté ! Il a emporté un de ses sandwiches pour aller explorer les environs alors que, pour ma part, j'ai dégusté une salade en écoutant le bruit des vagues qui viennent s'échouer contre les rochers. Avec un petit verre de blanc pour accompagner le tout, c'était juste parfait. J'en ai profité pour faire une séance de méditation. Quel bonheur de se vider l'esprit !

Par la suite, la température a chuté radicalement, si bien que je me suis réfugiée dans le VR. J'ai profité de l'absence de William pour faire ma toilette du soir. Disons que j'ai fait du mieux que j'ai pu avec les moyens à ma disposition, utilisant l'évier de la cuisine plutôt que celui de la salle de bain. Il n'y a pas à dire, l'espace est vraiment restreint dans cette maison ambulante.

Maintenant fraîche et dispose, vêtue d'un coton ouaté ample et d'un pantalon de pyjama, je passe un agréable moment à faire un petit *live* avec mes abonnés. J'aime discuter avec eux de vive voix et avoir de leurs nouvelles. Ça me donne l'impression d'être dans le feu de l'action.

Mes écouteurs dans les oreilles et ma tablette à la main, je ne vois pas le temps passer. Ce n'est qu'au moment où je constate que la noirceur s'est bien installée que je réalise l'heure qu'il est. Mais où est William ? S'est-il perdu ? Il me semble qu'il n'est pas très prudent de s'aventurer seul à la tombée de la nuit dans un endroit inconnu. Je peine à contenir ma colère. Je lance à Madame Rita, qui est collée tout contre moi sur le fauteuil :

— Qu'il ne compte pas sur moi pour le secourir, celui-là ! « Je suis un grand garçon », répété-je en imitant le ton condescendant qu'il a utilisé au moment où il m'a largué cette réplique.

— Tu te moques de moi, maintenant ?

— Aaahhh !

La main sur la poitrine, le rythme cardiaque dans le tapis, j'essaie de calmer ma respiration pour me remettre de ma surprise. William s'est approché du VR à mon insu et il s'est foutu le visage dans la légère ouverture de la fenêtre derrière moi.

— Ça ne te tentait pas d'annoncer ton arrivée, grand fou ? Tu m'as presque fait faire une crise cardiaque !

Son rire résonne alors qu'il contourne le véhicule et entre par la porte latérale. Dès que je l'ai dans ma mire, je bondis du sofa – plutôt confo malgré les apparences – et je fonce sur lui pour le menacer même s'il me dépasse de plusieurs pouces. Décidément, cet homme fait ressortir le *dark side* en moi. Un côté sombre dont j'ignorais l'existence, d'ailleurs. Tant pis, il le mérite.

— Fais-moi pus jamais ça, compris ?

Il est crampé raide.

Grrr !

— Tasse-toi, il faut que j'aille au petit coin.

— Tu ne fais pas comme ton « chât » ? Sur le plancher, je veux dire.

Fier de sa répartie, il avale une gorgée d'eau provenant de sa gourde. Je le fusille du regard et l'écarte de mon chemin pour m'engouffrer dans la salle de bain. Hum, je devrais plutôt dire dans le placard qui fait office de salle de bain. Il renferme une toilette de plastique au-dessus de laquelle est fixé un pommeau de douche et en face, il y a un évier en coin. C'est minuscule. Littéralement. Dans la grande colère qui m'anime, je referme les portes battantes et tente de m'asseoir sur la cuvette. Je retiens une envie depuis beaucoup trop longtemps.

— Voyons !

Impossible de m'asseoir sur le siège et de fermer les portes complètement. Mes genoux accotent contre les parois. C'est l'un ou l'autre. Mais pas les deux. L'espace est trop exigu.

— Un problème ?

Je bous. Surtout, ne pas lui répondre. Ne pas lui donner le plaisir de réagir à ses moqueries d'enfant de maternelle. Moi qui croyais qu'un homme de trente et un ans était mature, ce n'est visiblement pas le cas. Ma vessie menace d'exploser. Je n'ai pas le choix. Je la soulage en faisant fi de sa présence.

C'est donc ben écho !

C'est sûr que William entend tout ! Arkeee ! Je n'ai aucune envie de partager ça avec lui. On va vraiment passer une semaine dans ces conditions ? Pourquoi aucun des articles que j'ai lus sur le sujet n'a abordé les côtés moins *glam* de la *van life ?* Du genre que tu entends le « plouc » des numéros deux de ton coloc ? Remarque que ça ne doit pas être fréquent que deux presque inconnus partent ensemble pour sillonner les routes.

Au moment de chasser mon petit cadeau dans le réservoir, un nouveau problème se pointe à l'horizon. Comment fonctionne le truc en plastique déguisé en toilette ? Il n'a ni poignée ni bouton que je peux activer.

— Besoin d'aide ?

Comme je ne tiens plus les portes, celles-ci s'ouvrent d'elles-mêmes. Heureusement, j'ai déjà remonté mon pantalon.

— As-tu fini de me prendre pour une idiote ? Je suis beaucoup plus débrouillarde que tu le penses.

C'est à ce moment-là que William me fait l'honneur de son sourire. Il affiche un large sourire débordant de joie de vivre, les bras croisés sur son torse, fier comme un paon. Je devine les paroles qu'il n'ose prononcer. « Vraiment ? » Oui, vraiment. S'il continue de se bidonner de la sorte, je vais lui arracher les dents une par une et m'en faire un collier.

Ayayaye ! Depuis quand suis-je aussi cruelle ?

— Ne le prends pas mal, Annabelle. C'est juste que j'ai cru comprendre que ma présence était de nouveau requise pour parfaire ton éducation. Il n'y a pas de mal à demander de l'aide, tu sais ? L'admettre serait déjà un pas dans la bonne direction.

— Pff ! Pas du tout ! Je suis assez gr…

Je m'interromps lorsque je réalise que je m'apprêtais à lui servir ses propres paroles. Il n'est pas question que je me montre aussi puérile que lui. Jamais dans cent ans.

— Tu as fini ta petite crisette, miss Personnalité ? Maintenant, laisse faire les adultes.

D'une main assurée, il me tasse de son chemin, me forçant à sortir du placard, et il s'avance vers la toilette. Celle-là même au fond de laquelle se trouve mon dépôt liquide. J'ai des sueurs, je voudrais disparaître sous le plancher. C'est beaucoup trop d'intimité pour moi.

— Ferme le couvercle, au moins ! m'emporté-je en essayant de le faire moi-même, mais il me devance dans mon geste.

— Oh ! Madame est gênée en plus ?

OK. C'en est trop pour moi. Sentant ma réserve de calme complètement à sec, je m'empare de mon sac de couchage et de mon oreiller.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'en vais coucher dehors. Bonne nuit.

Le laissant seul avec son amusement malsain, je sors dans la nuit, Madame Rita sur les talons. Qu'il aille au diable, cet homme qui se croit au-dessus de tout ! Je préfère passer la nuit dehors plutôt que de rester une minute de plus en sa compagnie.

Je trouve sans problème un endroit où m'allonger. J'ai le véhicule dans mon champ de vision, mais William ne peut pas m'apercevoir. Le feuillage des buissons qui se trouvent près de moi me dissimule. Au loin, j'entends le son des vagues. C'est le *spot* parfait pour passer la nuit.

Je m'installe le plus confortablement possible, Madame Rita roulée en boule à mes côtés. Moi qui ai toujours rêvé de passer une nuit à la belle étoile, me voilà servie. Cependant, j'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances et par un temps un peu plus chaud. Mais bon, il y a pire que ça dans la vie. Comme d'endurer le sarcasme de William Després. Je commence à comprendre pourquoi la tension est si forte entre Angela et lui. S'il est aussi arrogant avec elle qu'il l'est avec moi, c'est même étonnant qu'il soit encore son employé. Si les lectrices connaissaient sa vraie personnalité, elles déchanteraient sur un moyen temps. Hélas, elles sont toutes pâmées sur lui. Elles boivent ses paroles. Quelle ironie !

Tirant mon cellulaire de la poche avant de mon *hoodie,* j'écris à la personne tout indiquée pour la situation.

Annabelle

Sach, c'est l'enfer ! Ça pourra pas le faire, c'est certain.

La réponse met beaucoup plus de temps à entrer que ce à quoi je m'attendais, mais elle finit par arriver.

Sacha

Hum, le contraire m'aurait surpris. Il sort d'où ce gars-là ?

Annabelle

Aucune idée. Sérieux, j'y arriverai pas malgré toute ma bonne volonté. Je capitule.

Sacha

T'es déjà bonne d'avoir toffé une journée complète. Je l'ai vu juste quelques minutes et je me suis retenu pour pas lui sauter au visage !

Annabelle

Toi, la grande échalote ? Me semble, oui… Tu ferais pas de mal à une mouche.

Sacha

RESPECT, OK ? C'est pas parce que t'es rendue rédactrice au plus grand magazine Web en ville que ça te donne tous les droits.

Vrai. Surtout, je ne veux pas devenir comme William.

Sacha

En passant, tu sauras que les échalotes savent se défendre. Elles ont plus d'un tour sous leurs nombreuses couches.

Mon ami m'envoie un *GIF* d'une échalote qui joue au *Jedi* avec ses pelures. Un rire m'échappe, ça me fait du bien. C'est exactement ce dont j'avais besoin pour prendre du recul et me détendre. Quand il est question de me changer les idées, personne n'est plus qualifié que mon Sacha. Grâce à lui, je réussis toujours à traverser les périodes de crise.

J'aurais pu écrire à mes copines, mais elles doivent dormir à l'heure qu'il est. C'est qu'elles mènent une vie bien rangée, ces gentes dames. Même si ce n'est plus trop d'actualité, elles sont de la vieille école. Elles suivent l'ordre préétabli – par qui, l'histoire ne le dit pas – et aspirent à se rendre au bout du processus pour devenir les humaines parfaites : obtenir un diplôme / trouver un bon parti / se marier / acheter une maison / avoir des enfants.

Le rêve de leur vie est probablement cette phrase entendue de trop nombreuses fois à la fin des contes de fées : « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Bizarre qu'on n'ait jamais su ce qui s'est réellement passé par la suite. Ont-ils vraiment été heureux chaque seconde du reste de leur vie ? La trop jolie princesse n'a-t-elle jamais été tentée par l'irrésistible *prospect* de sa voisine ? Et le beau prince charmant – cheveux blonds et yeux bleus, bien sûr ! – n'a-t-il jamais bu l'eau d'une autre fontaine que celle de sa promise ? Et qu'en est-il de leurs enfants ? Il y a fort à parier qu'un petit TDAH, TSA, TPL ou autre bibitte du genre se soit faufilé dans la mêlée, histoire d'ajouter du piquant dans la grande famille royale. La police qui débarque au palais, ça serait le comble !

Bon, je m'éloigne du sujet, là.

Mes amies, donc. Le diplôme étant déjà en poche et, pour la plupart, le bon parti trouvé aussi, elles en sont au troisième point du processus de transformation. Je ne saurais confirmer qu'elles ont vraiment déniché l'homme idéal, mais c'est ce qu'elles semblent croire. Qui suis-je pour juger ? Mis à part un diplôme universitaire, je n'ai rien sur la liste des *musts*. Mais je n'y aspire pas non plus. C'est une mentalité à laquelle je n'adhère pas, à l'instar de la plupart des gens de ma génération. J'ai envie de trouver le bonheur en moi plutôt que de le chercher partout autour. Peut-être que je me trompe, mais où est le mal si ça me fait du bien d'y croire ?

Sacha

Sérieux, qu'est-ce qui se passe ? C'est si pire que ça ?

Annabelle

Ça marche pas pantoute. Lui est moi, c'est le feu et l'eau. Impossible de passer une journée de plus ensemble.

Sacha

?

Annabelle

Quoi ?

Sacha

Ça veut dire quoi ça ? Qu'est-ce tu vas faire ?

Annabelle

C'est simple. Démissionner et rentrer en bus.

J'ai largué une bombe, je le sais. Et c'est sans surprise que la réaction que je redoutais arrive.

Sacha

Ben voyons, Annabou, tu peux pas faire ça ! Penses-y, tu vas vraiment le laisser gagner en lui accordant toute la place ?

Annabelle

Y a des limites à s'infliger de la douleur inutilement.

Sacha

Je pense que tu te trompes. T'es aveuglée par tes sentiments du moment. T'étais tellement contente d'avoir reçu cette offre-là ! Tu vas vraiment baisser les bras au premier obstacle ?

Annabelle

T'as aucune idée de ce que je vis pour me dire ça. Des obstacles, j'en ai eu toute la journée.

Un son détourne mon attention de mon cellulaire. J'entends des pneus sur le gravier. Deux portes de voiture qu'on referme. Des faisceaux lumineux balaient les environs.

Cristi de biscuit ! La police !

Je suis aux premières loges pour assister à la scène. La lumière blanchâtre atteint le VR. On cogne à la porte latérale.

Annabelle

Je te reviens plus tard. Nouveau problème à l'horizon.

Après avoir rangé mon cellulaire dans ma poche, je me concentre sur l'intervention qui se déroule devant moi. La vibration incessante de mon appareil atteste des nombreuses questions de Sacha, lesquelles demeureront sans réponse pour le moment, évidemment. Un William aux traits ensommeillés, vêtu seulement d'un bas de pyjama, fait finalement coulisser la porte.

— Tiens, tiens ! Tu as décidé de…

Surprise ! Ce n'est pas moi !

Il croyait probablement que je revenais vers lui, la queue entre les jambes. Bien pris qui croyait prendre !

— Messieurs, il y a un problème ?

Le voilà qui perd son petit air hautain pour une fois.

— Bonsoir, lance un des policiers. Vous attendiez quelqu'un ?

De leurs lampes de poche, les agents balaient l'intérieur de la *van*. Le tout ne dure que quelques secondes, car ils constatent vite qu'il n'y a rien d'anormal. William répond à la question sans hésitation :

— Non, je suis seul.

Tiens donc ! Est-ce parce qu'il se croit enfin libéré de moi ou c'est pour m'épargner des problèmes qu'il ne révèle pas ma présence ? D'après le peu que je sais de lui, la première option est la plus plausible.

— Je croyais que c'était le chien errant de tout à l'heure qui revenait gratter à ma porte.

Les policiers jettent un œil aux alentours, n'apercevant aucun animal. Ils ne relèvent pas l'improbabilité de la chose. De gentils agents, on dirait.

— Il est interdit de vous stationner ici la nuit, monsieur. Une affiche l'annonce clairement à l'entrée du site.

— Vraiment ? Je ne l'ai pas vue.

— Elle est là, pourtant, rétorque le seul policier à avoir pris la parole jusqu'à maintenant, l'autre ayant fait un pas de recul après avoir écarté l'hypothèse d'un danger.

— Écoutez, je suis vraiment désolé. Je n'avais aucune intention de contrevenir à la loi.

— Je vais vous demander de partir.

William étouffe un bâillement.

— Vous pouvez sûrement faire une petite exception. Il est presque minuit et il n'y a pas âme qui vive dans le coin. Vous me connaissez peut-être, William Després, poursuit-il en tendant la main, après avoir constaté l'absence de réaction des policiers face à sa demande de passe-droit. Je suis le rédacteur de la section Évasion du magazine Web *Angela.* Je suis ici dans le cadre d'un reportage sur la *van life.* C'est tellement magnifique comme…

— Je vous ai demandé de partir, *monsieur*.

Les esprits s'échauffent. Le deuxième agent s'avance puis se tient droit, jambes écartées, une main sur son ceinturon.

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris, capitule William en levant les mains en l'air. On repassera pour l'empathie.

— La loi est la même pour tous, prononce le policier qui a pris l'intervention en main. Bonne nuit.

Les deux hommes regagnent leur voiture et ils quittent les lieux. Sortant de ma cachette, je ramasse mon attirail et rejoins William.

— Tu étais où, bordel ? Ça ne te tentait pas de m'aider à me tirer de là ?

— Tu aurais voulu que je fasse quoi de plus ? À part ça, je ne te dois rien, William. Allez, grouille, il faut qu'on file d'ici avant qu'ils nous collent une contravention.

Peut-être est-ce l'heure tardive ou l'urgence de la situation, mais mon collègue n'argumente pas. Il finit de s'habiller en vitesse et se glisse derrière le volant, alors que je prends place à sa droite. Je garde pour moi la phrase qui me brûle les lèvres.

On a le droit de passer la nuit ici, hein ?

En sortant du site, j'aperçois la fameuse affiche dont parlait le policier. Elle est très visible, c'est impossible de la manquer. Quelques kilomètres plus loin, William entre dans le stationnement d'un commerce. Il nous faut trouver un endroit pour passer la nuit, ça presse.

— J'ai peut-être une idée, tenté-je doucement.

William me regarde avec une intensité qui me déstabilise légèrement. Je me ressaisis et lui présente alors l'application que j'ai téléchargée avant notre départ et tous les services qu'elle offre.

— Tu pourrais bien laisser tomber les réseaux sociaux et les applis bidon pour une fois ! Le but de l'aventure, c'est de suivre notre

instinct. Décroche, bon sang.

Je ne désespère pas.

— Pointe-au-Père, c'est loin d'ici ? insisté-je.

— À moins de dix minutes, pourquoi ?

— J'ai lu que là-bas, il y a un quai sur lequel les amateurs de *van life* peuvent passer la nuit. C'est gratuit et il est certain que la police ne viendra pas nous…

Oupsi ! Mauvais choix de mots pour sauver la situation entre nous. Fort heureusement, William ne mord pas à l'hameçon. Il pianote sur son cellulaire pour obtenir l'itinéraire. Quand je reporte mon attention sur la route, un léger sourire flotte sur mes lèvres. Je viens d'inscrire une deuxième victoire au tableau.

Huit minutes plus tard, nous arrivons sur les lieux. Moi qui m'attendais à ce que nous soyons seuls, je réalise que je me suis mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude. L'endroit est bondé. Bon nombre de véhicules du même style que le nôtre sont garés les uns derrière les autres, épousant la forme du quai.

— Il y a donc ben du monde ! grogne William, à la recherche d'un emplacement libre.

— Ferme tes lumières, gros épais ! crie quelqu'un à notre intention.

Sympathique !

Mon chauffeur s'exécute aussitôt.

— Là, pointé-je en arrivant à l'extrémité du quai. Il y a un trou entre ces deux-là.

— Trop serré.

— Ça rentre en masse.

— Depuis quand t'es rendue la championne du stationnement, toi ?

— Tu ne peux pas le savoir puisque tu refuses que je conduise.

J'ai enfin tenu mon bout ! Je suis fière de ma réplique. Ma joie s'intensifie lorsque William descend du véhicule pour me céder sa place.

— Vas-y, si t'es si bonne !

Pff ! Il souhaite que je me plante, mais ça n'arrivera pas. Je ne lui ferai pas ce plaisir. Et là, sous son regard plus sceptique que le scepticisme lui-même, j'exécute l'un de plus beaux stationnements en parallèle de toute ma vie.

Booyah !

Troisième victoire de la journée.

Lorsque je coupe le moteur, deux pupilles me fusillent. Ce ne sont pas celles de William. Elles appartiennent plutôt au propriétaire de l'autobus devant nous, qu'on a probablement réveillé. Le voilà à la fenêtre arrière, à imprégner notre image dans son esprit pour s'en souvenir. L'air désolé que je lui envoie ne l'atteint absolument pas.

Sorry !

William entre par la porte latérale alors que je monte sur la marche intérieure de notre maisonnette ambulante. Je me campe devant lui, tout sourire, attendant avec impatience les félicitations qui ne viennent pas.

— Bonne nuit.

Sans un mot de plus, il regagne son lit, résultat obtenu en transformant l'espace salon en chambre à coucher. Je reste là, les bras ballants, étudiant ce qui m'entoure.

Euh… il est où, l'autre lit ?

Mes petites victoires s'effacent rapidement de mon esprit, emportant avec elles mon intelligence. À présent, je me sens stupide. Je me gratte le crâne, même geste que fait William lorsqu'il est perplexe. Je n'ai pas le choix. Je creuse au plus profond de moi pour puiser une once de courage.

— William ?

— Mmm…

— C'est que… il ne manque pas un lit ?

Silence.

— William ! répété-je plus fort.

Un grognement digne d'un alligator voyage jusqu'à moi.

— Regarde comme il faut.

Eille, merci ! Penses-tu que je ne l'ai pas déjà fait ?

Couché en diagonale sur ses couvertures, les bras allongés de chaque côté de son corps et le visage tourné vers le fond du véhicule, William n'esquisse aucun geste pour me venir en aide. Il a retiré ses bas et son chandail, si bien qu'il n'est plus qu'en pantalon de pyjama. Son fessier rebondi offre un fabuleux spectacle devant lequel je pourrais m'émerveiller, mais le caractère de cet homme me rebute profondément. Sa beauté extérieure n'est qu'un leurre. À l'intérieur, il est vide. Il a une roche à la place du cœur.

— William, *come on !* Peux-tu m'aider, pour une fois ?

Tout en poussant le soupir le plus profond de l'univers, il se lève et se plante devant moi. M'écartant de son passage, il fait quelques pas et étire le bras pour accéder à l'espace de rangement au-dessus de la

cabine du conducteur. Il en sort une échelle, qu'il fixe à des crochets dont j'ignorais l'existence. Il manœuvre ensuite pour déployer une extension et, ô surprise, un espace supplémentaire apparaît alors.

— Tadam ! Tu dors là-haut, m'informe-t-il avant de regagner son lit. As-tu besoin que je te borde et que je te chante une chanson aussi ?

D'accord, il a choisi le meilleur emplacement ! Le seul détail, c'est qu'à aucun moment, il ne m'a demandé mon avis. Pourquoi n'ai-je pas droit au lit à l'intérieur du VR ? Tant pis. Je suis brûlée. Je veux juste dormir.

Je me hisse donc au deuxième étage – si on peut le nommer ainsi – et inspecte les lieux en m'éclairant avec la lampe de poche de mon cellulaire. Ça ne semble pas si mal. C'est comme une tente ; les murs en moustiquaire permettent à la fois de voir à l'extérieur et de faire circuler l'air.

Quelques minutes me suffisent pour aménager mon espace et y monter Madame Rita. Maintenant allongée dans mon lit de fortune, je cherche le sommeil, qui ne vient pas. Mon esprit s'amuse à me rejouer des images que je préférerais oublier. Le torse bien découpé de William. Son corps qui se soulève et s'abaisse au rythme de sa respiration alors qu'il dort.

Non ! Pourquoi je pense à ça ?

Je me redresse vivement. Éclairée par la lune, je m'installe en position assise et je rédige un courriel. Ma lettre de démission. Je n'en peux plus, je dois mettre un terme à ce cauchemar. Au diable l'emploi de rêve. Il n'aura finalement été qu'une ligne de plus dans mon curriculum vitæ.

5

Mission

Les rochers forment un muret servant à protéger le quai. J'y suis assise depuis des heures, j'ai même assisté au lever du soleil en direct. N'ayant pas dormi plus de trois heures la nuit dernière, je me sens amorphe. Même ma séance de yoga matinale n'a pas su me revigorer. Voilà la preuve que William a un effet néfaste sur moi. Je dois rentrer chez moi au plus vite.

— Viens, Madame Rita. On doit trouver un billet de bus et voir s'ils acceptent les animaux.

Ma chatte me suit docilement jusqu'au véhicule.

— Bon matin !

Je fige, la main sur la poignée du véhicule. Un fumet délicieux a envahi l'habitacle.

— Tu as faim, j'espère !

Des œufs, du bacon, des patates rissolées et des rôties. Tout ça à partir du minuscule espace cuisine à notre disposition. Il faut le faire, quand même ! Parmi ces délicieuses odeurs flotte celle du café. Toujours dans l'intention de me servir, l'homme qui se tient devant moi sort une tasse et me verse une bonne quantité du liquide foncé.

— Lait ? Crème ? Sucre ?

Qui est cet inconnu ? Qu'a-t-il fait de William ? La sonnerie de mon cellulaire me sort de ma léthargie. Je sursaute.

— Je… euh… noir, s'il te plaît. Allô ? que je réponds à mon interlocuteur matinal sans même regarder de qui il s'agit.

La voix beaucoup trop enjouée de ma patronne retentit à l'autre bout du fil, ce qui m'amène à baisser le volume de mon cellulaire. Elle m'éclabousse de sa bonne humeur avant de me lancer la question qui tue.

— Et puis, comment se déroule le voyage ?

William m'interroge visuellement tandis que je cherche en vain un peu d'intimité pour partager mes états d'âme à celle qui, bientôt, ne sera plus ma supérieure.

— C'est que… un instant, Angela, s'il vous plaît. Merci, lancé-je à William en saisissant la tasse de café avant de faire volte-face et de

retrouver mon siège rocailleux.

Une fois installée, je reviens à la conversation en cours.

— Vous n'avez pas reçu mon courriel ?

— Mais bien sûr que je l'ai reçu !

— Et ?

— C'est non.

— Hein ? On ne s'est pas bien comprises, je pense.

C'est quoi cette blague ? Je ne lui ai pas demandé son avis, je lui ai donné ma démission. Point à la ligne. Pas de droit de réplique, pas de débat. Le sujet est clos ; maintenant, on organise mon retour. Allez, hop ! Exécution !

— Écoute, ma chérie, je te dois des excuses. Je me suis un peu servie de toi pour faire suer William.

Pardon ?

— Vous savez, ça n'a plus d'importance maintenant. C'est trop tard. J'abandonne. Croyez-vous que vous pourriez m'aider à rentrer chez moi ? J'ai une chatte, aussi. Il faudra voir à…

— Non.

Vlan ! Trois petites lettres catégoriques et sans nuance.

— Je refuse parce que je n'accepte pas ta démission. Tu ne peux pas abandonner, j'ai besoin de toi.

Ça alors ! Plus ça va, moins je comprends la situation.

— Tu es loin d'être bête, Annabelle. Tu as bien dû te rendre compte qu'entre William et moi, ce n'est pas l'amour fou.

Vrai.

— La relation n'est guère mieux entre lui et le reste des employés du magazine, sauf Tommy, qui le considère comme une grande source d'inspiration. William se croit supérieur et son attitude a un effet néfaste sur l'équipe. Je lui en ai souvent parlé, mais ça n'a pas suffi. Là, il faut que ça change. Ça a assez duré.

— OK…

— Le hic, c'est que je suis incapable de le foutre à la porte sans m'attirer les foudres des lectrices. Si je le fais, je risque de me mettre à dos la quasi-totalité de la gent féminine en plus de mettre en péril la survie de mon entreprise. J'ai mis des années à bâtir mon succès, tu sais.

Le peu d'heures de sommeil que j'ai cumulées en deux nuits ne

m'aide pas à lire entre les lignes. Vivement le moment où la lumière se fera enfin dans mon esprit. Qu'attend-elle de moi ?

— William déteste la compétition. Il est habitué à être le seul roi et maître de son univers. Le grand manitou devant qui les gens sont tous en pâmoison.

— Pardonnez-moi, Angela, mais je ne vois pas bien en quoi tout ça me concerne.

— Si tu me laissais y venir, tu le saurais, très chère.

Vlan dans les dents ! Compris, je me tais.

— Ta candeur et ta simplicité sont un atout majeur pour le magazine, Annabelle. Ta venue parmi nous est un vent de fraîcheur pour l'équipe. C'est exactement pour ça que William est aussi désagréable avec toi. Il te considère comme une menace. Il craint que tu aies plus de succès que lui.

— Voyons, ça n'a aucun sens ! On ne s'occupe même pas de la même rubrique. Le fait que je sois là ne lui enlève absolument rien.

— Ça, je le sais, tu le sais aussi. Mais lui ne le sait pas. Il est trop aveuglé par son égo démesuré pour le voir.

C'est le moment que choisit William pour me rejoindre et s'informer de la nature de mon appel.

— J'arrive dans une minute, l'informé-je avant de le voir rebrousser chemin.

— J'ai besoin de toi pour le brasser un peu, Annabelle, pour le dérider. William a beaucoup à apprendre d'une fille comme toi. Continue d'être toi-même aussi légère et pétillante. Ça lui renverra au visage le personnage odieux qu'il s'amuse à être et qu'il impose aux autres. Ensuite, il sera confronté à deux choix : soit il change du tout au tout en acceptant de travailler en équipe, ce qui est quasi impossible, soit il démissionne. Dans un cas comme dans l'autre, j'en sortirai gagnante. S'il part de son plein gré, je ne serai pas la méchante qui l'a chassé. Appelons ça la mission *Ça passe ou ça casse*. Alors, qu'est-ce que tu en dis, ma chérie ?

Quoi répondre à ça ?

Quand Angela met fin à cet appel, je reste interdite de longues minutes, le cellulaire entre les doigts. Je ne sais pas quoi penser de cette discussion. A-t-elle vraiment eu lieu ? Ma patronne m'a-t-elle seulement embauchée dans le but de mettre à exécution son plan machiavélique ? Si oui, que dois-je faire ? Jouer le jeu ou tout dévoiler à William, au risque de perdre mon emploi et d'être rayée à jamais des grands magazines ?

— Si tu ne viens pas à la montagne, c'est la montagne qui viendra à toi, lance la voix légèrement bourrue de mon collègue et partenaire de voyage. Tiens, prends ça pendant que je vais chercher le reste, dit-il en

me tendant deux assiettes pleines à ras bord.

Quelques instants plus tard, nous sommes assis à la table qui a été savamment incorporée à l'arrière du VR. Il suffit de la tirer tel un plateau et d'en déplier le pied, et le tour est joué. Nous voilà prêts à pique-niquer. Je dépose ma tasse dans l'espace prévu à cet effet sur l'appuie-bras de ma chaise et je me retrouve les mains libres. La surface de la table n'est pas grande, mais c'est parfait ainsi. C'est ça le *kick* de la *van life*. Faire plus avec moins. Je prends quelques clichés de notre installation avant d'attaquer mon déjeuner avec appétit.

— Merci, ça a l'air bon.

C'est beaucoup plus que ce que j'ai l'habitude d'ingérer en début de journée, mais je me retiens de le dire. William m'observe, un air insondable sur le visage.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Ma bouchée de rôtie descend rudement dans mon œsophage.

— Qui ça ?

— Fais pas l'innocente, je sais pertinemment que c'était Angela au bout du fil.

— C'est vrai.

— Alors, qu'est-ce qu'elle voulait ?

Réfléchis, fille, et vite !

— Elle était curieuse de savoir comment se déroulait notre voyage.

— Hum. Lui as-tu dit qu'elle aurait pu se forcer pour nous louer quelque chose de plus grand ? Un classe C aurait été un minimum, à mon avis. Ou un B+. Mais un B, à deux, ce n'est pas la joie. Je doute que tu souhaites partager ton intimité avec moi à ce point.

Depuis quand est-il sensible à mes sentiments ?

— J'avoue que l'espace est restreint, mais le but n'est pas de rester à l'intérieur non plus.

— Vrai.

La discussion meurt d'elle-même, alors que nous attaquons notre déjeuner. Soudain, un homme vient vers nous. Il n'a pas l'air particulièrement heureux.

— Eille, le clown, c'est toi qui es arrivé aux petites heures ?

William s'essuie la bouche sur son essuie-tout et se lève vivement.

— Oui. As-tu un problème avec ça ?

— William…

— Eh bien, oui, j'ai un problème avec ça, le grand. Il se trouve que tu as dérangé tout le monde avec tes maudites lumières.

Je quitte ma chaise à mon tour.

— Nous sommes vraiment désolés, tenté-je afin de calmer les ardeurs des deux hommes qui se toisent avec animosité.

Je m'invite devant William, espérant ainsi créer un écran à sa colère.

— Nous ne sommes jamais venus dans le coin et c'est notre première expérience de *van life,* continué-je. Nous ne nous attendions pas à ce qu'il y ait autant de gens sur le quai. Nous étions installés ailleurs, mais nous avons été chassés par la police.

Par je ne sais quel miracle, l'attitude de l'homme change radicalement lorsqu'il m'aperçoit. La dureté cède la place à un air jovial.

— Ah, mais il faut faire attention. Vous ne pouvez pas camper n'importe où. Vous savez qu'il existe des applications pour vous aider à déterminer où passer la nuit ?

Il extirpe son cellulaire de la poche de son bermuda tapissé de palmiers et s'approche de moi afin de me laisser voir son écran.

— Il y a celle-ci, entre autres, poursuit-il, *iOverlander*. C'est ma préférée.

L'homme fait défiler l'application, alors que je déverrouille l'écran de mon cellulaire. À mes côtés, William reste coi. Il n'a pas dit un mot depuis que j'ai réussi à sauver la situation.

— C'est justement celle que j'ai installée avant notre départ, lancé-je, heureuse à la fois de cette formation inattendue sur *iOverlander*, et d'avoir réussi à désamorcer la guerre qui s'installait entre les deux mâles alpha.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? intervient William. Ça nous aurait été utile, me semble.

— J'ai essayé de t'en parler, mais tu m'as gentiment coupé le sifflet en me demandant « de lâcher les réseaux sociaux et les applis bidon pour une fois ».

Booyah ! Une autre victoire pour moi ! L'égo atteint, William se rassoit et avale le reste de son déjeuner en silence.

Pendant que William est en grande discussion avec celui qui voulait lui péter la figure il y a une heure, j'en profite pour m'éclipser discrètement. Franck – information apprise lors des présentations officielles – est tombé en admiration devant mon collègue et moi dès qu'il a su que nous travaillions pour le magazine *Angela.* Grand adepte de voyages, il a fait le tour du monde deux fois. Je les laisse donc ensemble et m'affaire à me préparer pour la journée. J'ai dû faire le tri dans mes produits cosmétiques favoris et je regrette de ne pas tout avoir sous la main. Aussi, plutôt que de traîner plusieurs étuis, j'ai rassemblé le nécessaire dans un sac poubelle que j'utilise normalement dans ma cuisine, au condo. La vie de nomade va de pair avec la débrouillardise.

Un peu plus tard, je retrouve les hommes près du fleuve. Ils sont occupés à discuter devant une carte géographique de la Gaspésie. Je surprends alors le regard étrange qu'ils posent sur moi. Si je détecte de l'admiration dans celui de Franck, je ne sais déchiffrer celui de William.

— Il y a un problème ?

— Euh… non, non, répond mon collègue. C'est que tu… tu…

— Méchant pétard ! me complimente Franck.

Mince, je me sens rougir ! Détaillant à mon tour ma tenue, je ne comprends pas leur réaction. Je n'ai revêtu qu'un pantalon ample vert kaki avec un *crop top* blanc et j'ai enfilé mes sandales Adidas. Rien de bien spécial. J'ai misé sur le confort. Côté maquillage, je n'ai appliqué qu'un éclaircisseur de teint et une fine couche de mascara. Il n'y a vraiment pas de quoi faire une montagne.

— Franck m'a montré plein d'endroits à visiter en Gaspésie, m'informe William.

— J'y suis allé une vingtaine de fois, précise le principal intéressé.

— Super ! On se met en route ? demandé-je, désireuse de chasser l'ambiance étrange qui plane.

— Si tu es prête, je suis prêt. À moins que ma tenue ne soit pas à la hauteur de la tienne, ajoute William en désignant son bermuda bleu et son t-shirt blanc.

— Tu es ben correct comme ça, confirmé-je.

— Bonne route, les voyageurs, nous salue Franck. Je suis ben content de vous avoir rencontrés.

Les hommes échangent une poignée de main alors que je me contente d'un salut à distance. Franck glisse quelques mots à l'oreille de William et me reluque avant de sourire. Bon, on passe à autre chose, là ?

William est d'une bonne humeur évidente, il suit le rythme de la musique en tapant sur le volant.

— J'aimerais vraiment conduire à un moment donné, dis-je calmement.

Une ombre traverse le visage de mon chauffeur.

— Peut-être plus tard. Pour l'instant, affiche plutôt la route sur ton cellulaire. Comme ça, tu vas pouvoir m'informer s'il y a des arrêts intéressants à faire.

C'est ridicule ! Je me sens comme une enfant qui demande une permission à son père.

— Oui, chef ! répliqué-je avant d'ajouter que c'est une blague.

— Hum, hum.

Bon, l'humour de Monsieur est également à travailler on dirait. Seulement, ça ira à plus tard. Je ne peux pas tout faire en même temps. Je me rabats donc sur mon rôle de copilote et m'y plonge à fond.

— Selon ce que je vois, on pourrait s'arrêter à Carleton-sur-Mer. C'est situé dans la baie des Chaleurs et ça se trouve à être la quatrième ville la plus populeuse de la Gaspésie. Il semble y avoir plein de choses à faire là-bas. En plus, il va faire chaud aujourd'hui.

Si la température a chuté en soirée la veille, elle devrait suivre une forte tendance à la hausse lors des prochains jours. Les météorologues ont dit vrai. La première canicule de l'été est bel et bien à nos portes, même en Gaspésie.

— Ça pourrait être une idée.

— Excellent. On devrait y être d'ici l'heure du lunch. Le *timing* sera parfait.

L'idée d'un pique-nique en bordure de la mer se dessine dans mon esprit. Le reste du trajet s'effectue dans la légèreté. Nous arrivons à destination quand une vieille chanson rock retentit dans l'habitacle. Sans demander la permission, je hausse le volume de la radio et j'entonne les paroles du refrain avec vigueur.

— Tu connais ça ? s'étonne William.

— Franchement, pour qui tu me prends ? C'est sûr que je connais ça, c'est un classique !

Le coude appuyé contre le rebord de la fenêtre ouverte et les mains négligemment posées sur le volant, mon chauffeur poursuit :

— Je ne veux pas t'insulter, mais disons que tu n'as pas trop le *casting* d'une *fan* d'AC/DC.

Pour confirmer ses dires, il m'observe de la tête aux pieds avant de reporter son attention sur la route. Si j'ai une envie folle de m'emporter contre lui, je me retiens de le faire. Les paroles d'Angela tournent en boucle dans mon esprit. J'adopte plutôt une tout autre attitude : contre-attaquer la mauvaise foi par une joie débordante.

— C'est quoi le *casting* d'une *fan* d'AC/DC, dis-moi ?

N'attendant pas de véritable réponse, je libère mes longs cheveux frisés de l'élastique qui les retenait prisonniers et je les envoie valser dans tous les sens. Un rire franc me parvient. C'est celui de William, qui se délecte de ma prestation. Je décide d'étirer le plaisir et je poursuis mon manège jusqu'à la dernière note.

— Bienvenue à Carleton-sur-Mer !

Sortant de ma bulle, je reporte mon attention à l'extérieur. La mer s'étend à perte de vue avec, au loin, les montagnes qui nous saluent. L'air salin n'attend pas d'invitation pour s'introduire dans l'habitacle. Je sautille sur mon banc avant de poser la main sur le bras de William avec une excitation démesurée.

— Gare-toi sur le bas-côté, vite !

Il s'exécute.

— Le dernier rendu à la mer est une poule mouillée, annoncé-je avant de descendre, sauter la rambarde et courir vers l'eau comme si ma vie en dépendait.

Trop pressée d'enfin me tremper les orteils, je ne réalise pas que William ne m'a pas suivie dans ma folie. Suis-je étonnée ? Non. Il est beaucoup trop fier pour laisser rejaillir son cœur d'enfant. Je ne perds pas espoir. J'arriverai bien à le dérider un peu d'ici la fin de notre périple. Cellulaire en main, cheveux au vent, je filme la scène avant de la publier sur mes réseaux sociaux. J'ai à peine appuyé sur le bouton que, déjà, les réactions affluent. L'eau est glacée, mais je m'en fiche. Je vis à fond cet instant magique.

Au moment où je sors de l'eau, je crois surprendre William en train de me photographier. Toutefois, je ne pourrais le confirmer puisqu'il descend son bras d'un geste rapide dès que je l'aperçois. Les grains de sable enveloppent mes pieds lorsque je le retrouve, assis sur un billot.

— Je rêve ou tu viens de me prendre en photo ?

— Pour mon article.

Me semble, oui ! Je me penche et roule le bas de mon pantalon, maintenant détrempé. Je viens à peine de m'asseoir que William bondit sur ses pieds. Il s'empare d'une poignée de cailloux et se met à les lancer dans l'eau en les faisant bondir.

— Tu veux jouer à ça, hein ? Donne-moi une minute, je reviens.

Dans mon empressement à mettre les pieds à l'eau, j'ai complètement oublié Madame Rita. Elle m'observe piteusement depuis ma fenêtre ouverte, attendant mon autorisation pour sortir. Il suffit d'un geste de ma part pour qu'elle saute sur le sol et vienne se frotter contre mes mollets.

— Pauvre petite, je t'ai oubliée !

C'est au tour de ma minette de s'élancer vers l'eau, alors que j'entame un concours de ricochets avec William.

— Tu n'as aucune idée de ce dans quoi tu viens de t'embarquer, Annabelle Girard.

Nous passons près d'une heure à mener une chaude lutte. William semble étonné par mon talent à faire rebondir un caillou sur l'eau. J'ai joué très souvent durant mon enfance. Ça pèse assurément dans la balance. Ce sont nos estomacs respectifs qui nous tirent de notre récréation, annonçant fièrement l'heure du lunch. Alors que William gare notre maison sur roues dans un endroit plus approprié que le bas-côté de la route principale, je longe la plage, Madame Rita sur les talons. Cette dernière est au paradis des chats. Elle chasse les poissons miniatures et autres bestioles en bordure de l'eau.

Je m'affaire à ouvrir l'auvent et à aménager notre espace pour manger quand une cantine attire mon attention. J'abandonne d'un coup ma mission, range ma salade au frigo et je m'empare de mon porte-monnaie.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Depuis le temps que je rêve de déguster une guédille au homard, me voilà enfin servie. Tu en veux une ?

— Il y a déjà suffisamment de bouffe dans le frigo, tu ne trouves pas ?

— Je prends ça pour un non ? lancé-je vers l'arrière alors que je franchis la distance qui me sépare du bâtiment de bois.

Je dévore mon sandwich comme s'il n'y avait pas de lendemain, sous l'œil envieux de William. Ça lui apprendra à ne pas écouter ses désirs ! Sur le sol à mes pieds, Madame Rita se délecte des gros morceaux de homard que je laisse tomber à son intention.

— Tu en veux, toi aussi ? en offré-je à William en exhibant fièrement la chair d'une pince.

Il regrette son choix, c'est certain. Toutefois, il est beaucoup trop fier pour l'avouer. Feignant l'indifférence, il continue de manger son sandwich au jambon en l'accompagnant d'une généreuse portion de fromage acheté à Trois-Pistoles.

— Tu aurais dû te voir tantôt, quand tu courais vers la plage. On aurait dit une petite fille de dix ans qui voit la mer pour la première fois.

J'achève ma bouchée et essuie la mayonnaise qui me barbouille le coin des lèvres.

— C'était un peu ça, en fait, sauf que la petite fille a vingt-cinq ans.

— Tu es sérieuse ? Tu n'es jamais allée à Old Orchard ou à un autre endroit bidon où les Québécois se retrouvent pour se tremper les pieds dans l'eau brunâtre en appelant ça des vacances au bord de la mer ?

Les paroles cinglantes de mon collègue me font grincer des dents. Il me faut travailler fort pour ne pas les laisser gâcher le moment.

— On n'a pas tous la chance de voyager comme toi, tu sais ? Pour plusieurs, les endroits bidon, comme tu les appelles, sont plus que satisfaisants. Pour ma part, j'aurais bien aimé y aller quand j'étais jeune. Seulement, mes parents n'avaient pas les moyens de m'y emmener.

— Désolé, je ne voulais pas te blesser.

— T'en fais pas, je suis faite forte.

William se contente de m'observer en silence.

— Quoi ? demandé-je enfin. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— C'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme toi. Tu es… particulière.

Hein ? C'est bon ou pas, ça ? Du genre : « Chéri, aimes-tu ma nouvelle coupe de cheveux ? » Et lui de répondre : « Bah, c'est… différent ! »

— Hé ! les campeurs, on cherche des joueurs pour une partie de volleyball de plage. Ça vous dit ?

— *You bet !*

L'étrange conversation se conclut aussi subitement qu'elle a commencé, et William accourt pour retrouver les joueurs de volley.

— Je me change et vous rejoins, lancé-je sans que personne s'en intéresse.

Je ne peux m'empêcher de me demander ce qui serait ressorti de la discussion si nous n'avions pas été interrompus. Tandis que je me dirige vers le terrain sablonneux, vêtue d'un short et de ma camisole de sport préférée, les cheveux remontés en queue de cheval et coiffés d'une casquette, la question sans réponse est reléguée aux oubliettes. J'en reviens à la mission que m'a confiée ma patronne : dérider ce cher William et l'amener à démissionner. Je dépose du contenu visuel sur mes réseaux sociaux et prends un adorable *selfie* avant d'intégrer l'équipe des filles.

6

Psychothérapie au clair de lune – prise I

L'après-midi défile au rythme des différents arrêts que nous faisons. La partie de volleyball a été payante puisque les joueurs nous ont suggéré plus d'endroits que nous ne pouvons en visiter en seulement quelques heures. La ville de Carleton-sur-Mer regorge de beaux attraits. J'y serais bien demeurée plus longtemps, mais c'est impossible vu l'ampleur de notre itinéraire. Nous devons éviter de rapporter la *van* en retard, sans quoi Angela devra débourser un supplément.

Bien vite, la ville disparaît. Nous ne sommes plus entourés que de charmantes maisons bénéficiant d'immenses terrains. Quel meilleur moment pour qu'une envie pressante se fasse sentir ! Grouillant sur mon siège comme si j'avais le corps infesté de vers, je ne tarde pas à attirer l'attention de mon chauffeur, qui s'enquiert de mon état.

— Tu peux t'arrêter, s'il te plaît ? J'ai complètement oublié d'aller à la salle de bain tout à l'heure. Je n'aurais pas dû boire autant d'eau pendant le volley.

— Ah, les femmes et leur petite vessie ! De vraies pisse-minute.

Aucun rapport comme commentaire ! Seulement, l'urgence de la situation et le plan élaboré par Angela font en sorte que je n'en relève pas l'insignifiance. Dès qu'on s'arrête, je me lève.

— Où vas-tu ?

William m'observe avec incompréhension alors que je m'apprête à sortir du véhicule, un rouleau de papier hygiénique biodégradable à la main. Je préfère me cacher derrière un buisson plutôt que de m'exécuter sous ses oreilles aiguisées.

— Je viens de te dire que j'ai envie. L'as-tu déjà oublié ? J'ai peut-être une petite vessie, mais toi, tu as une mémoire de poisson rouge !

— Ha, ha ! La toilette est par là, p'tite comique, me lance William en me pointant la salle de bain.

— Oui, mais…

— Oh, elle ne te plaît pas, on dirait !

Le rouge envahit mes joues. Je sors pour faire diversion.

— Disons que j'ai le pipi timide. J'ai besoin de davantage d'intimité, ajouté-je en posant un regard insistant sur mon partenaire de voyage, espérant qu'il comprenne le message.

— Fallait le dire, poursuit-il en sortant à son tour.

Étonnée, je le vois s'appuyer contre le capot et commencer à pianoter sur son cellulaire. Super, la voie est libre ! Sans plus attendre, je me précipite dans la salle de bain et soulage ma vessie, les portes à demi fermées.

— À quelle fréquence doit-on vider les réservoirs ? demandé-je alors que nous reprenons la route en vue de notre dernier arrêt de la journée.

— T'en fais pas avec ça. On devrait être OK pour la semaine.

— Vraiment ? Ce n'est pourtant pas ce que j'ai lu sur le sujet.

— C'est toi ou moi qui as suivi la formation ?

Message reçu dix sur dix. Je me mêle de mes affaires.

— On approche de l'endroit que tu as trouvé pour passer la nuit. Tu veux bien me guider pour qu'on s'y rende ?

— Avec plaisir, réponds-je.

En suivant mes indications, William manœuvre le véhicule jusqu'à ce que nous atteignions notre *spot* pour la nuit. Il est vraiment trop génial ! Dissimulés derrière une couverture d'arbres, à deux pas de la rivière, nous ne risquons pas d'être dérangés. Et le plus important, c'est qu'il est permis d'y passer la nuit.

Dès que je pose le pied au sol, j'ai l'impression que nous sommes seuls au monde.

— Wow, souffle William, marchant jusqu'à la rivière sur le lit de cailloux. Méchante belle place ! Bravo pour la trouvaille, achève-t-il en faisant mine de m'applaudir.

Je savoure cette petite victoire. Fort heureusement, la journée s'est beaucoup mieux passée que la précédente. Je déroule l'auvent afin de nous protéger du soleil et je m'installe sur une des chaises de camping de luxe que nous a gracieusement offertes Angela. Merci, patronne ! C'est bien peu, compte tenu du travail colossal que représente le fait de passer une semaine entière dans la bulle du grand William Després, mais ça se prend quand même bien.

La sonnerie de mon cellulaire vient briser ce moment de communion avec la nature.

— Allô ?

— Bon, enfin, tu réponds ! Depuis hier que j'essaie de te joindre pour savoir ce qui se passe. J'étais hyper inquiet ! Tellement que j'étais sur le point de partir à ta recherche.

— Hé, Sacha ! m'exclamé-je en m'éloignant de William, en quête d'un peu d'intimité. Ça va ?

— Laisse faire si je vais ou pas, OK ? Dis-moi plutôt que tout se passe bien pour toi. T'es où ? As-tu trouvé un billet de bus finalement ? Je peux aller te chercher, mais je ne serai pas là avant un bon…

— Tout roule, Sach. T'inquiète pas.

— Hein ? Comment ça ? Pas plus tard qu'hier, tu étais au bord de la panique et tu semblais prête à tout quitter pour revenir à la maison.

— Ça, c'était hier. Aujourd'hui, c'est autre chose.

Pour aider mon ami à comprendre mon changement de cap, je lui relate les grandes lignes de la journée qui s'achève. Je l'informe aussi de l'appel étrange de ma patronne et de la mission qu'elle m'a confiée.

— Elle m'a même promis un bonus de cinq mille dollars, chuchoté-je en m'assurant que William n'entende pas.

— Quoi ? Cinq mille piastres ?

— Chut !

— J'en reviens pas, hé hé ! C'est de l'argent facile, ça. Vous êtes rendus où ?

— Bonaventure. Attends, je vais t'envoyer des photos de l'endroit où on est installés. Tu ne vas pas le croire. C'est trop malade !

La discussion avec mon ami dure encore une bonne dizaine de minutes. Elle me fait du bien, me rassure.

— Faut que je te laisse, Sacha. William m'attend pour je ne sais quoi.

— Je le *truste* pas trop, celui-là. Surtout que vous êtes au fin fond de nulle part. Sois prudente, OK ?

J'éclate de rire.

— Franchement !

— Je suis sérieux. Fais attention à toi.

— Promis.

Je raccroche et marche en direction du véhicule, un sourire amusé sur les lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? me demande William en guise d'accueil.

— Rien. Disons que Sacha a l'imagination un peu trop fertile.

Une ombre traverse le regard de mon collègue.

— Ah, lui… Une petite randonnée, ça te dit ? poursuit-il en retrouvant son entrain. À moins que tu n'aies trop peur de ce sur quoi

tu pourrais tomber. Tsé, d'un coup qu'on croise un ours !

— Tu me mets vraiment au défi ?

Je rentre pour revêtir des vêtements plus appropriés et m'enduire de chasse-moustiques. J'en offre gentiment à mon collègue.

— C'est pour les faibles, ça, riposte-t-il en prenant les devants dans ce qui ressemble à un sentier.

Comme tu veux, mon cher !

— Tu aurais dû accepter mon offre, hein ? dis-je d'un ton moqueur en préparant le repas.

À mes côtés, William ne cesse de se gratter. Ses bras et ses jambes sont recouverts de piqûres.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé, ronchonne-t-il. Habituellement, les moustiques me fichent la paix.

Notre aventure dans la forêt a été de courte de durée puisque mon comparse était un buffet ambulant. Je lui ai gentiment offert l'onguent miracle que j'utilise, mais il m'a ridiculisée plutôt que d'accepter en disant qu'il ne croyait pas aux remèdes de grands-mères. Qu'il se gratte, dans ce cas !

Je termine de couper le concombre en rondelles et lui en tends une.

— Tu devrais aller te tremper dans la rivière. L'eau froide apaise les démangeaisons.

— Depuis quand es-tu devenue la spécialiste des piqûres d'insectes, dis-moi ?

Excédée par ses répliques cinglantes, je dépose bruyamment le couteau sur la planche à découper.

— Je m'excuse, entends-je tout à coup. Je n'aurais pas dû dire ça.

Sidérée, je relève la tête vers William. Je rêve ou il vient de s'excuser ? Je n'ai pas le loisir de creuser le sujet puisqu'il est déjà à l'extérieur, occupé à retirer son short, qu'il dépose négligemment sur sa chaise de camping.

Oh mince ! Le voilà de nouveau en boxer.

— Tu vas être contente. J'écoute tes conseils ! me lance-t-il avant de se diriger vers le cours d'eau.

Interdite, je l'observe à travers la moustiquaire qui recouvre l'ouverture de la porte coulissante. Mon cœur s'emballe. Pourquoi cet homme a-t-il hérité d'un corps aussi parfait ? Du vrai gaspillage, compte tenu de son caractère acerbe.

— Tu te joins à moi ? Elle est bonne !

William est là, à se tremper dans la rivière qui sillonne la forêt qui nous entoure. Que faire ? Le rejoindre ?

— Attends, je dois d'abord trouver mon maillot. Je ne sais pas dans quel sac je l'ai mis.

— Laisse faire le maillot. Tu n'as qu'à venir en sous-vêtements !

— En… sous-vêtements ?

Il est complètement fou ! Nous nous connaissons à peine !

— T'es pas *game* ! me nargue-t-il d'un air de défi. Tu devrais intégrer davantage de spontanéité à ta vie. Ça te décoincerait un peu.

Ah, parce que je suis une coincée non spontanée ? Il n'est pas gêné, celui-là ! Cette fois, la fierté prend le dessus. Je me libère de mes vêtements et entre dans l'eau, vêtue seulement de ma culotte brésilienne et de mon soutien-gorge en dentelle. Dans le fond, ce n'est pas pire qu'un bikini, non ?

Oh. My. God. J'y suis. Je me baigne en sous-vêtements avec un presque inconnu et j'apprécie l'expérience ! Je mentirais si je disais que je n'ai pas été gênée, disons, les dix premières minutes, mais maintenant, le bonheur a pris le dessus. Le sentiment de liberté que je ressens est indescriptible. C'est une première pour moi. Habituellement, il en faut pas mal plus pour que je laisse tomber mes barrières. Je ne saurais en déterminer la raison. Peut-être est-ce l'endroit reculé où nous nous trouvons qui joue un rôle important ?

Une fois sortis de l'eau, nous nous séchons et reprenons la préparation du repas commencée un peu plus tôt.

Il fait maintenant nuit ; nous ne voyons rien à l'horizon. Seuls les sons des grillons et de la rivière sont perceptibles. Au-dessus de nous flotte un tapis d'étoiles. L'ambiance est magique, même si je souhaiterais être en meilleure compagnie.

— Tu m'as étonné, tantôt, me mentionne William alors que nous sommes assis côte à côte sur nos chaises de toile. Je ne pensais vraiment pas que tu le ferais, poursuit-il en faisant allusion à ma baignade en petite tenue.

Malaise. Heureusement, la noirceur joue en ma faveur et empêche mon collègue de s'en apercevoir.

— Ça t'a fait quoi ?

— Hein ?

— De laisser tomber tes barrières, je veux dire. D'être toi, sans artifices, et d'oublier les convenances.

Double malaise. Je suis là à me liquéfier pendant que Monsieur

admire tranquillement les étoiles. Il me pose cette question beaucoup trop personnelle pour le degré d'intimité qui existe entre nous. Mis à part le fait que nous partageons le même espace pour les prochains jours, il n'y a aucune proximité entre nous. Nous venons de deux univers complètement différents. Le feu et l'eau. Le yin et le yang.

— Je n'ai quand même pas accompli un miracle, là. J'ai juste relevé le défi que tu m'as lancé, beaucoup plus pour te clouer le bec que par désir. Je ne suis ni la première ni la dernière à me baigner en sous-vêtements. Il va falloir en revenir.

C'est un mensonge, mais il n'a pas besoin de le savoir. J'ai éprouvé beaucoup plus de plaisir à relever le défi que je le lui laisse croire. Cependant, avec William, il me faut être prudente. Éviter de lui donner l'impression qu'il a de l'emprise sur moi, même minime. Le silence qui suit traduit son état d'esprit songeur.

— D'où ça te vient, ce besoin de ne pas être toi ? De constamment te cacher sous un masque ?

Coudonc, suis-je la seule à ne pas être au courant qu'on fait présentement mon procès ? William est là à m'accuser tout bonnement des pires maux de la terre alors qu'il ne connaît rien de moi. Est-ce que le masque dont il parle est le maquillage auquel, je l'admets, je suis complément accro ? Pour qui se prend-il de prétendre que je dissimule ma vraie personnalité ? Cette fois, je ne peux pas me taire. Angela a beau m'avoir confié une mission, il est hors de question que je me laisse insulter de la sorte.

— Ah, parce que toi, tu es parfait, peut-être ?

William se redresse aussitôt. Il feint de chasser un moustique alors qu'il n'y en a plus un seul autour de nous.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

Touché ! À nous deux, M. Després.

— Je n'insinue rien. Je relève les faits.

Nous sommes maintenant en plein duel visuel, luttant pour ne pas rendre les armes en premier.

— Continue, m'encourage William d'un ton empreint de défi. Va au bout de ta pensée.

Je veux bien, mais est-il prêt à encaisser ce que j'ai à lui dire ? Son amour-propre survivra-t-il à un tel affront ? À nous deux, mon cher ! Tu l'auras voulu.

— Sans vouloir te vexer, tenté-je prudemment, on ne peut pas dire que tu es la personne la plus agréable qui soit.

— Je te demande pardon ?

— Sérieusement, William, avoue que tu aimes ça régner. Être le plus

fort en écrasant ceux que tu considères comme faibles et qui se trouvent sur ta route.

— Ark ! Pour quel horrible personnage essaies-tu de me faire passer ?

Si seulement j'exagérais !

— La situation que je te dépeins est la triste vérité, William. C'est à croire que tu cherches constamment à rayonner en ayant le dessus sur tout le monde.

Il y a de l'orage dans l'air bien que le ciel soit complètement dégagé. William se retient pour ne pas exploser.

— Elle est bonne, celle-là. La petite nouvelle qui essaie de me faire passer pour le gros méchant. Si je suis bien le monstre que tu décris, peux-tu m'expliquer pourquoi des milliers de lecteurs me suivent assidûment ?

Facile !

— Parce que tu es un grand séducteur. Tu sais comment les toucher et leur faire oublier tout le reste. Ce n'est que de la poudre aux yeux, si tu veux mon avis.

— Ça alors ! Si j'avais su que tu avais une aussi mauvaise opinion de moi, je t'aurais laissée chez toi, madame je nourris mon égo avec mes réseaux sociaux !

— De quoi tu parles ? Ce n'est pas vrai.

— Ne viens pas me dire que ça ne te fait pas du bien d'avoir autant d'abonnés ! Si moi, j'écrase les faibles pour régner, toi, tu essaies de t'élever par le regard positif que les autres posent sur toi. Tu es tellement superficielle, Annabelle Girard !

Je bondis de mon siège comme s'il était brûlant.

— Pardon ? Moi, superficielle ?

— Absolument ! Tu dois toujours être parfaite, bien mise. Tu es dans le paraître plutôt que dans l'être.

— Tu n'as aucune idée de qui je suis, William. Et pour ton info, tu as tout faux !

Je m'apprête à aller me coucher quand mon collègue poursuit sa tirade.

— C'est quand la dernière fois que tu es sortie de chez toi sans une petite retouche beauté ? Sans tenir compte de ta tenue ? Que tu as englouti un repas sans culpabiliser à cause du nombre de calories qu'il comporte ?

— Je te ferai remarquer que j'ai mangé de la poutine, hier ! précisé-

je en faisant volte-face.

— En comptant mentalement les calories à brûler par la suite, oui ! C'était pour ça, le jogging, dis-moi ?

— Pff ! C'est pas de tes affaires.

Je regagne le véhicule sans demander mon reste. J'en ai assez entendu pour ce soir. J'ai besoin de me retrouver seule. De libérer mon esprit de toutes les ondes négatives créées par cette discussion improvisée sur fond de ciel étoilé. Du William Després tout craché, ça. Un pas devant, trois pas derrière. Pas moyen de faire avancer notre relation sans frapper un mur. Si seulement il voyait plus loin que le bout de son nez !

Annabelle

Dors-tu ?

Rien à faire, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Les paroles de William ne font que tourner dans mon esprit. Elles me hantent.

Sacha

Pus maintenant. ☹

Annabelle

Oupsi !

Sacha

Me semble que tu t'en doutais pas. Kess qu'y a ?

Annabelle

Rien. Je voulais juste entendre ta voix.

Sacha

On se parle même pas.

Annabelle

Niaiseux ! Tu sais ce que je veux dire.

Sacha

C'est pour me traiter de niaiseux que tu m'écris passé minuit ?

Annabelle

Non.

Sacha

Je répète donc ma question : kess qu'y a ?

Annabelle

C'est William…

Sacha

Pas surpris une miette. Kess qu'y a encore fait ?

Annabelle

Il me joue dans la tête. Une minute, il m'incite à me baigner en culotte et en brassière, et la suivante, il me rentre dedans avec un 2 X 4.

Sacha

Quoi ? Tu t'es baignée toute nue ?

Annabelle

EN CULOTTE ET EN BRASSIÈRE. Lis comme du monde.

Sacha

Peux pas croire que j'ai manqué ça.

Pour appuyer ses dires, mon ami m'envoie le *GIF* d'un bonhomme qui pleure sa vie. Je lui en retourne un qui fait la grimace.

Annabelle

C'est sérieux, Sacha. Ses paroles me sont vraiment rentrées dedans.

Prenant mon courage à deux mains, je lui relate quelques-unes des injures que j'ai reçues.

Sacha

Oh ! Un genre de psychothérapie au clair de lune ?

Annabelle

Je dirais plus un procès.

Annabelle

Sach… Me trouves-tu superficielle ?

Voyons ! Pourquoi met-il autant de temps à me répondre ? Il ne s'est quand même pas endormi en une fraction de seconde ! Alors que je m'apprête à lui réécrire, la voix de William parvient à mes oreilles.

— Annabelle ! Ton maudit « chât » a pissé par terre !

Ça y est, c'est le retour du chât. Un pas devant, trois pas derrière. C'est exactement ce que je disais un peu plus tôt.

7

À l'aventure !

Le soleil est dissimulé derrière les nuages, mais je suis persuadée qu'il se pointera le bout du nez sous peu. Une fine pluie est tombée la nuit dernière, la nature est encore empreinte d'humidité. Madame Rita se plaît à découvrir les alentours. Elle se laisse même tenter par de la verdure dont elle ignorait l'existence jusqu'à maintenant. Pourvu que son estomac n'en soit pas trop remué ! S'il fallait qu'elle vomisse en plus d'uriner partout, William la larguerait assurément en bordure de la route.

S'il fait ça, il devra me larguer aussi.

Je viens tout juste de terminer un petit entraînement improvisé que j'ai filmé pour mes abonnées. Nul besoin d'avoir une salle de sport pour se dérider les muscles et se bouger le popotin. La détermination est la clé du succès. Je m'apprête à déposer le tout sur mes réseaux quand je stoppe net mon geste. Les paroles de William dansent encore dans ma tête.

« Tu es tellement superficielle, Annabelle Girard ! »

Ça fait mal. Ça fait très mal. Sacha, qui s'était endormi la veille finalement, a beau avoir prétendu le contraire et m'avoir assuré que j'étais la personne la plus authentique qu'il connaisse, ses paroles pèsent peu contre celles de William. Le négatif l'emporte toujours sur le positif lorsqu'on s'attaque à moi. Ça a toujours été comme ça.

— Café ?

Je cherche la provenance de la voix, découvrant un William encore tout ensommeillé. Il me tend distraitement une tasse de laquelle s'échappe une vapeur témoignant de la température élevée du liquide. Je la saisis sans me faire prier.

William dépose son récipient sur le sol rocailleux et il déplie les deux chaises qu'il trimballe sur son épaule. Il s'assoit ensuite sur l'une d'elles et avale une gorgée. Aucune trace d'animosité. Comme si la discussion d'hier n'avait jamais existé.

— Tu sembles être une fille assez matinale. Tu t'es levée à quelle heure ?

Une matinale superficielle ?

— Je me réveille aux aurores tous les matins. À mon avis, le lever du jour est le plus beau moment de la journée.

William hoche simplement la tête, comme si ma réponse lui importait peu. Pourquoi me pose-t-il la question s'il s'en fout ? Simplement pour faire la conversation ? Moi, le *small talk,* ce n'est vraiment pas mon fort. J'aime la profondeur. Le vrai. Tout le contraire d'une fille superficielle, quoi !

— Ça tombe bien que tu sois déjà debout parce qu'on va devoir prendre la route sous peu. Je nous ai planifié une petite activité pour la journée.

— Une activité ?

Le plan, c'est de faire le tour de la Gaspésie, point. De passer une semaine dans le même espace sans nous entretuer. Nulle part dans le contrat, il n'est fait mention de prendre part à des activités. Je m'apprête à riposter lorsque William me coupe l'herbe sous le pied.

— Tu es une fille d'action, toi, non ?

— Je ne le dirais pas comme ça…

— C'est parfait, poursuit-il sans même écouter ma réponse. J'ai repensé à ça et il faut absolument qu'on travaille notre relation, toi et moi. Qu'on tisse des liens.

Je l'observe, stupéfaite.

— Des liens, tu connais ? reprend-il, interprétant mal ma réaction. Tu sais, là, ce que font habituellement les humains qui vivent en communauté ?

Je sais ce que sont les liens, abruti.

Taisant les paroles que je brûle de lui jeter à la figure, je lui demande plutôt en quoi consiste la fameuse activité. Ma question fait naître un air enfantin sur son visage. Plutôt que de me répondre, il se zippe les lèvres et poursuit la dégustation de son café en fixant la rivière. Il me cherche, c'est clair ! Seulement, il ne m'aura pas aussi facilement. Je suis une fille relaxe, je vais le lui démontrer.

J'engloutis mon déjeuner dans le temps de le dire. Disons que je n'ai pas trop le cœur à la discussion. Une fois de retour sur la route qui longe la mer, William chantonne gaiement l'air qui joue à la radio. Il s'agit d'une vieille chanson qui n'est plus diffusée depuis belle lurette sur nos ondes métropolitaines. Comme nous sommes en région, nous avons droit à un tout autre univers musical. Ça me plaît bien. Ça change le mal de place.

Soudain, William quitte la route principale pour s'enfoncer dans les terres. Moins de dix minutes plus tard, nous débouchons sur un site touristique fort apprécié, si je me fie à la quantité de voitures garées dans le stationnement de gravier. Des gens en tenue de sport et coiffés d'une casquette ou d'un bandana discutent joyeusement ensemble. Une grande affiche m'indique que nous nous trouvons chez Cime Aventure.

— Dis-moi, as-tu déjà fait de la descente de rivière ? s'informe William, alors que, de toute évidence, nous sommes ici pour en faire.

L'air chaud qui me parvient depuis la fenêtre ouverte me laisse croire à une chaleur estivale. Interdite, j'observe les alentours, toujours assise sur le siège passager. Me voilà déstabilisée. Est-ce aussi intense que du rafting ? J'espère que non ! Je ne crains pas l'eau, mais disons que l'idée de ne pas pouvoir respirer durant quelques secondes alors que ma tête est enfoncée sous l'eau ne m'enchante guère. Avoir su qu'il planifiait de venir ici, je me serais renseignée sur le sujet au préalable. En général, j'aime être bien préparée aux événements. Ça tue la spontanéité, mais ça évite bien d'autres problèmes.

— Non, réponds-je après avoir jeté un œil aux alentours. C'est difficile ?

Pour toute réponse, je n'ai droit qu'à un éclat de rire. Je préférerais largement me prélasser sur un transat le long de la rivière et profiter des rayons du soleil.

— Une chose est certaine, tu auras de quoi alimenter tes réseaux pour la prochaine semaine. Je peux même me renseigner à savoir si on peut t'avoir une caméra que tu pourrais fixer sur ta tête durant la descente. Allez, suivez-moi, madame l'influenceuse !

Deux jeunes femmes qui passent près de nous me saluent au passage avant de se diriger vers le comptoir d'accueil. Les murmures qui me parviennent ensuite me laissent croire qu'elles m'ont reconnue. L'une d'elles se retourne vers moi avant de revenir à la discussion. Peut-être ont-elles vu le contenu que je dépose régulièrement sur mes plateformes depuis le début de notre aventure ?

Alors que William se change, je m'empresse de faire une *story* rapide dans laquelle j'informe les gens de ce que je m'apprête à faire. J'en profite pour leur demander des conseils. Pitié, faites qu'ils me répondent avant que je me jette à l'eau !

La fille peureuse qui sommeille au plus profond de mon être est vite rassurée. Ici, tout est organisé au quart de tour. Les différentes activités sont encadrées par des guides chevronnés qui nous accompagnent, rendant le tout très sécuritaire. Peut-être que quelques téméraires peuvent faire des pieds et des mains pour se casser le cou, mais je ne serai assurément pas du nombre. J'ai l'habitude d'obéir aux règles.

— Pas trop nerveuse ? me taquine William alors que nous sommes en route vers le point de départ de la descente.

— Pas du tout, réponds-je avec aplomb. Je parie que mon coup de pagaie est meilleur que le tien.

Mon collègue m'envoie un sourire espiègle avant de grimper dans le bus qui nous conduit à destination. Il choisit le tout dernier rang.

— Je vais m'asseoir ici, l'informé-je en prenant place derrière le chauffeur.

Ce qu'il ne sait pas, c'est que je profite de ce moment d'intimité pour m'informer sur l'activité en question et calmer mes craintes. Je parcours avec intérêt le site Internet de l'entreprise et visionne une vidéo explicative. Aussi, je lis avec attention les commentaires et recommandations de mes abonnés. Leur aide me va droit au cœur. Ils sont toujours là pour moi. William a tellement tort à leur sujet ! Que ferais-je sans eux ?

Une fois arrivée à destination, je descends du bus et me dirige vers les embarcations. Des kayaks simples de couleurs variées nous attendent sagement en bordure de la rivière. William me rejoint en quelques enjambées.

— Prête pour l'aventure ? me demande-t-il, tout sourire. Une petite promenade de santé, tu verras.

Je n'ai pas le choix de dire oui. Il est trop tard pour rebrousser chemin. Surtout que l'autobus est reparti depuis une bonne dizaine de minutes. Je n'ai aucune envie de faire le chemin à pied jusqu'au poste d'accueil. Je prends une grande inspiration et je hoche vigoureusement la tête pour me convaincre.

— Certain ! que je réponds avec une assurance que je suis loin de ressentir.

C'est ainsi que, peu avant l'heure du lunch, je me retrouve les fesses au fond d'un kayak jaune banane. Le soleil qui brille de mille feux rend le vert émeraude de la rivière Bonaventure encore plus incroyable. À mes côtés, les gens qui font partie du même groupe que moi se dispersent lentement sur les flots calmes afin de ne pas faire s'entrechoquer les embarcations. Tout le monde a l'air excité par le début de cette belle aventure.

— C'est un des plus beaux cours d'eau que j'aie jamais vus, commente William alors qu'il est à mes côtés, attendant avec impatience le moment du départ. Et Dieu sait que j'en ai vu, du pays !

Effectivement, son travail l'a amené à voyager sur plusieurs continents. Je me surprends à l'envier, puis je me ravise. C'est un objectif que je peux atteindre, moi aussi, si je fournis les efforts nécessaires. Rien n'est impossible.

Une fois notre groupe paré pour la descente, nous avons le feu vert du guide pour nous lancer. Les consignes ont été données, il ne nous reste plus qu'à les respecter et à nous amuser. C'est sans surprise que je vois William prendre les devants, alors que je reste sagement au centre du peloton, en compagnie des deux filles qui m'ont zieutée quelques heures plus tôt.

— Je n'en reviens pas que tu sois ici avec nous ! s'excite la première depuis son kayak bleu.

Nous avons eu l'occasion de faire connaissance en attendant le début de l'activité. Elle s'appelle Coralie et sa comparse, Annie-Ève.

— On te suit depuis le tout début, ajoute-t-elle en manipulant maladroitement sa pagaie. On est des *fans* finies ! Tu es tellement inspirante !

Je me sens rougir.

— Un petit sourire pour la caméra ? propose sa copine, cellulaire bien en main. Mes amies vont capoter de voir qu'on est avec une vedette du Web.

— Vous feriez mieux de regarder devant, mesdames, nous prévient le guide. On n'est pas responsables des incidents.

Comme s'il avait appelé le malheur, le kayak de Coralie dévie sur des rochers en bordure de la rivière. Elle manœuvre du mieux qu'elle peut afin de revenir près de nous. Pendant ce temps, Annie-Ève se moque d'elle en la photographiant à répétition.

— Attends que je montre ça à Jay ! Il va être mort de rire.

— Si tu lui montres ça, c'est toi qui es morte.

Ouf ! Elles ne sont pas reposantes, celles-là ! Voilà que Coralie

pagaie fort dans l'espoir de récupérer le cellulaire d'Annie-Ève. Trop tard. Cette dernière l'a déjà rangé dans une pochette protectrice qu'elle insère dans une ceinture qui entoure sa taille de guêpe. Je m'attarde alors à sa silhouette. Elle a à peu près mon âge et ma grandeur, mais doit peser vingt livres de moins. Comment fait-elle pour réaliser un tel exploit ? Malgré tous mes efforts, mes poignées d'amour et les replis sur mon ventre refusent de disparaître. Je tends à les accepter en me disant qu'ils font partie de mon charme, mais j'ai encore du chemin à faire en ce sens. Peut-être arriverai-je à m'y faire un jour ?

C'est ça que tu appelles authentique ? Hum…

Soudain, la voix de William me parvient, et je le repère dans son embarcation d'un rouge vif. Il a dû se retirer des premiers rangs pour venir voir comment je me débrouille.

— Hé, l'influenceuse, tu es au courant que la pagaie n'est pas là pour faire beau ? Tu dois t'en servir.

Je feins de le frapper avec l'arme avant de constater le désaccord du guide.

— Tu n'as pas besoin de crier ma *job* au monde entier, tu sais ! Et ne te sens surtout pas obligé de m'attendre. Je saurai me débrouiller. Je suis en bonne compagnie. T'en fais pas pour moi.

— Il faut bien que je veille à ta sécurité !

— C'est inutile. Coralie et Annie-Ève sont là.

À l'évocation de leurs noms, mes deux comparses papillonnent des paupières à l'intention du bel homme.

— À nous trois, on devrait venir à bout de cette rivière, hein, les filles ? lancé-je avec assurance.

— Vraiment ? lâche William avant de faire son smatte en jouant de la pagaie comme s'il avait fait ça toute sa vie. Attention à la roche !

Il la contourne comme un pro. Je l'imite sans difficulté, lui clouant le bec. Je m'en sors plutôt bien, même que je me découvre une certaine habileté. J'ai rarement eu l'occasion de faire du kayak pour vrai. Les quelques fois où mes copines et moi avons loué un chalet, nous avons fait du social plus qu'autre chose. Nous prenions place dans les embarcations pour jaser tout en restant près de la rive. Cette fois-ci, c'est une tout autre histoire. Je travaille vraiment. Je sens mes muscles se plaindre de l'effort que je leur demande.

— Du calme, du calme, s'enflamme William en me voyant prendre les devants sur lui.

C'est avec aisance qu'il retrouve les premiers rangs, rivalisant avec ses réels compétiteurs qui, tout comme lui, carburent à la testostérone.

C'est ça, va rejoindre les mâles alpha.

— Est-ce qu'il est célibataire ? s'informe Coralie, alors qu'elle se glisse à ma gauche.

— Célibataire ou pas, on s'en fout, réplique Annie-Ève, maintenant à ma droite. Je l'emmènerais bien faire un tour dans le bois, moi.

Beurk !

— Croyez-moi, les filles. Vous ne voulez pas d'un gars comme lui dans votre vie.

— Jalouse ? me nargue Annie-Ève.

— Dans ma vie, non, mais dans ma culotte, oui, complète son amie.

Rien à faire. Elles sont complètement sous le charme de mon collègue.

— Je vous aurai averties, capitulé-je avant de reporter mon attention sur la rivière.

— Alors, mesdames, prêtes pour le vrai début de l'aventure ? nous lance le guide en arrivant à notre hauteur.

— Ce n'est pas déjà commencé ? s'inquiète Annie-Ève.

L'homme dans la mi-vingtaine affiche un sourire amusé.

— Pour la balade tranquille sur une eau limpide, oui. Mais là, il est temps que ça bouge un peu plus.

— Bouger un peu plus comment ? veut savoir Coralie.

— On est rendus au premier rapide, *gang* ! s'écrie avec excitation un des mâles alpha à l'avant du peloton.

— Un rapide ? répété-je, terrifiée.

Au secours ! Je ne veux pas mourir aujourd'hui !

De retour dans le stationnement, je tente de sécher sommairement ma longue chevelure avec ma serviette. Je me suis surprise à éprouver du plaisir. J'ai même dépassé mes limites et fait un pied de nez à ma crainte des rapides. Finalement, c'était moins effrayant que ça en avait l'air. J'ai appris à ne pas me fier au son des flots agités qui laisse croire qu'on s'apprête à s'aventurer dans une machine à laver. Je n'ai heurté ni rocher ni embarcation, si bien que je me suis autoproclamée championne de la descente de rivière dans la publication d'une photo que j'ai prise en compagnie de mes deux compagnes, Coralie et Annie-Ève. Ces dernières étaient folles de joie à l'idée d'être nommées sur mes réseaux sociaux. Les commentaires n'ont pas tardé à affluer, dont celui du fameux Jay qui semblait surpris du courage de son amie.

La descente de la rivière a occupé la majeure partie de l'après-midi,

si bien que l'heure du souper approche déjà. Je m'apprête à aller saluer les filles quand elles se matérialisent devant moi.

— Coralie et moi, on s'en allait prendre une bouchée, m'informe Annie-Ève. Vous vous joignez à nous ?

Nul besoin de faire volte-face pour comprendre que William est derrière moi. Le regard des deux femmes converge dans la même direction.

— Tiens, les championnes de la descente de rivière ! les complimente mon collègue, attisant ainsi l'attirance purement sexuelle qu'elles ressentent pour lui.

— On voulait justement vous proposer de prolonger notre belle rencontre, roucoule Annie-Ève en frôlant William sans raison apparente.

Pour sa part, Coralie s'approche du véhicule et jette un œil à l'intérieur.

— À moins que tu nous offres une visite privée de ton bolide ! propose-t-elle.

Vraiment ? Leur attitude me donne envie de vomir. Il faut que je coupe court à cette discussion qui ne nous mènera nulle part.

— Ça aurait pu être génial, mais William et moi avons convenu de reprendre la route dès que possible afin de trouver un endroit où passer la nuit.

— On a dit ça ? me nargue volontairement le principal intéressé.

— Après tout, on est ici pour travailler, hein ? ajouté-je en lui envoyant un coup dans les côtes en passant près de lui. Angela ne nous a pas loué ce VR pour qu'on se la coule douce.

Devant l'incompréhension de Coralie et Annie-Ève, je leur explique la raison de notre présence en Gaspésie. Bien qu'elles insistent pour que nous prenions un verre ensemble, je réussis finalement à mettre un terme à cette rencontre. Je regagne le véhicule et je m'empresse de refermer les portes. Si je m'écoutais, je tirerais aussi les rideaux. Vivement la paix !

— Ce n'était pas trop subtil, ta tactique pour me garder pour toi toute seule, s'exclame William en passant près de moi pour récupérer un chandail propre.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Je n'ai utilisé aucune tactique.

Son odeur en profite pour venir chatouiller mes narines. Mais quel est donc ce parfum si envoûtant ? En une fraction de seconde, son torse nu apparaît puis disparaît de ma vue. Juste assez pour venir me titiller les hormones. Je fais diversion en enroulant un élastique torsadé dans ma tignasse encore humide. J'accroche ensuite mon maillot de bain et mon short sur la poignée de la porte de la salle de

bain pour qu'ils sèchent.

— Je ne chante pas. J'ai juste dit que ta jalousie était aussi évidente que le nez au centre du visage.

Elle est bonne celle-là !

— Ah, parce que tu penses que je suis jalouse d'elles ? Eille, tu aimes ça te raconter des histoires, toi !

Je me retrouve soudain beaucoup trop près de William. Son visage n'est plus qu'à quelques pouces du mien. Il m'observe, un brin trop fier de lui.

— Arrête de te mentir à toi-même, Annabelle. Je ne suis pas aveugle, tu sais.

— Ayoye ! N'importe quoi. Au fait, tu me diras combien je te dois pour l'activité, dis-je avant de me diriger vers l'arrière du véhicule pour ajouter de la distance physique entre nous.

— C'est moi qui offre. Je voulais qu'on tisse des liens ; maintenant, c'est fait.

Ah bon ? Des liens ? Où ça ?

— Disons que c'est aussi pour me faire pardonner ma mauvaise foi du départ, ajoute-t-il.

Ce complément d'information me surprend. Vient-il vraiment d'avouer ses torts ? Je m'apprête à réfuter quelque chose quand il me ferme le clapet.

— Et ne commence pas à faire des chichis du genre « voyons, tu n'aurais pas dû », dit-il en utilisant une voix de nunuche. Tu n'as qu'à me remercier et le sujet sera clos.

Net, fret, sec. Ça y est, le vrai William Després est de retour.

— Dans ce cas, merci. Tu as réservé ça quand ? C'était prévu depuis longtemps ?

— Hier, pendant que tu jacassais au téléphone.

— Je *discutais* avec Sacha. Je l'informais que j'étais toujours en vie.

— Parce qu'il craignait le contraire ? s'amuse mon collègue, en croquant dans une pomme.

Mon air embêté fait office de réponse.

— Franchement, il me prend vraiment pour un monstre ! C'est vrai que je n'ai pas dû lui faire la meilleure des impressions, ajoute-t-il. N'empêche qu'il m'a cherché, ton copain.

Il prend une autre bouchée du fruit rouge. Mon regard suit le mouvement de ses lèvres.

Allô ? Qu'est-ce que tu fais là, à le fixer comme si tu voulais lui sauter dessus ?

Afin de reprendre mes esprits, j'ouvre le garde-manger et je jette mon dévolu sur une boîte de chocolats fins. Une petite voix en moi me

crie de choisir autre chose, mais je l'ignore. Je déchire l'emballage d'un geste brusque.

— Sacha ne donne pas sa place. Il se fait un devoir de me protéger.

— C'est la *job* d'un *chum,* ça. Il est où, le tien ?

Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

— Quelque part dans l'univers. Je ne l'ai juste pas encore trouvé, réponds-je rêveusement.

William ébauche un sourire.

— C'est joliment dit. En attendant, tu es chanceuse d'avoir un ami aussi sincère que Sacha. Quelqu'un qui s'en fait pour toi, conclut-il vaguement.

Oh, voilà un mince filet de sensibilité qui apparaît à l'horizon ! Serait-ce parce que la carapace du grand William Després est en train de fendiller ? Si oui, c'est un pas dans la bonne direction pour la mission qui m'a été confiée. Je finirai bien par connaître le vrai homme qui se cache sous cette séduisante enveloppe humaine.

— Achèves-tu ? largue-t-il tout à coup en jetant son cœur de pomme aux ordures. Je n'ai pas que ça à faire, attendre après toi.

Vlan ! La discussion vient de prendre fin abruptement. Le chroniqueur n'attend pas ma réponse pour regagner le siège avant.

— C'est à mon tour de conduire, l'informé-je, debout derrière lui.

— Non.

— Mais pourquoi ?

— Parce que.

— Tête de cochon !

Choquée, je me dirige vers le fauteuil et je m'y laisse choir. Heureuse d'avoir une amie dans son *spot* préféré, Madame Rita vient s'enrouler comme une crevette tout contre moi. Je boucle ma ceinture et lui flatte le crâne.

— Qu'est-ce que tu fais ?

William n'a toujours pas démarré le moteur. Il m'observe depuis le rétroviseur central.

— Tu veux conduire ? Conduis. Moi, je vais relaxer ici avec Madame Rita. Allez, embraye.

8

Une soirée presque parfaite

Contre toute attente, je m'assoupis. Lorsque je rouvre les paupières, nous sommes immobilisés je ne saurais dire où. En jetant un œil par la fenêtre, j'ai l'impression d'être seule au milieu de nulle part. Je n'aperçois que des rochers, des herbages et la mer. La mer qui s'étire à perte de vue. Ça y est, je suis morte et me voilà au paradis. Bon, il va falloir que j'arrête de qualifier chaque endroit où nous nous installons de paradis, mais celui-ci en est vraiment un. Mais comme, vraiment, là.

Encore engourdie de sommeil, je donne un peu d'affection à Madame Rita, qui, sous mes caresses, s'étire de tout son long et appuie le dessus de son crâne sur la banquette. Ah, cette chatte ! Quand elle est dans cette position, je craque encore plus pour elle.

Une fois à l'extérieur, je cherche William. Je le trouve une centaine de mètres plus loin, assis sur les galets. Je marche lentement jusqu'à lui, Madame Rita sur les talons.

— Salut, m'annoncé-je.

— Oh, tu es réveillée ! Tu dormais tellement bien, je n'ai pas osé te déranger.

— Ouais, je pense que le kayak m'est rentré dedans. J'étais crevée.

— Tu as été géniale, en passant. Tu m'as… impressionné.

L'intensité de ses iris qui ne se détachent pas de moi m'amène à reporter mon attention sur le soleil. Il a déjà amorcé sa descente, striant le ciel d'un impressionnant dégradé de couleurs. En bruit de fond, on entend les vagues qui viennent s'échouer sur la grève. J'inspire à pleins poumons.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas d'avoir choisi seul l'endroit où on va passer la nuit. Quand je l'ai vu, je n'ai pas pu résister. Il est juste parfait.

— Bien sûr que non. Où est-ce qu'on est ?

— Dans une halte routière de Port-Daniel. Je l'ai trouvée sur ton appli.

La mention me fait un petit velours. Enfin, il ose considérer mes idées. William s'affaire ensuite à m'expliquer la configuration de l'endroit, qui ne ressemble pas aux haltes routières habituelles. Située

aux abords de la route 132, elle offre d'abord une aire de repas tout en hauteur avec, en contrebas, la mer. Par la suite, le chemin s'ouvre sur une pente abrupte, nous menant directement sur le bord de l'eau. C'est là que nous nous trouvons, à l'abri des regards et du bruit de la circulation. William a raison, l'endroit est parfait.

— Tu dormais tellement dur que tu ne t'es même pas réveillée quand je me suis arrêtée à l'épicerie pour acheter quelques trucs pour le souper.

— C'est vrai ? Tu as fait un arrêt ?

Se joignant à la discussion, mon estomac émet une plainte.

— On dirait que tu as faim, remarque William. Je vais aller préparer ça.

Il s'apprête à se lever, mais je le retiens en posant ma main sur son épaule.

— Il n'y a pas d'urgence.

Madame Rita surgit à mes côtés, une algue séchée enroulée autour du corps. Je l'aide à s'en départir.

— Je sais bien, reprend William, mais le temps file. Il faudrait souper si on ne veut pas se coucher trop tard.

Je reste accrochée à ses dernières paroles.

— Quoi ? s'enquiert-il, intrigué. Qu'est-ce que j'ai encore dit de pas correct ?

— Rien. C'est juste drôle que tu sois aussi rigide sur l'heure du repas. On n'est plus des enfants, tu sais ? On supportera très bien de manger plus tard que la convention l'exige.

Un long silence suit mes paroles. Je crains de l'avoir heurté.

— Tu as bien raison. Tu veux une chaise pour t'asseoir ? Je peux aller t'en chercher une.

Sans répondre, je pose les fesses à ses côtés sur le sol rocailleux. Il comprend le message. Un instant plus tard, jambes écartées et genoux relevés, il essaie vainement d'écrire quelque chose sur le roc à l'aide d'un caillou. Après en avoir dégoté un à mon tour, je me prête au jeu. La pointe acérée me permet de voir apparaître un trait. Encouragée, je poursuis mon geste en traçant une lettre, puis une autre, jusqu'à avoir inscrit un nom entier : Annabelle.

— Ah oui, hein ? m'envoie William sur un ton de défi.

Évidemment, il ne peut tolérer que j'aie réussi et pas lui. Sans crier gare, il s'empare de mon caillou et fait à son tour une inscription sur le rocher : William. Voilà, nos deux noms figurent quelque part au beau milieu de la Gaspésie. Dans d'autres circonstances, ça pourrait

être fort romantique. Mais dans ce cas-ci, c'est plutôt malaisant.

Après ce jeu enfantin, nous retombons dans un silence tranquille. Devant nous, le jour s'apprête à tirer sa révérence. Bien vite, il fait nuit.

— Tu ne voulais pas me préparer à souper, toi ?

Il n'en faut pas plus pour que William bondisse sur ses pieds et se mette à l'œuvre.

Les portes arrière du véhicule sont grandes ouvertes, la soirée est douce. Madame Rita en profite pour chasser les insectes qui se lancent dans leur aventure nocturne, alors que je paresse sur le fauteuil, à répondre à mes courriels. J'ai aussi un texte à rédiger pour le magazine. Il faudra bien que je m'y mette sous peu. Je fais jouer ma liste de lecture d'ambiance favorite dans les haut-parleurs, et William ne s'en offusque pas. Même qu'il en chantonne quelques notes tout en coupant une mangue. D'alléchantes odeurs me parviennent depuis l'espace cuisine, à quelques pas de moi. Aucune trace de l'homme fermé avec qui je discutais avant de m'assoupir. Le gentil William est de retour ; seulement, j'ignore pour combien de temps.

— Tu es certain que je ne peux rien faire pour t'aider ? Ça a l'air compliqué, ton affaire.

J'ai beau tenter d'écouter les consignes, je culpabilise. Il est là, à s'activer, alors que moi, je ne fais rien. Je me sens inutile. Paresseuse.

— C'est tout simple. Seulement, il y a beaucoup d'ingrédients à couper.

— Donc, c'est compliqué, non ?

— Pas du tout. Tu peux servir le vin si tu veux. Pour le reste, tout baigne. Tu aimes le thon, dis-moi ?

— J'adore.

— Tant mieux. Ça sera prêt dans une dizaine de minutes, m'informe-t-il avant de sortir du véhicule afin de déposer les morceaux de poisson sur le barbecue portatif qu'il a installé sur les rochers, un peu plus loin.

En m'affairant à la tâche qui m'a été confiée, j'en profite pour fouiner un peu en cuisine et grignoter quelques cubes de mangue et de tomate au passage. C'est si bon ! Afin d'augmenter sa surface de travail, William a installé le plateau de table sur le pied métallique qui se trouve derrière mon banc, à l'avant du véhicule. C'est vraiment pratique de pouvoir aménager l'espace ainsi, surtout que les sièges pivotent de manière à faire face à l'arrière, offrant un autre endroit pour manger. Quelques plats s'y trouvent, je les hume avec appétit.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? me nargue mon collègue, me prenant sur le fait, avant de tremper son doigt dans une mixture verte qui ressemble à du guacamole et de m'en enduire le bout du nez.

— Hé ! m'écrié-je, feignant de m'offusquer.

William est tordu de rire, puis son visage s'assombrit. Une ombre le traverse. J'ignore la raison de ce changement soudain de comportement.

— Désolé, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Voyons ! Pourquoi a-t-il l'air aussi paniqué ? Il cherche nerveusement quelque chose pour me nettoyer quand je lui attrape la main au passage.

— Hé ! Il n'y a pas de faute. Ce n'est pas toi qui prônais la spontanéité ? C'est ce que tu as fait et c'est juste parfait.

Pour lui prouver mes dires, j'enduis à mon tour mon doigt de mélange crémeux – au diable les convenances ! –, mais plutôt que de m'en prendre à William, je l'étale sur mon nez. Mon manège fonctionne à merveille. William retrouve sa bonne humeur.

Dix minutes plus tard, le chef dépose devant moi une assiette colorée.

— Darne de thon sur crème d'avocat accompagnée d'une salsa de mangue, m'informe-t-il.

Je suis soufflée. Jamais je ne me serais doutée que cet homme possède l'étoffe d'un grand chef. Pourtant, le plat qui se trouve devant moi a tout d'un mets qui pourrait être servi dans un restaurant distingué.

— Merci, ça a l'air délicieux.

— Bon appétit, me souhaite William en levant son verre pour le cogner contre le mien.

— Bon appétit, à toi aussi, lui dis-je avant d'attaquer mon repas.

Le mélange de saveurs qui excite mes papilles est divin. C'est frais en bouche, goûteux à souhait. Je n'aurais pu demander mieux.

— J'aurais aimé assaisonner le thon à mon goût, mais je n'avais pas tous les ingrédients sous la main.

Je dépose mon verre sur la table.

— Tu es sérieux, là ? Will, tu as cuisiné ça dans un VR ! Tu es conscient de l'exploit que ça représente ? Je n'aurais jamais pensé que tu étais un aussi bon chef.

Soudain, je fige. Je l'ai appelé Will. Simplement, sans même m'en rendre compte, j'ai utilisé un diminutif pour m'adresser à lui alors que

de trop nombreuses frontières séparent encore nos deux mondes. Un malaise s'insinue en moi. Pour sa part, mon collègue ne semble nullement offusqué. Je dirais même que ça l'amuse un brin.

— J'ai un tas d'autres talents dont tu ignores l'existence, lance-t-il sur un ton empreint de sous-entendus.

Et je pense que Coralie et Annie-Ève auraient bien aimé les connaître…

Je tais mes pensées, fixant un peu trop mon assiette, ne sachant pas quoi répondre à ces étranges paroles. Heureusement, par la suite, la discussion dévie sur des sujets plus légers dont, entre autres, l'itinéraire des prochains jours. Contrairement au début du voyage, je n'ai plus envie de fuir. Je me surprends même à avoir hâte à demain, curieuse de découvrir ce que ce voyage aussi imprévu qu'improvisé me réserve.

Si vivre temporairement en VR exige certains ajustements, c'est encore plus vrai lorsqu'on voyage avec un inconnu. Rapidement, William et moi avons convenu de respecter l'intimité de l'autre lorsque l'un de nous souhaite aller à la salle de bain, se changer ou faire sa toilette. Dans ce cas, nous sortons du véhicule afin que notre partenaire soit à l'aise. Aussi, nous avons établi que si l'un d'entre nous a besoin d'espace, il peut sortir prendre l'air sans avoir à se justifier.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, un lien semble naître entre nous. Il ne faut pas s'emballer, là. Nous sommes encore très loin de l'habituelle camaraderie qui existe entre deux collègues. Disons plutôt que nous nous tolérons. Que nous apprenons à vivre dans la même bulle. Il nous reste encore bien des aspects de l'univers de l'autre à comprendre. Y arriverons-nous ?

J'achève de laver la vaisselle alors que William l'essuie. Bien qu'il soit concentré sur sa tâche, il ne peut s'empêcher de me surveiller. Quand il remet encore quelque chose dans l'eau savonneuse, je ne peux m'empêcher de lâcher l'éponge avec exaspération.

— Quoi ? lance-t-il.

— Tu préfères la laver toi-même, dis-moi ?

J'ignorais que son besoin d'être le meilleur dans tout se répercuterait jusque dans les tâches ménagères.

— Pas du tout. Pourquoi ?

— Ça fait trois fois que tu remets un truc dans l'eau.

— Tu n'as qu'à bien laver !

Grrr !

La fatigue que je ressens effrite ma patience. Toutefois, je n'ai pas

envie de gâcher cette journée qui, jusqu'à maintenant, s'est très bien déroulée. Je garde donc pour moi la litanie de gros mots qui me viennent à l'esprit. Lorsque la corvée de vaisselle est enfin terminée, je ne peux retenir un soupir de soulagement.

— Je vais aller prendre une douche, me lance William, tout de go.

Il récupère les produits biodégradables que nous avons achetés ainsi que sa serviette et il sort.

— Où vas-tu ? La douche est par là, l'informé-je en pointant la salle de bain.

Il éclate de rire.

— Tu m'as vu la carrure ? Penses-tu vraiment que je puisse me laver dans un espace aussi restreint ?

Effectivement, c'est impossible. Même moi, j'y arriverais difficilement. Je compte d'ailleurs lui demander de faire un arrêt dans un camping demain pour que je puisse me doucher convenablement. J'ai beau me rafraîchir sommairement matin et soir, je suis loin de ressentir autant de bienfaits qu'à la sortie de la douche. Heureusement, j'ai eu la bonne idée de traîner quelques produits miracles qui m'aident à me sentir bien.

— Tu vas te laver dans la mer ? L'eau doit être vraiment froide !

William se contente de me sourire d'un air moqueur, puis il contourne le véhicule. Sa voix me parvient alors de l'une des fenêtres arrière.

— Tu veux bien fermer le rideau, s'il te plaît ? À moins que tu souhaites te rincer l'œil…

— Quoi ? Tu vas faire ça dehors, au beau milieu d'une halte routière ?

— Il n'y a que nous, Anna. Allez, ouste, petite voyeuse !

J'entends alors l'eau couler. Il est vraiment en train de se doucher, nu, à quelques mètres de moi. Oh misère !

Dix minutes plus tard, il regagne le véhicule, les cheveux ruisselants d'eau, une serviette nouée à la taille. Je détourne rapidement le regard. Il n'est pas nu, mais c'est tout comme. Mon esprit tordu me joue des tours en essayant de deviner ce qui se cache sous la serviette.

— Ah, ça fait du bien ! Tu devrais essayer !

Je m'apprête à sortir afin qu'il enfile une tenue plus convenable. Je ne serais pas étonnée que cet homme s'adonne au nudisme.

— Es-tu fou ? N'y pense même pas !

— Et pourquoi ça ?

— Euh, parce que.

Bon, me voilà aussi entêtée que lui. Je n'ai aucune bonne raison à lui donner pour refuser sa proposition. Il est vrai que, depuis que nous nous sommes garés ici, personne ne s'est arrêté, pas même tout en haut, là où se trouvent la table de pique-nique et la toilette. De plus, j'ai vraiment besoin de me laver. Je me suis rarement sentie aussi défraîchie.

— L'eau est-elle froide ? demandé-je timidement.

Un sourire illumine les traits de William.

— Tu peux l'ajuster comme tu veux. Alors, je te montre le fonctionnement de la douche ?

Spontanéité, Annabelle. Spontanéité.

— Bon, si tu insistes…

Après un cours 101 de douche extérieure, je suis parée pour tenter l'expérience, sauf que je n'y arrive pas. Comment pourrais-je me mettre toute nue dans une halte routière ? Et si quelqu'un me surprenait dans le plus simple appareil ? Pire encore, si un animal sauvage sortait des buissons et que, dans la panique, je me mettais à courir en oubliant que je suis nue ?

— Alors, ça vient, la douche ? me lance William avec amusement depuis l'intérieur du véhicule.

Les rideaux sont tirés, mais je crains qu'il soit dissimulé quelque part et qu'il se rince l'œil à mon insu.

Ah, et puis tant pis ! Je me lance.

D'un coup, je retire la serviette dans laquelle je suis enroulée comme un burrito et je la suspends au crochet fixé sur la paroi du véhicule.

Astucieux !

Dès que l'eau se met à ruisseler sur moi, j'oublie tout. J'offre mon visage au jet et je savoure la délicieuse caresse qu'il me procure. Jamais de ma sainte vie, je n'aurais cru que je m'adonnerais à du nudisme au beau milieu de nulle part. Parce que c'est bien ce dont il s'agit, non ?

Je me savonne vigoureusement et tente du mieux que je peux de laver ma longue tignasse. Ce n'est pas chose facile étant donné la faible puissance du jet, mais je devrai m'en contenter. C'est beaucoup mieux que pas de douche du tout.

Soudain, une de mes craintes se concrétise. Un cri strident m'échappe.

— Annabelle, ça va ?

William est là, à quelques pas de moi. Il a volé à mon secours en deux temps trois mouvements. Sauf que je suis complètement nue.

— Qu'est-ce que tu fais là ? m'écrié-je en saisissant ma serviette pour m'en envelopper maladroitement.

Dans mon empressement, j'ai oublié d'arrêter le jet de la douche. L'eau ruisselle toujours sur moi, inondant par le fait même ma serviette. Je fais un pas de côté et reviens à la raison de mon emportement.

— Là ! m'écrié-je en pointant les herbages qui conduisent jusqu'aux rochers un peu plus loin. Ça a bougé. Je suis certaine que c'est un animal sauvage ! Penses-tu que ça pourrait être une moufette ? Ou un ours ? Impossible. Il n'y a pas d'ours ici. Il n'y en a pas, hein ?

J'ai l'air d'une enfant. Je suis terrorisée par ce qui pourrait se cacher derrière les buissons. Amusé, William s'avance vers moi. D'instinct, je resserre davantage ma serviette autour de mon corps. Je tremble.

— Calme-toi, m'ordonne William en posant ses mains de part et d'autre de mes épaules. Ce n'est rien, j'en suis persuadé.

Il est occupé à fermer le robinet quand le manège se répète. Je bondis à ses côtés.

— Ça a encore bougé ! Je te jure, William, il y a une bestiole dans les parages. Vite, il faut rentrer !

Pour confirmer mes dires, deux yeux luisent dans la pénombre. Je sens le corps de mon collègue – beaucoup trop près du mien, d'ailleurs – se raidir. Il passe immédiatement en mode défense. Il saisit une branche qui traînait à ses pieds et l'agite nerveusement.

— Rentre pendant que je fais diversion.

Je m'exécute. Ce n'est qu'au moment où un rire amusé résonne que je reviens prudemment sur mes pas. Je ne dépasse pas l'extrémité avant du VR, qui fait office de protection. Le rire se transforme vite en hilarité. Incrédule, j'ose enfin une question.

— Tout va bien ?

De là où je suis, j'aperçois William qui récupère quelque chose dans les buissons. Il marche ensuite dans ma direction d'un pas assuré.

— C'est ton chat ! Tu as eu peur de ton chat !

Il tente de la déposer dans mes bras, mais je m'accroche toujours fermement à ma serviette. Madame Rita retombe lourdement sur le sol, émettant un miaulement plaintif avant de disparaître dans le véhicule. Je la rejoins, de même que William qui m'observe, les mains sur les hanches.

— Tu veux que je prenne une photo pour que tu racontes cette histoire sur tes réseaux sociaux ?

La crainte qui faisait battre mon cœur jusque-là cède la place à la honte. J'ai *over* réagi et pas à peu près. Qu'est-ce qui m'a pris d'avoir paniqué à ce point ? D'un geste agacé, je déploie ma suite royale au deuxième étage et je m'y réfugie pour me sécher et panser mon égo. La voix de William me provient depuis l'étage inférieur.

— Je t'attends dehors pour profiter du clair de lune. À moins que tu craignes encore d'être dévorée par un ours ?

Je le maudis intérieurement alors que son rire retentit une fois de plus. William Després est sans contredit le seul homme capable de me crinquer à ce point. Un instant, il est adorable, et la minute suivante, j'ai envie de lui dévisser la tête. Qu'ai-je fait à Angela pour mériter une telle punition ? Malgré tout, je m'entends lui répondre :

— J'arrive !

9

Psychothérapie au clair de lune – prise II

Comme c'est arrivé à quelques reprises jusqu'à maintenant, lorsque je rejoins William, on croirait que l'épisode de la douche n'a jamais eu lieu. Pas un mot sur les événements, rien du tout. Eh bien ! Si on dit que les poissons rouges n'ont pas de mémoire, mon collègue semble en avoir encore moins.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse aussi chaud en Gaspésie. Nous sommes chanceux de pouvoir profiter d'une canicule. La soirée est déjà bien avancée et je suis toujours en camisole et en short. Nous avons laissé les portes arrière du VR grandes ouvertes en prenant soin de fermer la moustiquaire et sommes assis tout près, sur nos chaises de camping. Le ciel est parsemé de quelques nuages, mais nous sommes tout de même aux premières loges pour admirer les étoiles. Soudain, je surprends William à se gratter l'arrière de la cheville.

— Ça pique encore ? m'informé-je en faisant référence aux piqûres de la veille.

— Presque plus. La nuit dernière, j'ai appliqué le produit miracle dont tu me parlais. Ça a fait effet presque sur-le-champ.

Je tique légèrement. Il a fouillé dans mes affaires ? Il aurait pu me le demander, non ? Ça m'aurait fait plaisir de lui remettre le contenant d'onguent.

— On était au beau milieu de la nuit, précise-t-il, comme s'il avait accès à mes pensées. Je ne voulais pas te réveiller. De toute manière, je t'ai vue le déposer dans le compartiment dans le bas de ton armoire. Je n'aurais pas fouillé dans tes bagages, tu sais. J'ai quand même un minimum de savoir-vivre, même si tu en doutes fort.

Je me sens mal. Il est vrai que j'ai tendance à le condamner trop vite en l'accusant de tous les maux de la terre. Il faudrait que je me calme les ardeurs un peu. William a de gros défauts, c'est vrai, mais il a aussi de belles qualités. Je me surprends à les découvrir au fil de ce voyage pour le moins étonnant.

— Ce n'est rien, t'inquiète.

Les mains nouées derrière la tête, le dos appuyé contre la toile de sa chaise, William observe le clair de lune comme s'il le découvrait pour la première fois. Le silence, notre fidèle compagnon, s'est invité une fois de plus entre nous. Seul le son des vagues qui s'échouent non loin de nous résonne. Nous restons ainsi un bon moment, puis je réalise que William m'observe étrangement.

— Je me demandais, as-tu eu d'autres nouvelles d'Angela ? s'enquiert-il.

Hein ? Pourquoi cette question soudaine ?

— Non. Pourquoi en aurais-je ?

— Je demandais ça comme ça.

Vraiment ? Pourquoi ai-je l'impression du contraire ?

— En fait, c'est faux. J'ai une raison très précise de te poser la question.

Sans crier gare, William se redresse sur sa chaise.

— Je ne veux surtout pas médire de la patronne, mais cette femme est… particulière. Elle est prête à tout pour arriver à ses fins. Et je sais de source sûre qu'elle me surveille. Dans ce cas-ci, elle passe probablement par toi en s'informant innocemment du déroulement de notre voyage. Dans le fond, ce qu'elle cherche à savoir, c'est si j'ai commis un impair. C'est tout ce qu'elle souhaite, me foutre à la porte… Seulement, elle n'a aucune bonne raison pour le faire. Angela peut être une vraie vipère quand elle s'y met.

William ne semble nullement dérangé par la gravité de ses accusations. Ça me sidère. Aussi, je constate avec étonnement qu'il est conscient que la patronne ne le porte pas dans son cœur. Serait-il au courant de la mission qu'Angela m'a confiée ? Que je suis là principalement dans le but de le faire tomber ? Car, soyons honnêtes, les probabilités qu'il change sont quasi inexistantes. William Després est comme il est et il le restera jusqu'à son dernier souffle.

— Ça n'a jamais été l'amour fou entre Angela et moi, tu sais, poursuit-il en se réinstallant confortablement sur sa chaise. Dès le départ, elle a été contrainte de m'engager et c'était loin de faire son bonheur. Par la suite, elle espérait que je me plante, mais c'est tout le contraire qui s'est produit. J'ai augmenté son lectorat de manière exponentielle. Elle ne peut nier que je suis un atout pour son entreprise. Maintenant, je suis persuadé qu'elle me garde dans l'équipe seulement parce que je lui génère des revenus. Si je n'étais pas là, elle devrait trouver un autre chroniqueur de ma trempe et ça, ça ne court pas les rues.

Mais, dis donc, il ne se prend pas pour un *7-Up flat,* le monsieur ! Un grand malaise m'habite. Cette conversation en apparence inoffensive est un vrai champ de mines. Je dois à tout prix surveiller mes paroles, surtout si je ne veux pas brûler ma couverture. Je suis ici en mission. Au terme de cette semaine de dur labeur, je serai généreusement récompensée. En plus de toucher mon salaire de base, j'aurai droit à un généreux bonus. C'est ma principale motivation pour ne pas baisser les bras. La cohabitation avec cet homme est loin d'être du gâteau. Ses changements d'attitude fréquents et son entêtement à vouloir tout contrôler auraient de quoi faire fuir n'importe qui. Mais pas moi. Je suis plus forte que ça.

Je m'apprête à détourner le sujet afin de ne pas me compromettre lorsque William reprend de plus belle.

— Elle ne t'a parlé de rien ?

— Hein, fais-je innocemment. Parlé de quoi ?

La suspicion de mon collègue amplifie mon malaise. C'est à croire qu'il essaie de lire au fond de mon âme.

— Allez, Annabelle, je suis certain que tu es au courant de quelque chose. Angela est tout à fait du genre à élaborer des plans et à se trouver des complices pour les réaliser. Tout le monde sait qu'il ne faut pas lui faire confiance aveuglément. Tu devrais te méfier.

Ah bon ? C'est pourtant ce que j'ai fait, moi, lui faire confiance aveuglément. Après tout, elle est quand même la propriétaire d'une entreprise renommée dans le monde des médias. Aussi, ce n'est pas dans ma nature de me méfier, sauf quand mon sixième sens m'indique que je le devrais. Comme dans ce cas-ci. Selon mon instinct, c'est avec William que je dois rester sur mes gardes. Seulement, ce n'est pas toujours facile.

— Je vais me servir un verre d'eau. Tu en veux un ?

Voilà, j'ai saisi ma chance de faire diversion. Toutefois, mon offre qui se veut anodine a pour effet de le faire ricaner.

— Non merci.

Je m'exécute avec plus de temps que l'exige la tâche. Lorsque je reviens près de mon collègue, je me sens beaucoup plus calme.

— Tu essaies de grandir ou quoi ? me demande-t-il alors que je me tiens debout à côté de ma chaise. Assis-toi donc, qu'on jase un peu.

Sans un mot, je soulève Madame Rita, qui a profité de mon absence pour voler ma place, et je la dépose sur mes genoux. Elle appuie sa tête contre ma cuisse. Cette position me fait fondre à tout coup.

— Je sais que je ne suis pas facile à vivre.

Je cesse immédiatement de caresser le crâne de ma chatte et je me raidis. Mes yeux s'activent de gauche à droite pendant que je m'interroge sur ce que je viens d'entendre. Mais où diable s'en va cette discussion ? La situation n'est-elle pas déjà assez complexe entre William et moi ? Pourquoi faut-il qu'il l'empire en se livrant soudainement à moi comme s'il était en pleine séance de psychothérapie ?

— Je ne suis pas con, tu sais ? Je sais que la plupart des gens me détestent. Au travail, surtout, mais dans ma famille, aussi. Ils ne l'avoueront jamais, mais je vois clair dans leur jeu. Je peux compter mes amis sur les doigts d'une main tellement j'en ai peu.

Pas étonnant, tu te prends pour Dieu tout-puissant !

Je ne peux quand même pas lui jeter ça à la figure ! Ce serait embarquer dans son jeu et être aussi ignoble qu'il peut l'être à ses heures. Je tente donc d'adoucir un peu la vérité, bien que je n'y croie pas un instant.

— Tu exagères un peu, non ? Tu n'es quand même pas si pire que ça.

— Vraiment ? me demande-t-il en tournant la tête dans ma direction, sourcils arqués.

Je ne peux soutenir son regard. J'aimerais être n'importe où sauf ici. J'entends toujours le son des vagues qui s'échouent non loin de nous, mais leur effet apaisant a disparu. La soirée était pratiquement parfaite jusque-là, mais voilà qu'une discussion à laquelle je ne m'attendais pas menace de tout gâcher. En osant finalement un œil en direction de William, je décèle dans ses prunelles une grande douleur. Cet homme a souffert. Beaucoup. Et il souffre encore.

— J'ai été odieux à ton endroit.

OK, on s'en va vraiment là. À l'aide !

— William…

— Je sais que tu me détestes, Annabelle. Et le pire, c'est que je ne peux pas t'en vouloir. Tu as tout à fait raison de me haïr. Je l'ai plus que cherché.

Ça y est, il m'a démasquée. Il sait ce que je pense de lui, bien que je m'efforce de lui démontrer le contraire. Je dois vite trouver quelque chose à répondre à ça. Mais quoi ? À force de cohabiter avec lui, j'ai bien constaté qu'il n'est pas toujours conscient du mal qu'il fait autour de lui. C'est comme s'ils étaient deux à partager son corps. Le bon William et celui qui n'a pas de filtre. Je ne sais jamais lequel des deux me fera grâce de sa présence.

— Disons que tu pourrais être plus délicat dans tes propos, tenté-je avec douceur.

Il pince les lèvres et serre les paupières.

— Tu fais référence à la discussion d'hier soir, j'imagine ?

— En effet.

Zut ! J'arrivais presque à ne plus y penser, mais voilà que les paroles brutales qu'il m'a dites reviennent me hanter. Elles entraînent avec elles une douleur presque physique.

— Je n'ai pas voulu te blesser, Annabelle. Loin de là. Même que j'ai voulu, disons, te protéger.

Cette fois, c'est moi qui arque un sourcil.

— Me protéger ?

Elle est bonne, celle-là ! Blessons les gens par une bonne droite entre les dents afin de les protéger. Vraiment ? C'est la pire connerie que j'ai entendue de ma vie.

— Me protéger de quoi ?

— Des blessures éventuelles.

— Ouais, eh bien, ce ne sera pas nécessaire. Ménage tes énergies pour autre chose.

Je prends un instant pour me ressaisir. Je ne veux surtout pas fondre en larmes devant lui.

— Réalises-tu la dureté de tes paroles, William ? Tu sais ce que ça fait de se faire dire qu'on est superficiel ? Ça fesse sur un moyen temps, si tu veux savoir.

Il expire bruyamment. Sa tête se balance de gauche à droite.

— Je n'ai pas de misère à croire que ça fait mal. Seulement, il fallait que je te le dise. Je ne pouvais plus te laisser foncer directement dans le mur sans rien faire. C'est trop difficile.

— Mais de quoi est-ce que tu parles, bon sang ?

— De toi, Annabelle ! De toi et de ton besoin d'être aimée à tout prix.

Il prend une pause et ancre son regard dans le mien avant de continuer.

— Je pense que tu as de grosses bibittes à régler de ce côté-là. Sérieusement, fais attention. Tu vas te faire mal.

Bon, ça y est ! Il recommence avec sa litanie de la veille voulant que je ne sois apparemment pas authentique. C'est quoi son problème ?

— Tu as encore tout faux, William. Je me fais un devoir d'être le plus authentique possible. Je suis tout sauf superficielle, en fait. Seulement, tu ne connais rien de moi, donc tu ne peux pas le savoir. Mêle-toi de tes affaires.

— C'est pour ton bien que je fais ça.

— Pour mon bien ? Vraiment ? Alors, dis-moi, monsieur le psychologue en herbe, qu'est-ce que je devrais faire pour éviter d'être soi-disant blessée ? Vas-y, puisque tu es si fin !

Alors que je m'attends à ce qu'il s'emporte et me largue une bonne dose de méchancetés, il me déstabilise en restant d'un calme olympien. Il prend même le temps de sélectionner ses mots avec soin pour exprimer sa pensée.

— Comment je te dirais bien ça ? Corrige-moi si je me trompe, mais tu sembles accorder beaucoup de crédit à tes abonnés. À ce qu'ils

pensent. Vrai ?

— Oui, et alors ? Est-ce un crime de porter attention à ce que les gens pensent ? À se soucier d'eux ? Je te rappelle que c'est grâce à eux que j'ai eu cette *job* au *Angela.* Ils sont mon gagne-pain, William. Sans eux, je ne serais pas là. Je me dois de les respecter.

— Tut, tut, tut, intervient-il en agitant son index de gauche à droite comme s'il détenait la vérité absolue, c'est justement là que tu te trompes, ma chère. Tu dois les respecter, oui, mais pas vivre à travers leurs yeux. Tu saisis la nuance ?

Pour qui se prend-il pour se permettre de me critiquer de la sorte ?

— Absolument pas, répliqué-je d'un ton fermé.

William parlerait chinois que je n'en serais pas moins perdue. Aussi, je n'ai aucune envie que cette discussion se poursuive. Je m'apprête à me lever quand il me retient d'une poigne solide. La manière qu'il a de s'adresser à moi ensuite fait penser à la bienveillance d'un grand frère pour sa petite sœur.

Weird !

— Les réseaux sociaux, ce n'est que du vent, Annabelle. Ce n'est pas ça, la vraie vie. Un jour, tu peux être au *top,* et le lendemain, boum ! On te jette comme un déchet.

— Wow ! Comme si je ne le savais pas. Tu me prends vraiment pour une conne, lancé-je avant de me lever pour vrai cette fois-ci.

— Pas du tout, voyons ! Ne sois pas aussi à cran. J'essaie seulement de t'aider. De t'ouvrir les yeux.

— Mais je ne t'ai rien demandé, moi !

Cristi de biscuit, il a gagné. Des larmes me brûlent les paupières. La dernière chose que je souhaite, c'est de lui montrer qu'il a réussi à m'atteindre. Au diable la mission d'Angela, je ne peux plus retenir ce que j'ai sur le cœur.

— Tu sais quoi ? C'est ta faute si tout le monde te déteste, William. Comme tu l'as dit toi-même, tu l'as cherché. Tu te penses toujours le meilleur, tu agis comme si tu n'avais pas de défauts. À côté de toi, même Dieu est minable. Tu te prends pour qui en me parlant de la sorte ? Hein ? Tu te prends pour qui ? Regarde-toi donc dans le miroir avant de te permettre de me faire la morale. Mes abonnés, ils me respectent, eux ! Et j'ai des amis, moi. De vrais humains, là, contrairement à ce que tu sembles croire !

Je sais que j'ai frappé fort. Je dois lutter de toutes mes forces pour ne pas être atteinte par la désolation que je lis sur les traits de William. Est-ce une larme que j'aperçois dans le coin de sa paupière ? Probablement pas. Monsieur est beaucoup trop fier pour pleurer.

— Je ne doute pas que tu sois bien entourée, mais tu dois d'abord

exister dans ton propre regard avant d'exister dans celui des autres. N'utilise pas leur validation pour rehausser ton estime personnelle. J'ai lu en toi, tu sais ? Tu es beaucoup plus fragile que tu le laisses paraître.

Pour une deuxième fois en autant de soirs, j'en ai assez entendu. Je tourne les talons sans un mot de plus et rentre dans la *van*.

— S'il te plaît, ne le prends pas comme ça !

— Va au diable, William Després.

10

Quand le roc se fissure enfin

Il est plus que temps que je me déniaise. Ça fait trois heures que je suis réveillée et je n'ai pas osé descendre de mon repaire. Là-haut, je suis protégée. Je suis à l'abri de William. D'ailleurs, il est bien réveillé, lui aussi. Ça fait un petit bout que je l'entends s'activer à l'étage inférieur. Une fois de plus, nous avons droit à une journée magnifique. Aucun nuage à l'horizon ; le soleil nous inonde de ses puissants rayons.

C'est finalement le grondement sourd de mon estomac qui me pousse à sortir de ma tanière. D'un pas lourd, je descends un à un les barreaux de l'échelle de bois qui me conduit directement en enfer.

— Salut, la marmotte ! Bien dormi ?

William est installé sur son lit, adossé contre le mur. Les portes arrière sont grandes ouvertes, nous livrant la mer sur un plateau d'argent. Pas une âme en vue. Nous sommes seuls à contempler ce panorama paradisiaque.

— Hum, hum, me contenté-je de répondre tout en me versant une tasse de café.

Trop pressée de quitter le véhicule, je n'ajoute même pas de lait. L'amertume du liquide me brûle l'œsophage dès la première gorgée, mais je m'en fiche. Je saisis mon sac et sors m'installer près de la mer pour travailler. Bien vite, j'oublie tous mes tracas en plongeant dans l'univers qui me fait du bien. J'ai vraiment l'impression d'être sur mon X dans ce métier qui m'est un peu tombé dessus par hasard.

Je passe une bonne heure à survoler mes réseaux sociaux et à répondre à mes nombreux messages. Je n'ai jamais eu autant d'échanges avec mes abonnés que depuis le début de ce voyage. Je savais les gens assoiffés d'aventures, mais pas à ce point. Lorsque mon estomac se manifeste de nouveau, je réalise que je n'ai rien pour déjeuner. Un soupir m'échappe. Je ne m'en sortirai pas. Je dois affronter William.

J'ai à peine le temps de pivoter dans le but de rentrer quand je me retrouve devant William… nu comme un ver.

Cristi de biscuit !

D'instinct, je détourne la tête et utilise ma main en guise de barrière visuelle avant de me raviser. Quelle idiote je suis ! Pourquoi devrais-je me sentir coupable de l'avoir surpris en tenue d'Adam ? Il n'a qu'à

faire attention ! Je poursuis donc ma route. La faim me tenaille. Je dois déjeuner.

Quinze minutes plus tard, nous nous mettons en route. Je m'installe sur mon siège habituel sans prendre la peine de demander de conduire et j'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles pour me concentrer sur mon travail.

Lorsque je prends connaissance d'un courriel d'Angela, je laisse mon *dark side* prendre possession de mon corps. Désormais, je n'ai que faire de la mission que je m'étais donnée de découvrir ce qui se cache sous l'épaisse carapace de mon collègue. Après la discussion houleuse de la veille, j'ai décidé de fermer définitivement la porte à toute amitié potentielle. Je me suis résignée. William et moi ne serons jamais des amis. Nous n'appartenons pas au même univers. Je me fais donc un plaisir d'informer Angela de l'état de la situation. Rien ne va plus entre le chroniqueur et moi. Il doit quitter notre monde avant de faire d'autres ravages sur son passage. C'est sans aucun regret que j'appuie sur la touche pour envoyer mon message, alors qu'un doux sourire flotte sur les lèvres de mon chauffeur. Heureux comme un pinson, il chantonne gaiement la pièce musicale qu'il a probablement choisie avec soin. Seul point positif de cette étrange matinée : il a eu la délicatesse de respecter mon silence.

Toujours concentrée sur le boulot, je sens le véhicule s'immobiliser. Nous voilà dans le stationnement d'une halte routière. Cependant, dans mon angle mort, je constate que William me fixe. Il semble m'avoir posé une question et attendre une réponse. Je retire mon écouteur gauche avec agacement.

— Quoi ?

— C'est l'endroit parfait pour prendre quelques images. Ce serait bien qu'on ait des photos de toi et moi ensemble, tu ne crois pas ? En plus, avec le soleil qui miroite sur l'eau, on risque de faire des jaloux. Tu viens ?

— Désolée, j'ai du boulot.

— Ça tombe bien. Ma proposition concerne le travail. Allez, bouge-toi.

Ah bon ? Parce qu'il n'a pas assez de me pourrir l'existence ? Va-t-il vraiment me dire comment faire mon travail en plus ?

Grrr !

À contrecœur, je le rejoins tout au bout de la portion gazonnée de l'aire de détente. Le point de vue en hauteur qu'offre l'endroit est magnifique. Je me plante près de mon collègue, les bras serrés le long de mon corps. Soudain, William s'improvise photographe et choisit sa position par rapport à moi.

— Fais comme si je n'étais pas là, lance-t-il avant de prendre quelques clichés avec son téléphone.

Je reste de glace. Mon visage n'a plus rien d'accueillant. Découragé, il baisse son cellulaire.

— Pourrais-tu te forcer un peu ? Ce n'est pas le moment de faire l'enfant gâtée. On est ici pour faire un travail, pas pour jouer les grincheux. Je te signale que tu touches un salaire pour ce voyage.

Je recevrai même un généreux bonus !

— Il y a un tas de gens qui paieraient cher pour être à ta place, alors prends sur toi et souris.

Pour qui se prend-il ? Il croit vraiment que quelqu'un serait prêt à débourser de l'argent pour faire la route en sa compagnie ? Il est temps que quelqu'un lui donne une bonne leçon d'humilité. Ça lui remettra les idées en place.

— Désolée, mais si tu crois que je suis du type « sois belle et tais-toi », tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Jamais je ne me prostituerai pour bien effectuer mon travail.

La manière aguicheuse qu'il a de m'observer me donne envie de vomir.

— Qui parle de se prostituer ? Tu n'as qu'à accepter mes demandes et je n'aurai pas à me plaindre de ton attitude désagréable.

— Ah bon ! Parce que ton attitude à toi est irréprochable, peut-être ? T'es-tu vu aller avec moi depuis le jour un ? Bientôt, ta tête ne passera plus dans le cadre de porte tellement elle est enflée !

— Ce n'est pas de moi qu'on parle, mais de toi. Il est temps que tu mettes un peu d'eau dans ton vin. Tu ne comptes pas passer le reste du voyage à me faire la gueule, j'espère !

— Pardon ? Est-ce que j'ai bien compris ? Tu m'accuses de te faire la gueule en plus ?

— OK, visiblement, on ne fera rien de bon avec toi aujourd'hui.

William abandonne finalement l'idée de la séance photo et range son cellulaire dans la poche arrière de son short. Il affiche un air contrarié.

— Tu ne vas pas me dire le contraire, quand même ! C'est à peine si tu m'as adressé deux mots depuis ce matin. Sérieusement, Annabelle, tu me fais penser à ma voisine. La seule chose, c'est qu'elle, elle a huit ans. Pas vingt.

— Vingt-cinq.

— Même affaire.

C'est de pis en pis. Je n'ai jamais ressenti autant de haine pour quelqu'un. Furieuse, je franchis la distance qui nous sépare et je viens me planter devant lui, mon visage à quelques pouces du sien. William ne peut s'empêcher de tourner la tête au son d'une moto dont le

moteur rugit avec grand bruit.

— Tu devrais te regarder dans le miroir avant de juger le comportement des autres, largué-je. Avec la séance bidon de psychothérapie que tu m'as offerte hier, j'ai toutes les raisons du monde de t'en vouloir. Tu ne sais presque rien de moi et tu te permets de porter des jugements durs et sans fondement. Si j'étais toi, je réfléchirais drôlement à mes agissements. Tu dis que tu fais fuir les gens ? Ne te demande pas pourquoi. Personne ne veut côtoyer un être arrogant comme toi.

Nous nous observons avec hostilité. L'ambiance est à couper au couteau.

— J'aurais voulu ne jamais croiser ton chemin, craché-je avant que le bruit de moteur des motocyclettes non loin devienne franchement dérangeant. Coudonc, ça gosse donc ben, ça !

Tournant la tête à mon tour, j'aperçois un écervelé rouler à vive allure sur une seule roue. À ses côtés, son comparse tente de l'imiter. Seulement, dans une fausse manœuvre, ce dernier perd le contrôle, heurtant de plein fouet l'autre motocyclette. La suite semble se dérouler au ralenti, alors que les deux bécanes quittent la route avant de s'échouer quelque part sur le bas-côté. Le son des pneus qui crissent sur l'asphalte est à glacer le sang. Le vacarme qui s'ensuit également. Je mets trop de secondes à mon goût à réagir. Ce n'est qu'une fois l'impressionnant nuage de poussière retombé que toute l'horreur de la scène se confirme.

— Oh, mon Dieu ! soufflé-je.

Un drame vient de se produire, là, à quelques mètres à peine de nous. Inutile de dire que la chicane d'enfants d'école entre William et moi est reléguée au second plan.

Prise d'une soudaine bouffée d'adrénaline, je m'élance en direction des motocyclettes. Je dois porter secours aux blessés.

— Vite ! m'écrié-je à l'intention de William pour qu'il me refile un coup de main. Il n'y a pas de temps à perdre.

Ma course n'a beau durer que quelques secondes, elle me semble prendre des heures. C'est amplement suffisant pour que mon cerveau m'offre un éventail d'images d'horreur. Je bats frénétiquement des paupières, comme si ça pouvait les faire disparaître, mais c'est inutile. Mes pas sont lourds, j'ai l'impression de m'être transformée en éléphant. Mon cœur bat si vite que mon souffle peine à suivre la cadence. J'ai la bouche sèche, comme si ma salive s'était évaporée d'un seul coup. Des frissons me secouent.

Une fois sur place, je constate que mon esprit n'était pas si loin de la réalité dans ses fabulations. Deux corps gisent sur le sol. Qu'est-ce qui leur a pris de rouler aussi vite ? N'auraient-ils pas pu respecter la

limite de vitesse comme tout le monde et admirer le panorama plutôt que de faire des prouesses pour impressionner… impressionner qui, au fait ? Il y a très peu de circulation sur cette route pittoresque. Maintenant, leur vie est en danger. Je ne suis pas médecin, mais la quantité de sang qui parsème la scène et la position étrange des corps ne m'inspirent rien qui vaille.

Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? Au secours !

Il n'y a pas une minute à perdre. Chaque seconde compte, c'est une question de vie ou de mort. Sans réfléchir, je me dirige vers le premier motocycliste pour constater son état de plus près. Il y a tellement de sang que c'est impossible de dire où il est blessé. Son jean et son t-shirt sont en lambeaux. Sous la visière du casque, ses yeux roulent dans leur orbite. Quand il essaie de remuer les bras, je les immobilise de mes deux mains.

— Ne bougez pas, ordonné-je alors que mon cerveau réfléchit à cent milles à l'heure. William, appelle les secours !

Aucune réponse. Le silence me force à me retourner.

— William ? William ?

Il est là, à quelques pas de moi, complètement figé. Son visage est livide. Son regard est vide.

— Je… je…

Je me redresse et fonce vers lui pour lui secouer les puces.

— Réveille, William ! Il faut appeler les secours. C'est urgent.

D'un geste beaucoup trop lent, il sort son cellulaire de sa poche, mais sa main s'ouvre et l'appareil glisse sur le sol, avant qu'il s'effondre sur les fesses. Ses jambes l'ont abandonné. L'instant suivant, il vomit ses tripes.

C'est pas vrai ! J'avais bien besoin de ça en plus !

Sans faire ni une ni deux, je saisis le cellulaire de mon collègue. L'écran d'accueil est verrouillé par un mot de passe.

— C'est quoi ton mot de passe ? William, réponds-moi, bon sang !

Entre deux hoquets, il finit par me donner son code. Je compose le 911 et donne toutes les informations pertinentes à la répartitrice qui prend mon appel, laquelle se prénomme Ariane. Son calme détonne avec l'urgence de la situation. Cependant, je sens ma respiration ralentir. Mes tremblements diminuent.

En attendant l'arrivée des secours, Ariane m'indique quoi faire. Je suis ses recommandations à la lettre, l'informant du mieux que je peux sur l'état des blessés. Pour l'instant, ils ne sont pas morts, mais ils ne sont pas forts. Je les supplie de s'accrocher. Personne ne peut mourir par une aussi belle journée. C'est contre nature.

À mon grand étonnement, les sirènes ne tardent pas à se faire entendre. Je mentirais si je disais ne pas être soulagée de pouvoir enfin me retirer pour laisser les secours prendre la relève. La dernière heure a été tellement chargée d'émotions que je me sens complètement lessivée. Il me faut toutefois puiser dans mes réserves d'énergie pour relater les événements aux policiers. Quand j'ai fini, ils prennent mes coordonnées et me laissent une carte de visite afin que je communique avec eux au besoin.

Je retourne au bord de l'eau, là où, dans ce qui me semble maintenant être une autre vie, William tentait tant bien que mal de s'adonner à une séance photo avec moi. Ce dernier finit par me rejoindre.

— Tu ne t'attendais pas à sauver des vies aujourd'hui, hein ? me questionne-t-il en me tapotant l'épaule avant de se laisser choir sur l'herbe à mes côtés.

— Pas tant, non. Mettons que je m'en serais passée.

— Moi aussi.

Je le détaille un instant. Son visage a retrouvé sa teinte habituelle. L'odeur de menthe qu'il dégage m'indique qu'il s'est brossé les dents avant de me rejoindre.

— Ça va ? lui demandé-je, réellement curieuse de savoir comme il se porte.

William a très mal réagi à l'accident. Quand je l'ai quitté pour venir reprendre mes esprits sur le bord de l'eau, il était pris en charge par les ambulanciers, qui croyaient à un choc nerveux. Selon toute vraisemblance, ce n'était pas trop grave puisqu'ils n'ont pas jugé nécessaire de le transporter à l'hôpital.

— Ça va. J'ai eu droit à une belle petite pilule magique. Ça fait des miracles, ces affaires-là. Maintenant, j'ai l'impression d'avoir le cerveau dans le Jell-O.

Je rigole. Il est vrai que William a l'air euphorique. Pour une fois, je le sens léger. Comme s'il n'essayait pas d'être le plus fort. Ça fait du bien. Aussi, jamais je ne me serais attendue à le voir aussi faible dans une situation d'urgence. Heureusement que j'étais là pour prendre les choses en main, sinon j'ignore ce qu'il serait advenu des blessés. Selon les policiers, mon intervention leur a peut-être sauvé la vie. Toujours est-il que, quand les ambulances se sont éloignées avec les deux hommes accidentés à bord, ceux-ci étaient tous deux conscients. Je leur souhaite de se remettre rapidement sur pied, bien que je désapprouve totalement le comportement qu'ils ont eu sur la route.

— Cet accident-là n'a fait que renforcer ma position quant aux motocyclettes. Jamais je n'y poserai les fesses, ne serait-ce que pour une simple balade, annoncé-je.

William feint d'être déçu.

— Dommage, c'est justement l'activité que je te réservais pour cet après-midi.

— Eille, laisse faire ! J'ai bien l'intention de rentrer au bercail avec tous mes morceaux.

Il éclate d'un rire cristallin, comme s'il n'y avait plus aucune barrière entre nous. Que ça fait du bien !

— Je suis tellement désolé, me lance-t-il tout à coup en baissant la tête. Je n'ai vraiment pas scoré fort sur ce coup-ci.

Vrai. Peut-on lui en vouloir ?

— Pas grave, ça me prouve que tu es humain.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne peux pas toujours être le meilleur, tu sais…

— Ouin, je le sais bien. Maintenant, tu connais une de mes failles. Je ne tolère pas la vue du sang. Encore une chance que je n'aie pas perdu conscience.

— À ce point-là ?

— Oui. Pas fort, hein ?

— Eh ben ! m'exclamé-je en frôlant son épaule de la mienne. C'est bon à savoir. Si jamais tu m'embêtes, je pourrai utiliser cet aveu contre toi. Tu as intérêt à être agréable avec moi si tu ne souhaites pas que ton secret s'ébruite. C'est si vite lancé, une rumeur !

William feint d'être offusqué avant de poursuivre dans la même lignée :

— Il y a tant de choses que tu ignores sur moi, Annabelle.

— Ah bon, comme quoi ?

Il plisse le front d'un air taquin.

— Hum… j'ai le vertige.

Un sourire amusé se dessine sur mes lèvres.

Tiens donc ! C'est maintenant que le solide roc se fissure !

— OK, donc tu as peur des hauteurs. Ça non plus, ce n'est pas la fin du monde.

— Pour toi, peut-être pas, mais comme tu dis, j'aime bien être le meilleur. Ce n'est pas très glorieux quand un stupide dérèglement de l'oreille m'empêche de grimper sur une échelle. Tu me vois venir ?

— Hein ?

Le voir venir pour quoi ? Je ne comprends rien à son allusion. Pour m'aider, il me désigne le VR du menton.

— Tu crois que c'est dans mes habitudes d'être aussi peu courtois avec une fille ? De prendre le meilleur lit pour la laisser faire du camping dans le four au deuxième étage ?

— Ah, ça !

Il est vrai qu'il fait chaud là-haut. Surtout que nous n'utilisons pas le climatiseur vu les allergies de Monsieur. Bien sûr, les moustiquaires laissent passer l'air, mais ce n'est quand même pas la clim.

— C'est pour ça que je ne t'ai donné aucune explication le soir où on a attribué les lits.

— Attribué ? me moqué-je avant de retrouver mon sérieux et d'ajouter : « Je comprends ».

— J'aurais voulu être capable de dormir là-haut, mais c'est au-dessus de mes forces. Je n'étais pas très fier de moi.

Cette satanée fierté qui lui empoisonne l'existence !

— C'est aussi pour ça que j'ai été aussi bête avec toi. J'étais tellement fâché contre moi ! C'est vraiment gênant d'avoir aussi peur.

J'avoue que ça ne doit pas être la joie, d'autant plus qu'on croirait que rien ne peut effrayer ce grand gaillard. Si seulement j'avais su, j'aurais pu le soutenir. Peut-être même, l'aider à se désensibiliser. J'aurais aussi probablement passé une meilleure nuit sans me poser mille et une questions par rapport à son attitude à mon égard. Maintenant, je comprends un peu mieux son comportement.

Soudain, une question germe dans mon esprit.

— Comment fais-tu au bureau ? Après tout, il est quand même situé au quatorzième étage.

Un sourire se dessine sur les lèvres de William.

— Facile ! Je ne regarde pas en bas. Si je me tiens loin des fenêtres, tout roule. Et je ferme les stores dès que j'en ai l'occasion.

La réponse m'amuse. La tournure étrange de la discussion m'amène à me confier à mon tour.

— Si ça peut t'aider à te sentir mieux, moi, je suis claustrophobe.

— Vraiment ?

— *Yep !* Je suis incapable d'être enfermée, surtout dans un ascenseur. Disons que la salle de bain de ce véhicule est à la limite du tolérable pour moi.

Un pli soucieux apparaît sur le front de mon collègue, alors que nous

sommes dans un de nos rares moments de complicité.

— C'est à mon tour de te demander comment tu fais au bureau. Tu ne montes quand même pas les quatorze étages à pied ?

Je l'observe fixement en silence. Il saisit tout de suite.

— Nooon ! Ce n'est pas vrai ?

— Oui, confirmé-je en riant de bon cœur. En fait, ça fait treize étages à monter puisque le chiffre maudit a été sauté dans la numérotation des paliers. Laisse-moi te dire que je dois me rafraîchir à la salle de bain dès que j'arrive à destination !

— Je comprends donc ! Ayoye, je n'en reviens pas. C'est tout un exercice, ça !

— En effet. Disons que ça me garde en forme. Parlant de ça, il fait soif. Je sais qu'il est tôt, mais, vu les émotions fortes qu'on a vécues, je prendrais bien une petite bière, moi. Tu me suis ?

— Absolument ! Il doit bien être midi quelque part !

Alors qu'on s'apprête à trinquer, William y va d'une proposition étonnante :

— On fait la paix ? C'est un crime de faire un aussi beau voyage dans une telle ambiance.

Vrai. Seulement, la raison principale de nos problèmes est son attitude.

— Je te promets de me tenir tranquille. Plus de jugements gratuits, plus de méchanceté.

Je réfléchis un instant.

— Mmmooouuuiiin, c'est bon, accepté-je enfin. On fait la paix. Mais tu ferais bien mieux de te tenir les fesses serrées !

— Tu veux que je te montre qu'elles le sont ? blague-t-il en se dandinant l'arrière-train.

— Arrête de dire des niaiseries et bois !

Nos deux bouteilles de bière s'entrechoquent avant de trouver le chemin de nos lèvres respectives.

11

Nouveau départ

Après le lunch, nous nous apprêtons à reprendre la route. Prochain arrêt : le Rocher Percé. Étant donné les événements du matin, nous avons pris du retard sur notre itinéraire. Qu'à cela ne tienne. Rien ne viendra plus ruiner cette journée qui a très mal démarré.

Gonflée d'espoir et de positivité, j'ouvre la portière côté passager pour m'asseoir. William s'y trouve déjà.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ce n'est pas ce que tu souhaites depuis le jour un, que je te cède ma place ?

— Euh, oui, mais…

— Ben, c'est ça. C'est ton jour de chance. Je te laisse conduire. De toute manière, avec ma tite pilule et la bière que tu m'as imposée…

— Eille, je ne te l'ai pas fait boire de force.

— Je sais bien, mais j'ai encore la sensation de flotter et je ne suis même pas sur l'eau. Tu imagines ? C'est préférable que je ne prenne pas le volant dans cet état.

Bien vu. Ce n'est sûrement pas moi qui vais m'en plaindre. Ma bonne humeur étant décuplée, je contourne le VR en gambadant et m'installe du côté conducteur. Madame Rita tente de grimper sur les genoux de William, mais celui-ci la chasse d'un geste de la main. Ma boule de poils adorée retombe lourdement sur le sol.

— Hé ! Fais gaffe à elle ! Je n'ai aucune envie de courir chez le vétérinaire pour une patte cassée.

William arque un sourcil.

— Tu ne savais pas que les chats retombent toujours sur leurs pattes ?

J'abandonne la partie et je pianote sur mon cellulaire, faisant défiler une liste de chansons que j'adore.

— Si je conduis, ça veut dire que je choisis la musique. Tu es au courant de ça ?

Une ombre traverse les traits de William.

— Ne viens pas me dire que tu vas m'imposer de la pop poche à plein volume ?

Pour toute réponse, j'éclate d'un rire faussement maléfique. Quelques secondes plus tard, la trame sonore du film *Grease* résonne dans nos oreilles. William est sur le point de critiquer mon choix quand il se ravise. Il choisit plutôt de descendre sa fenêtre pour éviter que le son ne rebondisse contre ses pauvres oreilles de vieux grincheux.

— C'est ça, regarde dehors, lui envoyé-je en embrayant.

La sensation qui m'habite alors que nous sillonnons la route et que je manœuvre notre maison ambulante est indescriptible. Je me sens libre fois mille. Du genre que je laisserais tout tomber pour ne faire que ça de ma vie, découvrir des paysages inconnus à bord du VR que j'aurais moi-même aménagé. Visiter des tas de villes, de villages, de pays. Je pourrais traverser les Amériques, me rendre au bout du monde. En ce moment, j'ai l'impression qu'il n'y a pas de limite à mes rêves.

Après un moment, nous croyons être sur le point d'apercevoir le fameux rocher au sortir de chaque courbe, mais ce n'est jamais le cas. Il y a toujours une nouvelle courbe, une nouvelle côte. Nous retenons presque notre souffle jusqu'à ce que l'attraction tant attendue se dresse enfin à l'horizon. Contrairement à ce que certains pourraient dire, le Rocher Percé, ce n'est pas qu'un trou dans une roche. Ce roc est spectaculaire, une merveille de la nature. Contrôlant du mieux que je peux mon excitation grandissante, je m'efforce de me concentrer sur la route qui nous sépare encore de notre destination.

Sitôt le VR garé, je saute sur le pavé, impatiente de partir à l'aventure. Puisqu'il me sera impossible d'amener Madame Rita avec moi, je m'assure d'ouvrir quelques fenêtres et je lui installe un ventilateur portatif que j'ai eu la bonne idée d'apporter.

Sage décision !

Le véhicule est à l'ombre, ce qui joue en notre faveur. Je prends aussi soin de remplacer son eau pour celle que j'ai embouteillée à son intention ce matin et déposée au réfrigérateur.

— Elle a à manger et à boire. Tout est beau, on peut y aller, décrété-je, satisfaite.

Je referme la porte latérale et me bute à un William inquiet. Il observe les panneaux métalliques qui sont apposés un peu partout dans le stationnement que j'ai choisi.

— Tu es certaine qu'on peut laisser le véhicule là ? Il me semble que ça a été un peu trop facile comme mission stationnement. Je vois plein de gens qui cherchent encore.

Effectivement, la rue regorge de voitures garées alors que j'ai dégoté un édifice un peu plus loin où il y avait plusieurs espaces disponibles. Pour la forme, je jette un œil aux alentours.

— Tout est OK. Fais-moi confiance.

— C'est toi la *boss !*

— Mmm, dis-le encore, m'exclamé-je en papillonnant des paupières. Ça fait tellement de bien d'enfin te l'entendre dire !

— Dans tes rêves.

C'est dans la bonne humeur que nous traversons la rue. Bien que nous soyons encore tôt en saison, les lieux regorgent de passants en tout genre. Des jeunes, des vieux, certains qui sont en vacances, d'autres qui marchent en direction du boulot. Le point qu'ils ont tous en commun, c'est l'air joyeux qu'ils affichent. C'est si beau ici qu'il est impossible d'y être malheureux.

Marchant d'un pas léger, William et moi dépassons plusieurs boutiques et restaurants avant d'arriver au comptoir de vente, où nous prenons connaissance des diverses excursions possibles. La journée est déjà bien avancée. Il nous faut prendre en considération les départs restants et choisir parmi ceux-ci.

— Tu n'as pas le mal de mer, toujours ? m'informé-je, plus pour rire qu'autre chose.

— On a peut-être fait la paix, mais ne me cherche pas, par contre.

— Parfait, continué-je en m'adressant à la préposée. Deux billets pour la croisière à l'île Bonaventure, s'il vous plaît.

Nous venons tout juste de manquer le dernier départ offrant la possibilité de débarquer sur l'île. Il nous faut donc nous contenter d'en faire le tour et, surtout, patienter une heure trente avant l'embarquement. Pour tuer le temps, je propose à William de marcher le long de la promenade. Cellulaire en main, je prends une tonne de photos et de vidéos.

— Si seulement ça sortait aussi bien sur l'écran ! m'exclamé-je en constatant avec déception que je n'arrive pas à rendre sur les clichés toute la beauté que je décèle dans cet endroit.

— C'est pour ça que tu devrais laisser tomber ton téléphone.

— Tu sais très bien que je ne le fais pas que pour moi. J'ai un travail à effectuer. Toi aussi, d'ailleurs.

Mon collègue manifeste vivement son désaccord.

— Profite plutôt de ce qui s'offre à toi et laisse faire tes abonnés.

— William, ne recommence pas avec ça.

— C'est vrai, Annabelle. Ta mémoire s'occupera de stocker les plus belles images qui soient. De toute manière, comme tu le dis, aucune photo ne pourra reproduire toute cette splendeur à moins d'investir des milliers de dollars dans de l'équipement sophistiqué.

Il prend les devants alors que je continue de capturer la beauté du paysage par la lentille de mon téléphone intelligent. J'ai tout de même pris soin de me procurer celui qui offre la meilleure qualité en matière de photographie et de vidéo. C'est quoi, ça, si ce n'est pas un investissement ? Je cours rejoindre William quand une alléchante odeur attire mon attention.

— Suis-moi, m'exclamé-je tout en passant mon coude sous celui de mon collègue pour l'entraîner sur la terrasse d'un snack-bar qui longe la côte.

Mon regard parcourt avec appétit le menu inscrit au crayon-feutre sur le tableau qui fait office d'affiche.

— Quoi ? Tu as encore faim ? Tu es donc bien gourmande !

Je me retiens de dire que je n'ai mangé qu'un yogourt et une salade verte depuis le début de la journée. Je n'écoute donc pas William et je m'assois à une table libre, attendant impatiemment la venue de la serveuse. Mon collègue s'installe en face de moi. Lorsqu'elle se présente enfin, je ne lui laisse pas le loisir de nous demander si nous souhaitons quelque chose à boire. D'emblée, j'y vais de ma commande.

— On va prendre des nachos aux fruits de mer à partager, s'il vous plaît. Avec deux bières blondes.

— Hé, minute, toi là. Qui t'a dit que j'avais faim ?

— Viens pas me dire que tu n'en as pas envie.

— J'ai beau ne pas avoir le mal de mer, tu t'arranges pour que j'aie le cœur au bord des lèvres une fois de plus.

— Euh, c'est beau pour la commande ou pas ?

Pauvre serveuse ! Elle suit attentivement l'échange entre William à moi, sans savoir quoi faire.

— Ne vous en faites pas pour lui. Il est un peu grincheux, mais il ne mord pas.

Impatiente de mettre fin à son malaise, la serveuse repart en direction de la cuisine d'un pas pressé. William en profite pour changer de place et prendre la chaise à côté de moi.

— Ah ! La vue est bien plus belle comme ça !

Lorsqu'il réalise la possible confusion de ses paroles, il s'empresse de préciser sa pensée :

— Je veux dire que je ne suis plus aux premières loges pour admirer le mur défraîchi de cet immeuble et les poubelles.

De là où nous sommes, nous avons une vue imprenable sur la mer. Afin de mettre un terme au babillage de mon partenaire, je prends à

mon tour la parole :

— Heureusement que je ne suis pas soupe au lait.

— Hé ! Je viens tout juste de m'expliquer.

— Je le sais bien, dis-je en rigolant, avant de passer en revue ma boîte de courriels. C'est vrai, j'ai envoyé ça, moi, soufflé-je pour moi-même.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Angela a reçu mon courriel et elle n'a pas pris mes paroles à la légère. Elle m'informe qu'elle souhaite prendre les grands moyens pour régler le problème une bonne fois pour toutes.

— Rien. J'avais seulement oublié un rendez-vous chez le doc la semaine prochaine.

— Tu es malade ?

N'aurais-je pas pu inventer une meilleure raison ? Si je souhaitais clore cette discussion, c'est exactement le contraire qui se produit. Voilà que William me fixe. Je ne peux soutenir son regard.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas.

Il n'en croit pas un mot.

— Je te le jure !

— Si tu le dis, réplique-t-il avant de reporter son attention sur son téléphone. Tiens, Angela me convie à une rencontre lundi prochain, à la première heure. Elle t'a parlé de quelque chose ? ajoute-t-il.

— Non…

— Deux bières blondes ici, annonce la serveuse avant de déposer deux verres allongés sur la table.

Fiou !

Sans faire ni une ni deux, je saisis le mien et le soulève en direction de William.

— À cette journée parfaite !

— Tu es sérieuse ? Avec les événements de ce matin, ce n'est pas exactement ce que je qualifierais de journée parfaite.

— Vrai.

Je cogite à grande vitesse.

— À nous deux, lancé-je avant de constater ma bévue. Je veux dire, à ce voyage.

Le verre surélevé de William ne bouge pas, alors que ce dernier se délecte de mon malaise. Son sourire est flamboyant lorsqu'il cogne finalement son verre contre le mien.

— À ce voyage, répond-il.

J'avale une longue gorgée du liquide dont la légère amertume me titille les papilles, ce qui a pour effet de clore la discussion. Inutile de dire que j'en suis soulagée. Depuis quand suis-je passée maître dans l'art de me mettre le pied dans la bouche ? Aussi, William semble prendre un malin plaisir à me voir m'enfoncer davantage à chacune de mes paroles irréfléchies.

Nous naviguons sur nos cellulaires respectifs quand le plat de résistance arrive. Sans attendre, j'y plonge les mains et en ressors une croustille de maïs débordante de fromage et de crevettes. Avec ma fourchette, j'y ajoute une bonne dose de salsa et de crème sure et j'enfonce le tout dans ma bouche en ne me souciant pas de quoi j'ai l'air.

— Hum, c'est juste trop bon !

William y va avec davantage de retenue. Il ne me quitte pas des yeux.

— Quoi ?

Sans attendre de réponse, je me sers de nouveau. J'ai le temps de terminer ma seconde bouchée dix fois trop grosse pour ma bouche que William n'a pas dit un mot. Il se contente de m'observer.

— Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Un sourire que je n'ai encore jamais vu apparaît sur ses traits. Il me fait frissonner malgré la chaleur.

— Rien, dit-il enfin.

— Impossible. On ne dévisage pas quelqu'un comme ça sans raison. Tu me trouves trop gourmande ? J'ai de la crème sure aux coins des lèvres ?

Il balance doucement la tête de gauche à droite. Son sourire n'a pas perdu de son ampleur.

— Tu es juste… spéciale.

J'interromps mon geste, alors que je m'apprêtais à piger une fois de plus dans les nachos. Mes joues déjà rougies par le soleil le sont davantage en raison du trouble qui m'envahit.

— On ne te l'a jamais dit ?

Euh non ! Encore moins un homme que je méprisais pas plus tard que ce matin.

— Arrête donc de dire des niaiseries, pis mange avant qu'il n'en reste plus. Et arrête de me regarder comme ça, ordonné-je, au comble du malaise.

William se sert enfin. Il mange sans grand appétit, comme au ralenti. Lorsqu'il porte enfin une croustille à sa bouche, il le fait doucement, s'attardant près de ses lèvres. J'ai soudain l'irrépressible envie d'y river les miennes.

— Faut que j'aille aux toilettes, baragouiné-je en repoussant vigoureusement le plateau de nachos sur le côté.

C'est alors que notre collation entame sa descente vertigineuse vers les cuisses de William. Bien qu'il ait le réflexe de se lever prestement, il n'est pas en mesure d'éviter la mixture colorée qui tartine maintenant son short bleu pâle.

— Oh, mon Dieu, lâché-je en portant les mains à mes joues en feu.

Je voudrais disparaître sous le tapis, même s'il n'y en a aucun.

— Je m'excuse tellement !

La serveuse, qui n'a rien manqué de la scène, vole à notre secours, armée d'une pile de serviettes de papier. Sans réfléchir, j'en saisis quelques-unes et entreprends de nettoyer ma gaffe. Je m'immobilise seulement quand mon petit cerveau pas toujours vite vite prend conscience de mon geste. Cristi de biscuit ! Qu'est-ce que j'ai fait là ? La serveuse, qui doit déjà avoir quelques situations embarrassantes derrière la cravate, retient à grand-peine son hilarité.

Figée dans une étrange position, je cesse le grand ménage du printemps.

— Je vais… euh…

— Aller à la salle de bain ? propose William.

J'acquiesce.

— Fais donc ça.

Avec tout ça, nous avons presque raté l'embarquement pour l'île Bonaventure. Câline, cette journée est loin d'être parfaite finalement ! C'est William qui avait raison. Avant de monter sur le bateau, je prends un *selfie* avec, en toile de fond, le Rocher Percé. Je l'envoie ensuite par texto à Sacha, pour le plaisir de lui donner de mes nouvelles. Je sais qu'il aurait aimé faire ce voyage, lui aussi. Il aime bien sortir de la routine du métro-boulot-dodo. Sacha apprécie les grands espaces et l'air salin. Je me fais la promesse de revenir en sa compagnie, armés de nos meilleures cuvées pour les déguster sur le bord de la mer. Si nous entretenons une amitié profonde, lui et moi, nous avons aussi en commun notre amour du vin. Ce n'est pas une

question d'alcool, mais plutôt de plaisir, soit celui de découvrir des saveurs, de voyager à travers nos papilles. Nous projetons d'ailleurs de sillonner un jour la côte ouest américaine, de même que l'Europe. Ce sera un voyage extraordinaire.

Lorsque William et moi nous entassons avec les autres plaisanciers, je ne suis pas encore remise de mes émotions du lunch. Disons que je garde une distance sécuritaire avec mon collègue afin d'éviter de me mettre à nouveau les pieds dans les plats. Fort heureusement, il n'a pas eu besoin de retourner au véhicule pour se changer. Un rapide passage à la salle de bain a réussi à faire tout disparaître, et le tissu a séché rapidement compte tenu de la chaleur. Nous sommes maintenant fin prêts pour notre croisière. Espérons que celle-ci se déroulera sans heurts !

Du mieux que je peux, je tente de suivre William jusque sur le pont avant du bateau, ce qui implique de me faufiler à travers une foule de gens. Un amalgame d'odeurs pas toutes agréables me chatouille les narines. Je respire par la bouche pour éviter d'en être écœurée. Une fois à la proue du bateau, il me demande :

— Ça te va, ici ? Tu pourras même faire semblant de voler, blague-t-il en faisant allusion à une scène mémorable du film *Titanic*.

— Es-tu fou ? J'aurais bien trop peur de tomber à l'eau.

— Je serai ton Jack Dawson. Il ne t'arrivera rien.

— Arrête de faire le con et prends une photo, à la place.

Je lui tends mon cellulaire, puis pose mes mains sur la rambarde. J'en suis déjà à penser au texte qui accompagnera la photo. Le moteur du bateau se met en marche, puis le vent soulève mes cheveux alors que nous voguons en direction de l'île Bonaventure. Au micro, un guide s'affaire à nous donner diverses informations en lien avec l'endroit. Je tends la main en direction de William, l'autre retenant mon sac ouvert.

— Quoi ? me demande-t-il innocemment.

— Mon cellulaire, s'il te plaît.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Il pose ses avant-bras sur la rambarde et feint d'admirer le paysage. Des gens nous bousculent légèrement. Tout le monde essaie de se retrouver en première ligne afin d'avoir une meilleure vue. Pour ma part, je suis toujours orientée vers l'arrière du bateau. Je dois parfois me retenir à la rambarde pour éviter d'être propulsée sur quelqu'un.

— Arrête de niaiser, William. Donne-moi mon cell que je puisse refermer mon sac.

D'un air enfantin, il fait mine de fouiller dans ses poches et en ressort finalement mon appareil.

— C'est de ça que tu parles ? Désolé, je ne sais pas comment il s'est retrouvé là.

Le con. Je vais lui tordre le cou.

— Donne-le-moi, ordonné-je tout en m'élançant pour le saisir.

Seulement, une vague vient secouer le bateau. C'est alors que j'aperçois avec horreur mon cellulaire plonger dans les profondeurs du golfe du Saint-Laurent.

— Non ! m'écrié-je tout en me penchant dangereusement vers l'avant.

— Nous vous prions d'être prudents sur le pont avant, me gronde le guide, interrompant ainsi son monologue sur les fous de Bassan.

La manière chantée qu'il a de prononcer le nom de l'espèce d'oiseaux joue drôlement avec mes nerfs. Je me retourne furieusement vers William.

— Tu es content, maintenant ? Tu as fichu mon cellulaire à l'eau. C'est mon principal outil de travail. Tu t'en rends compte ?

Des murmures – pas si murmurés que ça puisqu'ils arrivent à recouvrir le bruit du vent et du moteur – s'élèvent non loin de nous. Je crois même entendre mon nom à quelques reprises. Super, on m'a reconnue ! En temps normal, je suis enchantée de rencontrer les gens et de discuter avec eux, mais là, ce n'est vraiment pas le moment de m'aborder. Je risquerais de faire très mauvaise impression. Heureusement, personne n'ose tenter le coup. Restez loin de moi, je pourrais mordre en ce moment.

J'en reviens donc à William, dont le visage cramoisi m'indique qu'il regrette amèrement son geste.

— Je suis tellement désolé ! Je voulais seulement te faire une blague. Je n'avais aucune intention de le laisser tomber à l'eau pour vrai.

— Et depuis quand faire semblant de laisser quelque chose tomber à l'eau est une bonne idée ? Tu as quel âge, bon sang, William ?

— Je te jure que je n'ai pas fait exprès.

J'ouvre la bouche pour répliquer quelque chose quand je me ravise. Je suis trop à cran. Mes paroles risquent de dépasser ma pensée. Et dire qu'on a fait la paix à peine quelques heures plus tôt ! Je passe le reste de la croisière à bouder dans mon coin, pestant intérieurement contre le monologue du guide, qui ne fait que répéter les mêmes informations. On sait qu'il y a quatre sentiers sur l'île de Bonaventure !

Une fois le bateau accosté au quai, j'attends impatiemment mon tour et je me fonds dans la foule. Je marche d'un bon pas en direction du VR. Je n'ai qu'une seule envie : retrouver ma chatte et la serrer dans

mes bras.

— Annabelle ! Annabelle !

Évidemment, William me suit. Je ne fais rien pour ralentir la cadence. Il accélère donc le pas et m'arrête avec son bras.

— Je m'excuse vraiment, Annabelle. Je me sens mal, tu n'as pas idée comment.

L'ancienne Annabelle se serait emportée davantage contre lui, mais l'accident de ce matin me revient soudain à l'esprit. Ce dernier a pour effet de remettre les choses en perspective. Qu'est-ce que ça me donne d'en vouloir autant à William ? Au fond de moi, je sais bien qu'il n'a pas fait exprès d'envoyer mon cellulaire à la mer. Et puis, la vie ne tient qu'à un fil. On devrait en savourer chaque minute plutôt que de perdre du temps précieux avec des querelles ridicules. Sentant que je ramollis, William reprend la parole.

— Sois assurée que je vais t'en racheter un. Et ce sera une dépense personnelle, pas une d'entreprise.

— C'est beau, je sais bien que c'était un malheureux accident.

— Demain, quand on sera à Gaspé, on en cherchera un à ton goût. Tu prendras le plus cher, même. Pas de limite de budget.

— Franchement ! Pas besoin d'en mettre autant non plus, lâché-je en affichant le début d'un sourire.

Je sens William se détendre.

— Ah, je m'étais ennuyé de ce beau sourire-là, dit-il.

— Gare à toi si tu ne veux pas qu'il disparaisse de nouveau.

Une fois rendus au stationnement, William et moi échangeons un regard inquiet.

— Il est où le VR ? lancé-je. Je suis pourtant certaine de l'avoir garé ici.

Nous avons beau scruter les environs, nous arrivons à la même conclusion : pas de VR en vue. Celui-ci a disparu, avec, à son bord, Madame Rita.

12

Panique à Percé

— Ça ne se peut pas. Ce n'est qu'un mauvais rêve. Je le sais, continué-je du même ton hystérique, je n'ai qu'à fermer et rouvrir les yeux, et le VR réapparaîtra.

Je m'exécute, sans succès. L'espace de stationnement où je suis certaine d'avoir garé notre maison sur roues est toujours vide. M'improvisant détective, je m'accroupis et fais mine d'étudier le sol.

— Relève-toi, Annabelle. Il faut que tu te calmes.

— Ne me dis surtout pas quoi faire ! C'est de mon chat qu'il est question. Laisse-moi chercher des indices. Je suis certaine que je vais trouver quelque chose qui nous mènera sur une piste. J'ignore qui a volé le VR, mais il n'est pas tombé sur les bonnes personnes. Il n'a pas fini d'entendre parler de nous.

— Tu dois te ressaisir. Ça ne te donne absolument rien de t'emporter comme ça. Pour l'instant, on ne sait pas ce qui est arrivé.

— Tu me niaises ? On s'est fait voler, c'est l'évidence. Regarde, la *van* n'est plus là !

Mon partenaire ne partage pas mon emportement. Il semble même légèrement exaspéré par le mien.

— Annabelle, s'il te plaît…

Je me laisse docilement aider par la main de William qui se glisse sous mon bras pour me relever, mais je n'abandonne pas la partie pour autant.

— Il faut appeler la police, dis-je en cherchant mon cellulaire. Quelqu'un a volé le VR. On doit absolument…

Je m'interromps dans ma recherche et ma phrase lorsque je me souviens des événements survenus sur l'eau. Cette fois, ma nervosité cède la place à la colère.

— Tu vois ce que ça donne, tes niaiseries ? lancé-je, furieuse, en enfonçant l'index dans le thorax de William. Il y a une urgence et je ne peux même pas faire un appel. Pourquoi donc ? Parce que tu as fichu mon cellulaire à l'eau ! Tu es content ?

— Calme…

— Je ne me calmerai pas, OK ? Passe-moi ton téléphone.

Je fouille effrontément dans les poches du short de William quand une voix retentit non loin de nous.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Un homme d'une soixantaine d'années à la chevelure blanche comme la neige et vêtu d'un complet chic nous dévisage sévèrement. Sa poigne se resserre sur la mallette de cuir qu'il transporte. Il doit sortir du bâtiment adjacent au stationnement.

— Est-ce que cet homme vous importune, mademoiselle ?

Bon sang ! C'est la deuxième fois en peu de temps que William est suspecté d'avoir un comportement répréhensible à mon endroit.

— Non, monsieur. C'est que… En fait, oui ! lancé-je en changeant complètement de tactique.

J'ai décidé de payer une *ride* à mon collègue. Ça lui apprendra à faire le comique. Mon stratagème porte fruit puisque l'inconnu reporte son attention sur William, prêt à le maîtriser physiquement, s'il le faut. J'en profite pour ajouter de la chair autour de l'os.

— Imaginez-vous donc que Monsieur ici présent a balancé mon cellulaire dans l'eau. Résultat : je ne peux même pas venir en aide à ma chatte en danger.

Cette fois, c'est moi qui suis la cible du jugement sévère de l'inconnu.

— Elle était dans le VR, précisé-je en désignant l'espace de stationnement vide.

Mon sauveur se détend légèrement, mais l'incohérence de mes paroles le perturbe. Ses sourcils, tellement fournis qu'ils pourraient accueillir une volée de papillons entière, sont froncés. Il me dévisage sévèrement.

— Dois-je comprendre que vous vous moquez de moi, mademoiselle ?

— Quoi ? Bien sûr que non ! William, dis quelque chose !

Plutôt que de m'aider avec mes explications boiteuses, mon collègue me regarde fixement.

— Ah bon ? Parce qu'après m'avoir accusé de tous les maux de la terre, tu t'attends à ce que je vole à ton secours ? Pff ! Débrouille-toi toute seule, siffle-t-il entre ses dents avant de tourner les talons pour s'éloigner.

Le cœur battant à tout rompre, j'observe les deux hommes en alternance.

— Hé ! mais attends ! Ne pars pas comme ça !

William est sourd à mes paroles. Il s'éloigne de nous et sort son cellulaire pour faire un appel. Je suis bien trop à fleur de peau pour comprendre sa réaction. Le plus facile pour moi est de continuer de lui taper sur la tête comme s'il n'y avait pas de lendemain.

— C'est ça, va-t'en ! Laisse-moi seule pour régler le merdier dans lequel *tu* nous as plongés.

L'homme d'affaires commence à s'impatienter. J'avais presque oublié sa présence.

— Mademoiselle, auriez-vous l'amabilité de m'expliquer ce qui se passe ?

Je lui expose alors la situation plus clairement, insistant sur qui nous sommes et ce que nous faisons par ici. À la fin de mon récit, ses sourcils, qui étaient froncés un peu plus tôt, forment un accent circonflexe. Leur propriétaire se gratouille le menton. Il semble chercher ses mots.

— Oh ! C'était donc à vous !

— Hein ? De quoi parlez-vous ?

— Du véhicule récréatif.

Il me niaise, c'est certain ! Où était-il, cet hurluberlu, durant les dix dernières minutes ? J'ai beau être à bout de patience, je dois contenir ma colère. J'ai déjà fait fuir William, je ne peux pas me permettre de chasser M. Sourcils également. Je reprends donc la parole d'un ton cassant :

— C'est de ça que je vous parle depuis tout à l'heure, monsieur. M'avez-vous écoutée ?

— Hum, hum, marmonne-t-il en sortant son cellulaire de je ne sais où et de composer un numéro de téléphone. Pascal ? C'est Richard… Je sors de là, justement… Pas pire journée, oui, mais il en reste pas mal à faire…

C'est quoi cette mascarade ? Ne pouvait-il pas attendre que nous ayons terminé notre discussion pour passer cet appel inutile ? Je lui jette un œil noir, puis décide de partir à la recherche de William, disparu de ma vue depuis un moment. Toutefois, la suite de la conversation téléphonique retient mon attention.

— Tu sais, le véhicule de tantôt ?… Ouin, ben je pense qu'on a un petit problème. Paraîtrait qu'il y avait un chat dedans.

Quoi ? J'ai mal entendu, j'espère ! C'est donc lui qui a volé notre véhicule ? Lui ou le fameux Richard. Attendant qu'il mette fin à son appel, je le fixe, les lèvres serrées, et je sens une colère sourde gronder en moi.

— OK, je comprends… On va attendre à demain. Reviens-moi avec les coordonnées, s'il te plaît.

Sitôt l'appel terminé, j'exige des explications. M. Sourcils semble chercher ses mots.

— Mademoiselle, j'ai bien peur d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous. Vous ne pourrez pas récupérer votre véhicule aujourd'hui.

— Ah non ? Et pourquoi ça ? Votre complice n'a pas encore trouvé où le cacher ?

— Hein ? Mon complice ? De quoi parlez-vous ?

Oups, je crois que je l'ai choqué. Tant pis. Il n'a qu'à ne pas exercer de métier louche. Un voleur de véhicules déguisé en homme d'affaires, quel subterfuge ! Personne ne penserait à le suspecter de quoi que ce soit.

— Vous êtes chanceux que je n'aie pas de cellulaire sous la main, sinon, je vous dénoncerais sur-le-champ.

— Me dénoncer ? Pourquoi ça ?

— Vous avez volé notre véhicule !

Les globes oculaires de mon adversaire s'arrondissent à un point tel qu'ils pourraient presque m'avaler tout entière.

— Je vous demande pardon ? Je n'ai rien volé du tout, mademoiselle. Vous n'aviez qu'à lire le panneau avant de laisser votre véhicule n'importe où.

— Quel panneau ?

— Suivez-moi.

J'emboîte le pas à l'inconnu jusqu'à l'entrée du stationnement, là où il est clairement inscrit qu'il est strictement interdit de garer son véhicule à cet endroit à moins d'être un employé. La jolie mention « remorquage à vos frais », bien en évidence, danse maintenant devant mes yeux. Je suis interloquée. Comment se fait-il que William et moi n'ayons rien vu en arrivant sur les lieux ? La pancarte, de taille considérable, est difficile à manquer. Peut-être étions-nous trop axés sur le plan de l'après-midi pour y porter attention. Cette journée plutôt rocambolesque n'aide en rien notre concentration.

La gêne monte maintenant en moi. Voilà plusieurs minutes que je condamne M. Sourcils alors qu'il n'a rien à voir avec notre malheur. Enfin, presque. Il est au courant de ce qu'il est advenu de notre *van*.

— On est tannés que les touristes utilisent notre stationnement. On est plusieurs à travailler ici, ce n'est pas normal qu'on ait de la difficulté à se trouver un emplacement libre. C'est pour ça qu'on a décidé de prendre le taureau par les cornes. C'est mon collègue qui vous a fait remorquer.

OK. C'est quand même une bonne nouvelle en soi. Nous n'avons pas été victimes d'un vol.

— D'accord. Et comment fait-on pour récupérer notre VR ? Tous nos effets y sont, en plus de Madame Rita.

— Madame Rita ?

— Ma chatte.

— Ah ! réplique l'homme d'affaires, le visage empreint de jugement.

— Donc, il est où, le véhicule ? C'est loin d'ici ? Pourriez-vous nous y amener ?

Les traits de mon interlocuteur ne font que s'assombrir.

— C'est bien là, le problème, mademoiselle.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais avec la journée folle que j'ai eue, je suis rendue experte en résolution de problèmes. Alors, quel est-il, cette fois-ci ?

William choisit cet instant pour resurgir de je ne sais où.

— C'est beau, Annabelle. J'ai parlé à Angela ; elle s'occupe de déclarer le vol et de faire le nécessaire avec les assurances.

— Merci, mais ce ne sera pas nécessaire, rétorqué-je, tout sourire, ce qui éveille les soupçons de mon collègue.

— Hein ? Comment ça, pas nécessaire ?

Retrouvant peu à peu ma bonne humeur, je lui résume la situation. Il pousse un soupir de soulagement.

— Ah ! C'est une bonne nouvelle, ça ! Va quand même falloir que je rappelle la patronne au plus vite, ajoute-t-il en s'emparant de son cellulaire.

— Peut-être pas si bonne que ça, commente l'homme en complet. Il se trouve que la fourrière est fermée jusqu'à demain. Vous devrez vous passer de votre chatte, mademoiselle. Et de votre VR, par le fait même.

— Hum, je ne pense pas, non. C'est impossible.

— J'ai bien peur que vous n'ayez pas le choix. La prochaine fois, portez attention à l'endroit où vous vous garez.

C'est un cauchemar. Un vrai de vrai. Ma chatte se trouve quelque part au fin fond d'une fourrière, laissée à elle-même. Heureusement que j'ai pensé à lui donner à boire et à manger, en plus de voir à l'aération du véhicule, avant mon départ !

— Il est mieux de ne rien arriver à Madame Rita, sinon, je le poursuis en justice, informé-je William en parlant de l'homme

d'affaires.

— Fais gaffe à ce que tu dis si tu ne veux pas qu'il nous laisse nous débrouiller seuls.

— N'empêche qu'il n'aurait pas dû faire ça.

— La loi est la même pour tout le monde, tu sais.

— Coudonc, tu es de quel bord ?

— Du tien, répond-il doucement. Seulement, il y a un moment pour chaque chose. Présentement, il faut jouer de prudence. Je peux compter sur toi ?

— Ouais, réponds-je à contrecœur.

Sensible à notre situation, bien que nous ayons contrevenu à la loi – et malgré mon attitude odieuse à son endroit –, M. Sourcils nous conduit dans un des restaurants situés le long de la promenade qui longe la mer. Il est maintenant en grande discussion avec le propriétaire qui, semble-t-il, est un ami. Pendant ce temps, William, qui jusque-là était calme, commence à s'agiter.

— Zut ! Je n'ai pas mon portefeuille avec moi. Il est resté dans le VR. Comme on ne partait que pour l'après-midi, je me suis contenté d'apporter un peu de liquide. Comment on va faire pour se payer une chambre pour la nuit ? Est-ce qu'il y a encore quelque chose de disponible ? On a vu plein de touristes. Ils ne dorment certainement pas dehors.

C'est à mon tour de me faire forte et rassurante. Aussi, William le mérite. J'ai été vraiment méchante avec lui quand j'ai découvert que le véhicule n'était plus là où on l'avait garé. J'ai beau lui en vouloir pour mon cellulaire, au fond de moi, je sais bien que c'était un accident.

— Écoute, ça ne sert à rien de se faire du mauvais sang pour ça. Je suis certaine qu'une âme bienveillante aura pitié de nous. Après tout, on est en Gaspésie. Ne dit-on pas que les gens en région ont le cœur sur la main ? Et ne t'inquiète pas pour l'argent, je gère.

Mes paroles semblent porter fruit.

— Tu as raison. Merci.

La vue du visage inquiet de William me touche en plein cœur. Si je ne me retenais pas, je franchirais la distance qui nous sépare et je le serrerais dans mes bras. Malgré les apparences, je suis torturée à l'intérieur de moi. Je me pose mille et une questions au sujet de Madame Rita et de la suite des choses. J'ai tellement besoin de réconfort que j'en accepterais de la part de n'importe qui. Même de William Després.

Après ce qui me paraît une éternité, notre sauveur revient dans notre direction, avec, sur ses talons, le chef cuisinier. Dès que

j'aperçois ce dernier, je sais que les choses s'arrangeront. Son sourire éblouissant et son air bienveillant le confirment.

— Alors, comme ça, nous avons droit à deux vedettes ! s'exclame-t-il en ouvrant tout grand les bras avant de nous faire une chaleureuse accolade. Justin, se présente-t-il aux termes de cette effusion de gentillesse. Et lui, c'est Richard. Il a l'air sévère de même, mais c'est un doux, hein, mon Rich ?

— William Després.

— Annabelle Girard. C'est un plaisir de vous rencontrer.

Soudain, la bonne humeur s'efface du visage de Justin.

— Ça, c'est non, par contre !

William et moi nageons dans l'incompréhension. Qu'avons-nous dit qu'il ne fallait pas ?

— Pas de vous avec moi, compris ?

— Ah, c'est juste ça ! lance mon collègue en poussant un soupir de soulagement. Et on n'est pas des vedettes.

— Ben ici, vous l'êtes. Appelez-moi Justin. Ou Juju.

Les deux amis se jettent un regard de connivence avant d'éclater de rire.

— Avez-vous faim ? reprend le chef avant de passer derrière nous en une fraction de seconde et de nous pousser légèrement dans le dos. Assoyez-vous au bar, je vais vous concocter un petit quelque chose. Pas d'allergies ?

William et moi confirmons que non alors qu'il dépose ustensiles et serviettes de table sur le comptoir.

— Super ! Tu restes avec nous, mon Rich ?

Ce dernier observe sa montre.

— *Oh boy !* Je n'avais pas vu l'heure. Je vais passer mon tour, Juju. Sinon, je risque de dormir sur le divan pour un bout !

— Je te laisse partir juste si tu me promets de repasser bientôt. Tu travailles à côté et, pourtant, on ne se voit jamais.

Il est évident que les deux hommes partagent une belle amitié.

— Certain, confirme Richard. J'amènerai Louise avec moi. Tu sais que c'est une fine bouche ! Il y a à peu près juste sur tes plats qu'elle ne lève pas le nez.

Quelques instants plus tard, Richard nous laisse aux bons soins de Justin.

— Content de vous avoir rencontrés, les jeunes. N'oubliez pas de téléphoner à mon contact à la première heure demain pour récupérer votre véhicule. Vous devrez payer les frais de remorquage et de fourrière, par contre.

— On comprend, confirme mon collègue. Merci pour ton aide, Richard.

— Oui, merci beaucoup.

C'est étrange de remercier une des personnes qui nous a mis dans le pétrin. Cependant, je dois me résoudre à accepter la situation, d'autant plus que c'est moi qui suis à l'origine de toute cette mésaventure. J'aurais dû écouter William et m'assurer que le stationnement était permis. Maintenant que c'est fait, je ne peux pas revenir en arrière. Je mets donc toutes mes énergies sur la résolution du problème. Aussi, la fourrière n'est pas très loin d'ici. J'ai bien l'intention de m'y rendre le plus tôt possible demain afin de retrouver Madame Rita.

Une fois Richard parti, Justin disparaît en cuisine avant d'en ressortir avec deux coupes de vin blanc. Je m'apprête à argumenter que je suis beaucoup trop fatiguée et que j'ai eu ma dose d'alcool pour la journée quand le chef y va d'une présentation digne d'un grand sommelier. Difficile de refuser le verre, dans ce cas.

— Un seul verre pour moi, précisé-je.

Je demande toutefois une bouteille d'eau pétillante. Les bulles du liquide sauront me détendre.

— C'est quoi le plan ? s'informe William après quelques minutes à siroter notre vin chacun de notre côté, perdus dans nos pensées respectives. On est un peu pris ici. Tôt ou tard, il va falloir trouver un endroit où dormir.

Vrai. Seulement, je n'ai pas le cœur à affronter un autre problème tout de suite. Je commence à peine à me détendre.

— On pourrait demander à Justin à la fin du repas ? proposé-je avec optimisme. Il doit avoir un tas de bonnes références dans le coin.

Alors que je m'attends à ce que William acquiesce à ma proposition, il me fixe plutôt d'une drôle de manière.

— Qu'est-ce que tu entends par « bonne référence » ?

— Bah, quelque chose de douillet, de confortable.

— Tu es au courant que, dans notre situation, on ne peut pas vraiment se permettre de lever le nez sur ce qu'on va nous proposer ? À moins que tu veuilles dormir à la belle étoile. À toi de voir. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais dormir sur un banc de parc, je t'en passe un papier.

Un sourire flotte sur mes lèvres.

— Franchement ! Il y a quand même une marge entre quelque chose de confortable et dormir dehors, non ? Depuis quand es-tu aussi pessimiste ?

— Je ne veux pas te vexer, mais je ne suis pas certain que tu trouves quelque chose à la hauteur de tes attentes à seulement quelques heures d'avis. Il te faudra te contenter de ce qu'on pourra trouver.

J'écarquille les yeux.

— Es-tu encore en train de me traiter de poule de luxe ? Sérieux, je croyais qu'on avait fait le tour de la question une bonne fois pour toutes !

— Hé, ne t'emporte pas ! Ce n'est pas du tout le sens de mes paroles. Je souhaite juste ouvrir tes horizons quant à la possibilité que la chambre ne soit pas des plus spacieuses.

— Tout ce que je souhaite, c'est avoir un toit au-dessus de la tête.

— Voilà un point sur lequel on s'entend.

La conversation meurt au moment où Justin dépose devant nous deux plateaux débordants de fruits de mer.

— Spécial du chef pour vous, monsieur, madame !

— Voyons, c'est beaucoup trop ! s'oppose William.

— Il n'y a rien de trop beau pour deux vedettes en visite dans notre belle région. J'espère seulement que vous vous souviendrez de moi.

— Même sans ce plateau, je me serais souvenue de vous… de toi, précisé-je.

— Bon, ça suffit les babillages inutiles. Goûtez !

13

Délices et malaises

La noirceur finit par tomber sans que je m'en rende compte. Cristi de biscuit ! Il s'est passé quoi durant les deux dernières heures ? Je n'ai pas vu le temps passer. Captivée par les histoires passionnantes de Justin, je n'ai pas pu décrocher mon regard de lui, sauf quand il disparaissait en cuisine, évidemment. La soirée a été plutôt calme côté achalandage, ce qui a permis à notre nouvel ami de nous raconter à quoi ressemble la vie des gens en Gaspésie. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a un monde entre eux et la citadine que je suis.

Ici, il n'y a pas de commerces ni d'entreprises de toutes sortes à chaque coin de rue. La vie est douce, paisible, et le panorama inspire à la détente et au retour aux sources. En région, les gens profitent du temps qui passe. Ils s'intéressent réellement à ceux qui les entourent, les saluent quand ils se croisent, leur font une place dans leur vie. Le chacun pour soi ne semble pas avoir sa place dans ce petit coin de paradis. La surconsommation et les autres distractions du genre non plus. Je me surprends même à m'imaginer habiter dans cet endroit. Je crois bien que j'y arriverais sans problème.

William et moi sommes toujours assis au bar. Une dizaine d'assiettes vides reposent devant nous.

— On a vraiment mangé tout ça ? m'exclamé-je, ahurie.

— En plus, tu as picossé tous les restants que j'avais laissés dans mon assiette, ajoute mon collègue. Une vraie mouette. On aurait dit que tu n'avais pas mangé depuis une semaine.

Oh my God ! Je vais tellement payer pour, demain ! Ah, et puis tant pis. Cette soirée s'inscrit dans les plus agréables de ma courte existence. J'ai fait de belles découvertes, que ce soit Justin, son restaurant ou la ville de Percé. Je me promets d'y revenir prochainement et d'y séjourner plus longtemps. D'ailleurs, Justin m'a invitée à loger chez lui lorsque je serai de retour. Incroyable, non ? Bien qu'il soit considérablement plus âgé que moi, c'est vraiment un chic type. Comme je le disais plus tôt, ici, les gens ont le cœur à la bonne place.

C'est vraiment bizarre parce qu'avec la discussion animée que nous avons eue, je n'ai pas réalisé qu'une quantité non négligeable de plats a défilé devant nous. Tout ce que je sais, c'est que je suis pleine. Et que ma vessie est sur le point de se rendre seule au petit coin si je ne fais rien pour l'aider.

— Faut que j'aille aux toilettes, dis-je en essayant de descendre

décemment du tabouret sur lequel je suis juchée depuis un bail.

— Attention ! m'avertit Justin en surgissant de derrière le comptoir pour me saisir par la taille juste avant que je m'effondre sur le sol.

Ouf ! Il s'en est fallu de peu que je m'affale comme une poupée de chiffon. Amusée de la situation, je m'accroche au cou de mon sauveur en y enroulant mes bras comme si ma vie en dépendait. Un rire niais m'échappe.

— Coudonc, Juju, qu'est-ce que tu as mis dans la nourriture ? Me semble que ça tourne, tout à coup.

— Tu devrais plutôt orienter tes recherches du côté de la quantité de vin que tu as bue, me critique William.

— Pourquoi ? J'ai souvenir d'avoir bu juste un verre.

— Un verre, mon œil. Tu as dû boire une bouteille de vin à toi toute seule.

Je rêve ou il a perdu son sourire ? Pourquoi sa froideur est-elle de retour tout à coup ? Je croyais que c'était fini, ce temps-là, entre nous. Qu'on avait finalement enterré la hache de guerre. Plus j'y pense, plus je me rends compte que la bonne humeur de William a diminué au fil de la soirée, ce qui indique que quelque chose cloche. Mais quoi ? Une chose est certaine, je ne suis pas en état de régler des comptes ce soir. Surtout si j'ai commis une faute sans en avoir eu conscience. Au diable les états d'âme de mon collègue ! Une longue nuit de sommeil dans un bon lit douillet le remettra d'aplomb. Moi aussi, d'ailleurs.

Les précisions de William quant à ma surconsommation d'alcool ne font qu'embrouiller davantage mon esprit. Je n'aime pas me retrouver dans cet état. S'il dit vrai, j'ai vraiment abusé.

— Je ne me souviens pas d'avoir vu le fond de mon verre plus d'une fois, dis-je, toujours pendue au cou de Justin, qui ne se plaint pas.

— C'est parce que j'ai passé la soirée à le remplir, ma toute belle, précise le chef en me dévisageant avec trop d'insistance.

— Ah ! C'est pour ça ! m'exclamé-je en éclatant de rire.

Le commentaire mielleux de Justin à mon égard n'a pas l'air de plaire au grand manitou qui m'accompagne. Comme si son banc s'était soudainement transformé en anneau de feu, il en bondit – sans aucun problème, dans son cas – et s'avance vers moi pour défaire un à un mes doigts de leur emprise. Après avoir échangé un regard interloqué avec Justin, maintenant de retour derrière le comptoir, je hausse négligemment les épaules avant de me diriger vers la salle de bain. William me suit pas à pas.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te surveille pour que tu ne tombes pas.

Bien sûr ! Monsieur ressent le besoin pressant de couvrir mes arrières. Son comportement me donne envie de m'amuser un peu.

— Tu entres avec moi ? l'invité-je avec un sourire coquin.

Évidemment, il rejette mon invitation d'une grimace agacée. Bien. J'ai quelques minutes de tranquillité avant que mon garde du corps reprenne du service. Une fois de retour au bar, William s'adresse au chef.

— On va prendre l'addition, s'il te plaît.

— Ah bon ? On s'en va déjà ?

— Il est tard. On doit être en forme pour le reste du voyage.

Tout sourire, Justin appuie ses avant-bras sur le comptoir. Il se régale de la scène.

— Pour vous, c'est gratuit, mes amis. Il n'y a rien de trop beau pour cette gentille demoiselle, nous informe-t-il en ne me quittant pas des yeux.

Je roucoule d'amusement, ce qui suscite un soupir exaspéré chez William.

— Arrête de niaiser, Justin. On a mangé comme des rois. C'est impossible que ce soit gratuit. Sérieux, dis-moi combien on te doit. Je vais te régler ça vite fait.

William fouille dans les poches arrière de son short, puis stoppe net son geste. Il vient de se rappeler que son portefeuille est dans le VR, quelque part dans une fourrière. Je me retiens pour ne pas rire.

— Tu devrais faire comme moi et enregistrer tes cartes dans ton téléphone. C'est tellement fantastique que tu n'as besoin de rien d'autre que ton cell pour payer.

Tout sourire, je m'apprête à saisir le mien. William me fixe, les bras croisés.

— OK, c'est comme ça que *tu gères l'argent ?* reprend-il en faisant allusion aux paroles de consolation que je lui ai dites quelques heures plus tôt. Ben, vas-y, sors-le, ton cell.

Je ne le cherche pas longtemps, me remémorant vite les événements de l'après-midi.

— Ah, c'est vrai, il est tombé dans l'eau, poursuit William d'un ton baveux. Tu vois, tu n'es pas plus fine que moi. Alors, laisse-moi gérer ça pour vrai, tu veux ? Écoute, lance-t-il à l'intention de Justin, je n'ai pas ma carte de crédit sur moi en ce moment, mais je te promets que je réglerai ça avant de partir demain matin. C'est bon pour toi ?

— Laisse donc faire. Il a dit que c'était gratuit ! Hein, Juju ?

— Tu as tout compris, ma belle.

— Mille mercis ! m'exclamé-je. Tu es un chef extraordinaire. Et généreux, en plus !

Je lui souris bêtement.

— Pas question de devoir quoi que ce soit à qui que ce soit. Compris ? Je paie toujours mon dû.

— Will, tu es donc bien agressif tout à coup ! Calme-toi un peu !

— Je me calmerai quand on sera sortis d'ici. Allez, viens, on rentre.

Sans un regard en arrière, William m'entraîne à l'extérieur du restaurant sans me laisser la chance d'argumenter. Je me retourne tout de même vers Justin, mal à l'aise. Ce dernier a la bonté de me signifier que tout est beau d'un geste de la main. Il ne nous en tient pas rigueur. Heureusement qu'il est plus raisonnable que mon collègue ! Une fois dehors, je défais ma main de la poigne de William et m'arrête brusquement. Toute cette mascarade a eu pour effet de dissiper d'un coup les effets de l'alcool.

— C'est quoi ton problème ? Pourquoi as-tu réagi comme ça avec lui ? Il ne t'a rien fait. Même qu'il nous a payé la traite, solide. Tu aurais dû le remercier plutôt que lui faire la gueule.

William, qui a continué à marcher, s'arrête à son tour. Il fait volte-face et me laisse voir son visage défait.

— Le remercier ? Tu me niaises, j'espère !

— Non, pourquoi ?

Je le rejoins en quelques enjambées. Il me faudra peut-être régler des comptes ce soir, finalement.

— Sérieusement, William, je ne comprends pas pourquoi tu sembles si en colère. On a passé une belle soirée, non ?

— Oui.

Son ton est faux. Il me cache quelque chose, c'est évident.

— Oui, mais quoi ?

Pour une rare fois, il baisse la tête. Il n'ose pas m'affronter. Soucieuse de le faire parler, je cherche à établir un contact visuel avec lui. Ce n'est pas chose aisée.

— Qu'est-ce qui se passe ? insisté-je.

Je profite du fait qu'il y a un banc de bois à proximité de nous pour l'y entraîner.

— Tu peux me parler, tu sais. Je suis là pour toi. Vas-y, dis-moi ce qu'il y a.

Les épaules de William montent et descendent avant qu'il ouvre enfin la bouche :

— Ça m'a écœuré de le voir agir comme ça avec toi.

Mon cerveau met un moment à assimiler ses mots, mais la situation ne semble pas vraiment plus claire.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il était là, à te tournoyer autour comme… comme un vieux pervers.

— Euh, hein ?

— Ma toute belle par-ci, mademoiselle par-là. Il pourrait être ton père, bon sang !

— Voyons, William, tu sais aussi bien que moi qu'il niaisait. Et puis, mets-toi à jour un peu ! La différence d'âge dans les couples est de plus en plus fréquente.

Mon collègue cesse enfin de fixer ses pieds pour lever la tête dans ma direction.

— Je ne pense pas qu'il niaisait tant que ça, moi. Seulement, tu étais trop saoule pour t'en apercevoir.

— Arrête avec ça, s'il te plaît.

— Désolé.

Je reporte mon attention sur la mer. Justin me draguait-il vraiment ? Selon les dires de William, il a presque été déplacé envers moi. Pourtant, à aucun moment n'ai-je éprouvé un quelconque malaise face à son comportement à mon égard. J'étais flattée de tant d'attention, c'est vrai, mais ça s'arrêtait là. Je ne me souviens pas de la dernière fois qu'un homme m'a *cruisée*. Aussi, je ne peux pas dire que j'ai eu droit à beaucoup de chaleur humaine depuis le début de ce voyage. William n'est pas ce qu'on peut appeler un partenaire de voyage de rêve. Il a été d'une froideur sans égale avec moi jusqu'à tout récemment. Et encore, la partie n'est pas gagnée. Je ne serais pas surprise qu'il retombe dans son ancien *pattern*. Qu'il se referme sur lui-même pour éviter je ne sais quoi. C'est quoi, ce grand mystère qui le rend si désagréable ? Qui le brime au point de ne pas pouvoir profiter de la vie en toute légèreté ?

Pendant que je m'adonne à mes réflexions, William ramasse une branche qui traîne sur la promenade de bois et la déshabille distraitement de son écorce. Nous avons beau être assis côte à côte, je le sens à mille lieues de moi en ce moment.

— Je peux te poser une question ? osé-je doucement.

— Hum, hum.

— Qu'est-ce que ça change pour toi ? Que Justin me drague, je veux dire ?

L'attention de William revient à moi en un rien de temps. À la lueur de la lune, ses iris luisent comme deux billes. Ses cheveux frisés encadrent son visage carré, qu'une barbe négligée commence à envahir. Son charme semble décuplé ce soir. Pour la première fois, je découvre ce que toutes ces femmes voient quand elles le regardent. Seulement, moi, j'ai aussi accès à ce qui se cache sous son épaisse carapace. À ma grande surprise, ce n'est pas aussi laid que je le croyais.

Alors que je m'attends à avoir une explication, William bondit sur ses pieds et déclare :

— Il serait temps qu'on cherche un endroit où passer la nuit.

Je me retiens de dire que nous aurions pu demander à Justin de nous héberger. Qui sait, peut-être avait-il même plus d'une chambre d'amis à nous offrir ? Déçue que la discussion prenne fin aussi brusquement, je me lève à mon tour. William glisse un bras sous le mien.

— Ça va, tu sais ? Je ne me sens plus étourdie. L'air salin m'a fait du bien, faut croire.

— Tant mieux, répond-il sans toutefois retirer son bras. J'ai vu des maisonnettes un peu plus loin. On va voir s'il en reste une de disponible ?

— Parfait. Je te suis.

Après tout, je n'ai pas trop le choix.

Pendant que nous déambulons lentement sur la promenade, je lève le visage vers le ciel et laisse l'air salin m'emplir les narines. La détente est instantanée. La douceur de cette soirée qui s'achève est la bienvenue, d'autant plus que je n'ai pas accès à des vêtements de rechange.

— Et puis, comment ça va ? Tu ne te sens pas trop déstabilisée de ne pas avoir ta complice poilue avec toi ? s'informe tout à coup William.

En voilà une bonne question ! Comment mettre fin à un si beau moment de thérapie ? En me demandant comment je me sens. Pour

une fois que j'essayais de diriger mes pensées vers autre chose !

— Pourquoi le serais-je ? Parce qu'on n'a plus de VR ? Parce que Madame Rita est seule et sans défense ? Ou parce qu'on ne sait pas encore où on va dormir et que mes jambes sont sur le point de m'abandonner ?

William pince les lèvres et resserre son étreinte pour me soutenir. J'apprécie le geste, mais je ne vais pas jusqu'à le remercier de la délicate attention. Chaque chose en son temps.

— Eh bien, toutes ces réponses, je dirais, précise-t-il. Mais pour être honnête, ce n'est pas vraiment de ça que je voulais parler.

— Ah bon ?

— Je voulais savoir comment tu gérais le fait de… de ne pas avoir de cellulaire.

Eh bien ! On ne peut pas dire qu'il fait dans la dentelle, celui-là. Cependant, ma réponse me surprend moi-même :

— Si tu veux tout savoir, je n'y pensais même pas. En fait, je l'avais presque oublié. N'empêche que je dois avoir reçu une tonne de messages aujourd'hui. Et il y a Sacha qui attendait impatiemment de mes nouvelles. Je lui ai envoyé une photo. Il m'a sûrement répondu.

J'observe un moment de silence.

— Mais ça me fait quand même du bien. De décrocher, je veux dire.

William est satisfait de ma réponse. Un large sourire illumine son visage. Il s'apprête à répliquer quelque chose, mais se retient au dernier instant.

— On est arrivés à la réception, m'informe-t-il avant de passer devant et de me tenir la porte avec galanterie.

Un homme trapu se trouve dans une pièce contiguë à la réception et regarde une émission sur un vieux téléviseur.

— Bonsoir, l'apostrophe William. On cherche une chambre pour la nuit. Auriez-vous quelque chose de disponible, par hasard ?

Les pas de l'employé, qui rejoint le comptoir, font craquer le plancher de bois.

— Eh là là, mes amis, vous êtes vraiment dernière minute, vous autres !

— Ouin, disons qu'on a eu quelques… problèmes.

J'abonde dans le même sens que William en hochant la tête. Alors que je m'attends à une réponse négative de la part du maître des lieux, un sourire malicieux se dessine sur ses traits vieillis par les années.

— C'est votre jour de chance, les tourtereaux ! Tout est complet partout, à ce qu'il paraît.

— On n'est pas un couple, laissé-je tomber comme par réflexe.

L'hôte nous scrute et, de son index à l'ongle beaucoup trop long, nous pointe tour à tour.

— Vous voulez dire que… Nah ! On ne me la fait pas à moi, celle-là. Je sais reconnaître un couple quand j'en vois un. Il y a un petit je-ne-sais-quoi qui brille dans votre regard.

— Ça s'appelle de la fatigue, rétorqué-je bêtement.

— Elle vient de vous dire qu'on n'est pas un couple, s'impatiente William.

— Vraiment ? Même pas peut-être un peu ?

Non, mais c'est quoi, l'affaire ? Peut-on juste savoir s'il reste quelque chose de disponible ? Aussi, comment peut-on être un peu un couple ? On l'est ou on ne l'est pas, non ? Après un long silence malaisant, celui qui joue les cupidons se décide enfin à lâcher le morceau. Il retourne dans la pièce où le téléviseur joue à plein volume et s'empare d'une clé sur le tableau fixé au mur.

— C'est la toute dernière qu'il me reste, nous informe-t-il, son air malicieux n'ayant pas disparu. Tout équipée et très confortable. Vous verrez, elle vous donnera envie de vous coller un peu.

William et moi soupirons. Qu'est-ce que ça va prendre pour qu'il comprenne que nous ne sommes pas un couple ?

— Ça fera cent dollars, les…

Bravo ! Il s'est retenu juste à temps. Cependant, nous ne sommes toujours pas sortis du bois. Comment lui dire que nous n'avons pas de quoi le payer pour l'instant ? C'est alors que William fait son grand numéro de charme.

— Connaissez-vous le magazine *Angela,* monsieur…

Il étire le cou pour lire le nom de l'employé sur l'insigne.

— Monsieur Michel ?

— C'est quoi, ça ? Un autre de ces magazines qu'on tient juste à une main ?

Le voilà qui éclate de rire comme s'il avait sorti la meilleure blague jamais faite sur terre. Pauvre de lui. Si seulement il savait à quel point elle est nulle ! William fait de son mieux pour garder son calme et sort son cellulaire pour trouver le site Internet. Puis, il fait défiler quelques pages sur son écran, sous l'œil désintéressé de Michel. Constatant le manque d'intérêt de son interlocuteur, mon collègue cesse son manège.

— Il se trouve qu'Annabelle et moi y travaillons. Nous sommes rédacteurs. C'est d'ailleurs pour ça qu'on est ici, pour faire une chronique sur la vie en VR.

— En VR ?

— En *van,* précisé-je. Vous savez, les véhicules récréatifs à bord desquels on peut voyager n'importe où ?

La lumière surgit enfin dans l'esprit embrouillé de Michel.

— Si c'est le cas, qu'est-ce que vous faites ici ?

Nouvel échange de regards entre mon collègue et moi.

— Eh bien, c'est justement ça, le problème, commence William. Nous l'avons un peu… perdu. Mais rien de bien grave, là. Demain, tout sera réglé.

Michel comprend de moins en moins notre histoire tordue.

— Il a été remorqué à la fourrière, ajouté-je. On s'est garés où ce n'était pas permis.

— Ah ! OK. Mais c'est quoi le rapport ? Pourquoi vous me déballez tout ça, là ?

Le maître des lieux manipule la clé avec agacement.

— Ça fera cent dollars, répète-t-il. Vous payez ça comment ?

— C'est justement là où je m'en allais avec mes explications, poursuit William. Mon portefeuille est resté dans le VR.

Michel fronce les sourcils, puis finit par me dévisager, comme s'il s'attendait à ce que je paie.

— Mon cellulaire est tombé dans l'eau, cet après-midi, pendant qu'on faisait le tour de l'île Bonaventure. Ma carte de crédit est dedans.

J'ai honte. Affreusement honte, même. William et moi avons l'air de deux imbéciles sans abri et sans argent. Deux beaux champions, quoi !

— Est-ce qu'on pourrait vous payer demain, quand on aura retrouvé notre véhicule ? Ce n'est qu'une question de temps avant qu'on y ait accès. Je dois téléphoner à cet homme, explique William en brandissant le bout de papier sur lequel Richard a inscrit le nom de son contact.

La bonté de Michel quitte ses traits. Il n'a plus aucune sympathie pour nous. Même plus une petite envie de nous prendre pour un couple.

— Pas de paiement, pas de chambre.

Le maître des lieux est inébranlable. Il refuse catégoriquement que

nous payions la totalité à notre départ. Il souhaite au moins avoir un numéro de carte de crédit pour garantir notre paiement. Tout à coup, j'ai une illumination.

— Je l'ai ! On n'a qu'à téléphoner à la patronne !

J'ai l'impression d'avoir dit quelque chose de terrible tant William semble inquiet tout à coup.

— Angela ?

— Ben oui !

— À cette heure-là ?

D'une main solide, j'entraîne William à l'écart pour discuter.

— Je pense qu'on n'est pas trop en position de se soucier de l'heure qu'il est. On est ici pour le travail et on a un pépin. Il nous faut un numéro de carte de crédit. Angela n'a qu'à nous donner celui de la carte du magazine, non ?

— Hum, ouais.

Franchement, je ne vois pas quel est le problème. Ça ne doit quand même pas être la première fois qu'il fait une telle demande ! Pourquoi autant de réticence ?

— Si ça te gêne de le demander, je le ferai. Seulement, il faudrait que tu me prêtes ton téléphone vu que le mien est probablement dans le fond de l'estomac d'une baleine.

William réfléchit encore, puis il finit par accéder à ma demande en insistant pour passer l'appel. Il sort dehors pour le faire, comme s'il souhaitait un peu d'intimité. Je trouve son attitude bien étrange, mais, avec tout ce qui s'est passé aujourd'hui, je n'en suis plus à une étrangeté près. Pendant ce temps, Michel et moi jouons au jeu du silence en nous échangeant des sourires embarrassés.

Après quelques minutes, je commence à m'inquiéter de la durée de l'appel.

— Je reviens dans un instant, dis-je avant de sortir à mon tour.

La conversation entre Angela et William semble fort animée. Ce dernier est dos à moi, mais j'entends clairement chacun des mots qu'il prononce :

— *Mom,* arrête avec ça, OK ? Je t'ai dit que j'avais rien à voir là-dedans. Maintenant, décroche. J'en ai plein le derrière que tu me fasses passer pour le méchant.

Je fige. *Mom ?* Ai-je bien entendu ? William Després est le fils d'Angela Pellegrini ? *Oh my God !* Je n'en reviens juste pas.

— Bon, il était temps, poursuit mon collègue, n'ayant aucune idée

que je suis là, tout près. Attends, je rentre pour te mettre sur le haut-parleur.

C'est là que William fait volte-face… et que nos yeux se rencontrent. Ça y est. Il sait. Il sait que j'ai tout entendu. Que maintenant, je connais son secret. Alors que je m'attends à ce qu'il s'explique, il feint l'innocence.

— J'ai le numéro de la carte.

Et il entre en trombe dans le bâtiment.

William marche d'un bon pas devant moi. De toute évidence, il ne souhaite pas que je le rejoigne. Quand je le rattrape malgré tout, il lève une main en l'air et m'arrête avant que j'aie pu dire quoi que ce soit.

— Je ne veux pas en parler, compris ?

— Voyons, William, c'est gros ce que je viens d'entendre. Ça explique plein de choses. En fait, ça explique tout.

Tout, peut-être pas, mais je comprends maintenant davantage pourquoi il agit comme il le fait. Angela est loin d'être tendre à son endroit. Elle le rabaisse constamment, cherche à le coincer pour tout et pour rien. Beaucoup de gens vireraient fous pour moins que ça.

Bien que je meure d'envie d'en connaître davantage sur les raisons qui font que William travaille pour le magazine de sa mère, je décide d'attendre. Ce n'est pas le moment. La journée nous a déjà fait vivre un ouragan d'émotions. Le moment est venu pour nous de nous reposer.

Lorsque nous arrivons devant notre cabine, nous avons la surprise de découvrir une jolie maisonnette jaune soleil. La mer est le principal voisin du bâtiment, si bien que je sais d'emblée que je pourrais passer des heures à admirer le paysage par la petite fenêtre. Sans attendre d'invitation, William fait tourner la clé dans la serrure.

— Ouin !

C'est le seul mot qui me vient à la vue de notre chambre pour la nuit. Aussi, j'ai mis quelques secondes avant de le prononcer. Pour sa part, William n'a toujours rien dit. Il appuie sur l'interrupteur près de la porte et pénètre dans notre humble demeure, à la recherche d'espace supplémentaire. D'un placard, d'une pièce secrète, n'importe quoi. Seulement, il n'y en a pas. Notre cabine se compose d'une seule et unique pièce au centre de laquelle trône un grand lit. Tout au fond, près de la fenêtre, il y a une table et deux chaises, un réfrigérateur, un bout de comptoir et deux ronds de poêle. Le tout est complété par une salle de bain rudimentaire.

— Ouin, répète William en se grattant l'arrière du crâne. C'est ça qui

est ça, j'imagine.

Nous nous dévisageons. Évidemment, une seule question nous titille, raison pour laquelle notre attention converge à peu près au même moment sur le lit.

— Je dormirai sur la chaise, décide mon collègue en marchant vers le meuble de bois pour en tester le confort.

Il y gigote comme un ver, à la recherche d'une position potentiellement acceptable.

— Arrête de dire des bêtises. Tu sais aussi bien que moi que, si tu dors plus de dix minutes là-dessus, tu seras barré du dos pour le reste du voyage. Ça n'a aucun sens que tu y passes la nuit.

Il ne me contredit pas. Cependant, son air embêté demeure.

— Qu'est-ce qu'on fait, d'abord ? Tu veux qu'on retourne à la réception ? propose-t-il.

— Qu'est-ce que ça va changer ? Michel a dit que tout était complet pour ce soir.

— Il a aussi dit que cette chambre était douillette.

— Ouais. Bon, on n'a pas tous la même définition de douillet, à ce que je vois.

— En effet.

Épuisée par la longue journée que nous avons vécue, je dépose mon sac sur le sol et je m'allonge sur le lit, bras écartés.

— Wow ! Il est *full* confo ! m'exclamé-je.

Si je ne me retenais pas, je m'endormirais ainsi, lumière allumée ou pas. Pour une rare fois, William semble gêné.

— Allez, viens, l'invité-je en repliant mes bras sur ma poitrine, me repositionnant sur l'oreiller.

Mon collègue finit par abdiquer, probablement épuisé, lui aussi.

— Hé, c'est vrai ! Je ne m'attendais pas vraiment à ça en le voyant.

Le silence tombe. Cinq secondes passent, puis dix.

— Donc, on fait quoi ? demande enfin William.

— Je pense qu'on n'a pas trop le choix, non ? On va partager le lit. Je ne prendrai presque pas de place, t'inquiète pas.

— Tu es certaine ?

Que devrais-je répondre à ça ? Bien sûr que non ! Je suis loin d'être assez à l'aise avec lui pour ça. Cependant, je dois être raisonnable.

Laisser de côté mes chichis et me rendre à l'évidence : nous n'avons pas d'autre solution. C'est ça, ou nous dormons dehors.

— Oui, ça va. De toute manière, je suis tellement fatiguée que je risque de m'endormir en quelques minutes seulement.

— Moi aussi, avoue William. Tu veux faire ta toilette avant moi ?

Comment pourrais-je la faire ? Je n'ai ni vêtements propres ni produits cosmétiques. Je bondis tout de même du lit pour me précipiter vers la salle de bain.

— William, il y a tout ce qu'il faut pour prendre une douche !

Quand je sors de la salle de bain, un bon vingt minutes plus tard, William est allongé sur le lit, la lumière ouverte, et il dort paisiblement. Je ne peux retenir une exclamation attendrie. Son visage est détendu, ses traits sont paisibles. On dirait un enfant. Sans faire de bruit, je tire les rideaux, ferme la lumière et m'allonge à ses côtés. C'est tellement étrange de le savoir si près ! Son souffle vient presque rebondir sur ma peau.

Arrête de penser et dors !

Ma petite voix intérieure a raison. Il me faut mettre un frein à mes pensées, sans quoi je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Je laisse donc mes paupières lourdes se fermer complètement, et la respiration lente et régulière de William s'occupe du reste.

14

Ça peut-tu être pire ?

Contre toute attente, j'ai très bien dormi. Au départ, disons que je ressentais un malaise à l'idée de me coucher aux côtés de William. De partager avec lui cette proximité alors que je le connais à peine. Nous ne nous fréquentons même pas ! Toutefois, ma grande fatigue a fait en sorte que je ne me suis pas posé mille et une questions. Elle m'a entraînée au pays des rêves en peu de temps, jusqu'à ce que j'ouvre les paupières et aperçoive les rayons du soleil à travers les rideaux.

Le jour s'est déjà levé.

D'emblée, j'ai le réflexe de me tourner vers l'autre moitié du lit. Elle est vide. Aucune trace de William. Intriguée, je me lève, marque un bref arrêt à la salle de bain afin de dompter ma coiffure – je me suis quand même couchée les cheveux mouillés – et m'apprête à sortir sur le minuscule balcon de notre cabine. Sitôt le pas de la porte franchi, j'entre en collision avec quelqu'un.

— Oh, désolé !

C'est William, ruisselant de sueur. Eh oui, il a fait son jogging, bien qu'il n'ait pas les vêtements appropriés pour le faire. Son torse ruisselant démontre clairement qu'il a eu chaud. Il s'essuie le front du revers du poignet et me sourit, essayant par le fait même de reprendre son souffle.

— J'ai eu la sagesse d'épargner mon chandail. Tu es réveillée depuis longtemps ?

— Non, je viens tout juste. Je pense que j'étais fatiguée, ajouté-je avec un rire gêné, tentant du même coup de tester le degré de non-fraîcheur de mon haleine du matin.

Pourquoi n'ai-je pas jeté un œil dans les tiroirs du meuble de la salle de bain pour voir s'il y avait du dentifrice ? Je n'ai pas l'habitude de partager ma bulle du matin de cette manière. J'ai beau avoir pris ma douche la veille, je me sens tout de même défraîchie. Des vêtements propres auraient été grandement appréciés, surtout en ce qui concerne les sous-vêtements. Beurk ! J'essaie de ne pas y penser. Pour sa part, William ne semble nullement déstabilisé par son manque d'éclat, même qu'il en a rajouté une couche en allant courir.

— Tu es matinal, aujourd'hui ! m'exclamé-je en faisant un pas de côté pour gagner une des chaises Adirondack qui font face à la mer.

William m'imite.

— Je n'ai pas vraiment dormi, lâche-t-il, tentant de reprendre son souffle.

Il n'en faut pas plus pour que mon hamster mental tourne à vive allure dans sa roue. Ah bon, est-ce à cause de moi ?

J'ai ronflé ? Crié ? Pris toute la place dans le lit ? Toutes ces réponses ? Ou peut-être est-ce en raison de ce que j'ai découvert lors de son appel à Ange… à sa mère ? C'est quand même énorme comme révélation. Cependant, ça m'éclaire. Ça explique beaucoup de choses dans le comportement erratique de William. Angela est une femme exigeante. De toute évidence, elle l'a tellement été avec son fils qu'aujourd'hui, il cherche la reconnaissance dans tout ce qu'il fait. C'est infiniment triste, au fond.

— J'espère que ce n'est pas à cause de moi. J'ai essayé de me faire toute petite, comme je te l'avais promis.

William met quelques instants à répondre.

— Absolument pas. Le calme de ta respiration m'a aidé à m'apaiser.

Incapable de soutenir ce regard trop profond, il me faut faire diversion. Je bondis donc sur mes pieds et marche de long en large, me remémorant le plan de *match* de la journée.

— As-tu le numéro du gars dont t'a parlé Richard, hier ? Il faudrait l'appeler pour récupérer le VR. Je n'en peux plus de ne pas savoir si Madame Rita va bien.

— C'est déjà réglé, précise William, un léger sourire aux lèvres. J'attendais seulement que tu te lèves. La fourrière est environ à vingt minutes de marche d'ici.

— Vraiment ? Qu'est-ce qu'on attend, alors ?

— Tu me laisses le temps de prendre une douche ?

Me voilà forcée d'admirer de nouveau les pectoraux bien découpés de mon collègue, avant qu'il disparaisse sous le jet d'eau chaude.

Fort heureusement, nous récupérons notre véhicule sans trop de problèmes. Ayant maintenant accès à son portefeuille, William règle la note. Quand je retrouve enfin ma chatte adorée, je ne peux m'empêcher de verser quelques larmes en l'étreignant beaucoup trop fort. Pour sa part, ma vieille minette n'attend qu'une chose : que je lui ouvre la porte pour qu'elle puisse enfin prendre l'air. Mon collègue et moi décidons d'abord de quitter cette satanée fourrière, puis nous revenons près de la mer pour rendre la clé de la cabine où nous avons passé la nuit et pour déjeuner. Cette fois, nous surveillons le VR alors que nous avalons un repas rapide sur une table à pique-nique. Pas question qu'il disparaisse une fois de plus, celui-là.

— J'ai eu tellement peur pour elle, avoué-je à William, alors que Madame Rita se dévisse le cou pour zieuter les oiseaux.

— Elle compte vraiment beaucoup pour toi. C'est beau à voir, même si c'est juste un chat.

Le poids des sous-entendus dans cette déclaration me porte à réfléchir à sa signification réelle. Qu'essaie de me dire William ? J'y vais de l'hypothèse que je crois la plus plausible.

— Tu fais allusion à…

Je laisse ma phrase en suspens alors que je me bute à un questionnement essentiel. Devrais-je dire « Angela » ou « ta mère » ? C'est si difficile d'avoir accès au vrai William, la dernière chose que je souhaite, c'est qu'il se referme et se coupe complètement de ses émotions. Présentement, il y a une brèche. Je dois en profiter, c'est le moment ou jamais.

— Tu n'étais pas censée entendre la discussion, hier.

— Je m'en doute bien. Je suis désolée. Si j'avais su, j'aurais respecté ton intimité. Ce n'est pas trop mon genre d'espionner les conversations téléphoniques des gens. J'espère que tu le sais.

— Je me suis juré que personne ne saurait jamais que… que cette femme est ma mère.

Il en parle avec une telle froideur ! Ça m'atteint plus que je le souhaiterais. Je trouve très dommage que la relation entre la mère et le fils soit telle qu'elle est. Cependant, un point me titille particulièrement, si bien que je dois m'en informer.

— Je peux te poser une question ?

— Essaie toujours.

Encourageant !

— Pourquoi tu travailles pour elle si c'est si difficile entre vous ? Je veux dire, avec le *standing* que tu as…

William laisse tomber le reste de sa rôtie, qu'il mangeait sans trop d'appétit, d'ailleurs. Il s'essuie lentement les lèvres sur sa serviette de papier, la tête baissée vers la vieille table de bois.

— Pendant longtemps, on ne s'est pas parlé, elle et moi. Elle a divorcé de mon père, s'est endurcie davantage et a fondé son magazine, qui fonctionne plutôt bien, tu l'as sûrement remarqué.

Je ne le quitte pas des yeux.

— Ça n'a jamais été facile d'être le fils d'Angela Pellegrini. C'est une femme froide et exigeante qui n'a à cœur que le succès. Tout le reste n'a aucune valeur pour elle. Si tu ne réussis pas, tu ne vaux rien. Elle manie les gens comme des pions pour arriver à ses fins. Voilà la

mentalité dans laquelle j'ai été élevé. Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai toujours besoin de prouver ma valeur ? Pourquoi je déplace autant d'air pour sentir que j'existe ? J'ai passé une bonne partie de ma vie à me faire dire que je suis un bon à rien. Que je ne serai jamais le fils dont elle rêvait. Je ne sais pas si tu le sais, mais c'est difficile.

Le regard que William lève sur moi me déchire le cœur. Il est voilé de larmes. Des larmes qui reflètent plusieurs années de douleur refoulée. Instinctivement, je dépose ma main sur la sienne. Je ressens le vif besoin de le rassurer, de lui montrer que je suis là pour lui. Il ne fait rien pour la retirer.

— William, tu n'es pas un bon à rien, tu m'entends ? Tu as d'incroyables qualités.

Son ouverture m'incite à poursuivre :

— C'est vrai ! Tu es assidu, persévérant, tu as l'esprit vif, une soif de découvrir le monde. Tu es un excellent rédacteur. Ce n'est pas pour rien que les lectrices t'aiment autant. Tu…

Je m'interromps quand le sourire de William perce à travers ses larmes.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu me fais rire.

— Comment ça ?

OK, là, ça devient franchement insultant. J'essaie de lui remonter le moral du mieux que je peux et lui, il se moque ouvertement de moi. Même que ses lèvres s'étirent davantage, signe que son amusement s'accentue. William dépose son autre main sur la mienne, la rendant ainsi prisonnière. Je dois user de tout mon petit change pour concentrer mon attention sur autre chose que la douce chaleur qui m'envahit.

— Tu es là à énumérer mes qualités alors que, pas plus tard qu'hier, tu voulais me dévisser la tête.

Je ne réponds pas.

— Allez, avoue que j'ai raison.

— Bon, peut-être un peu.

— Plutôt étrange, tu ne penses pas ? Est-ce parce que je suis tranquillement en train de gagner ton estime ? De me créer un chemin… jusqu'à ton cœur ?

— Pff !

Voyons, qu'est-ce qu'il raconte, lui ? Déboussolée, je reprends vivement possession de ma main et ramène mes bras plus près de moi.

— Tu n'as quand même pas répondu à ma question, lancé-je pour ramener la discussion sur un terrain moins glissant.

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi tu t'entêtes à travailler au *Angela* ? Avec le talent que tu as, n'importe quel magazine t'embaucherait sur-le-champ, j'en suis certaine. Tu pourrais même être ton propre patron. Ou créer ta chaîne YouTube et parcourir le monde. Tsé, tu parles souvent de moi et de mes nombreux abonnés, mais tu es plutôt bien parti, toi aussi. Sérieux, tes statistiques monteraient en flèche. Même que tu pourrais possiblement avoir des commanditaires, signer des partenariats avec des marques de produits qui cherchent à accroître leur visibilité. Pour vrai, Will, les possibilités sont infinies. Je t'en supplie, ne gâche pas ton talent en travaillant pour une femme qui ne croit pas en toi.

À la fin de ma lancée, je suis à bout de souffle. Je me suis complètement laissée aller sans m'en rendre compte, si bien que j'en ai peut-être un peu trop mis. William a raison. Pas plus tard qu'hier, je le *stoolais* à la patronne pour qu'elle le foute à la porte. À ce souvenir, un désagréable frisson me traverse. Cristi de biscuit, j'ai fait ça, moi ? Qu'est-ce qu'il va dire lorsqu'il l'apprendra ? Je tourne mon visage vers l'homme en face de moi en tentant de ne pas laisser paraître mon trouble.

— Eh bien, je ne m'attendais pas à ce que l'influenceuse la plus populaire de l'heure me fasse un tel éloge ! Si j'avais su, j'aurais fait pitié bien avant.

— T'es con, dis-je en m'étirant pour lui frapper l'épaule du bout des doigts.

— Sans blague, Anna, tu étais magnifique à voir aller.

— Hein ?

— La passion dans ta voix, ta fougue et les connaissances que tu possèdes de ce milieu, tu es vraiment à ta place.

Les joues rosies, je me contente de le remercier brièvement.

— En ce qui concerne ta question…

— Oui ?

Enfin, il va me le dire !

— Le problème, c'est que, si j'y réponds, je devrai ensuite te tuer.

Un soupir m'échappe. Ça y est, il me prend encore pour une idiote ! Comme si ce n'était pas suffisant, il éclate de rire.

— Tu devrais regarder moins de films. Tu commences à les confondre avec la réalité.

Il s'éclaircit la gorge et retrouve sommairement son sérieux.

— Disons qu'on n'a pas trop eu le choix de travailler ensemble. À ce moment-là, Angela avait besoin de moi, et moi, d'elle. Ou plutôt, de ce boulot. Maintenant, tu m'excuseras, mais je ne t'en dirai pas plus, conclut-il en se levant et en récupérant les restes de son déjeuner. Bon, je vais me changer.

Je n'insiste pas.

— D'accord. Je te rejoins dans quelques minutes.

Sitôt William disparu dans le VR, je m'empare de ma tablette et rédige un long courriel à ma patronne. Je me confonds en excuses pour le message que je lui ai envoyé la veille et je mets le tout sur le dos de la fatigue de la route. Je termine en lui assurant que William s'occupe bien de moi. Qu'à nous deux, nous formons une équipe de feu, exactement comme elle le souhaitait.

Tu en mets un peu trop, là !

Tant pis ! L'heure est grave. Par ma faute, William est sur le point de se faire renvoyer. Je sais que je lui ai dit qu'il pourrait travailler n'importe où, mais c'est à lui de décider de le faire. Pas à moi. Maintenant que je connais une partie de son histoire, je ne peux pas laisser faire son congédiement. S'il y a lieu, c'est Angela qui devrait partir, pas lui. Seulement, c'est impossible parce que ça entraînerait la fermeture du magazine, ou sa vente à un autre propriétaire qui pourrait en faire ce que bon lui semble. Ce n'est pas souhaitable.

Une fois ma mission accomplie, je me sens beaucoup mieux. Aussi, je me croise les doigts pour que mon message produise son effet et qu'Angela annule la rencontre qu'elle a prévue avec son fils à notre retour.

— Viens, Madame Rita, appelé-je ma chatte pour l'inviter à regagner le véhicule.

Obéissante comme toujours, ma petite bête poilue se dandine joyeusement et grimpe à bord de notre maison ambulante. William est en train de revêtir des vêtements propres. Dieu merci, je ne le croise pas une fois de plus en serviette ou nu. Je farfouille dans mes effets personnels, désirant faire ma toilette à mon tour. J'ai beau chercher, je ne trouve que l'étui avec ma brosse à cheveux, ma brosse à dents et mon dentifrice.

— William, aurais-tu vu le reste de mes produits ?

Encore ce petit rire amusé qui occupe tout l'espace.

— C'est typique, ça, non ? La fille qui cherche toujours ses affaires.

— Ha, ha, ha. Je meurs de rire. Sans blague, les aurais-tu vus ? Je les ai déposés dans un sac de plastique pour éviter de trimballer plusieurs étuis.

Les yeux de William s'agrandissent tant qu'on dirait qu'ils vont sortir de leurs orbites.

— Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Est-ce que c'était un sac de plastique blanc, par hasard ?

— Oui.

— Oh, misère ! Je l'ai mis aux ordures avant de reprendre la route, hier matin ! Je pensais qu'il contenait des déchets.

— Quoi ? Tu me niaises ?

— Je te jure que je ne te niaise pas. C'est comme je t'ai dit. Je les ai jetés aux poubelles.

Je m'efforce d'inspirer et d'expirer lentement. Je ne m'emporterai pas. Je suis capable de me contenir. Ah, et puis non.

— As-tu une idée de la valeur de ces produits ? Il y en a, là-dedans, que je devais tester pour des clients. J'ai signé des contrats, je me suis engagée à en parler sur mes réseaux sociaux. Je fais quoi, moi ? Je leur dis que je les ai perdus ? Déjà que je n'ai plus de cellulaire pour le faire ! William, qu'est-ce que tu as foutu, bon sang ? Tu ne pouvais pas te mêler de tes affaires ?

— Hé, woh, minute là. Comment je pouvais savoir que c'était bon, moi ? Tu as mis ça dans un sac-poubelle. Ça ne prend pas la tête à Papineau pour savoir que c'est risqué comme décision.

Vrai, mais je n'ai pas envie de lui donner raison. Le ton monte drôlement.

— Mais les sacs-poubelle du VR sont noirs ! Es-tu daltonien ?

Oh, je crois que je suis allée trop loin. William semble blessé, tout à coup. Il se renfrogne.

— Ce n'est pas juste que tu t'en prennes à moi comme ça. C'est vraiment poche de ta part, surtout après ce que je viens de t'avouer à propos de ma mère. Si tu veux me rabaisser comme elle le fait si bien, dis-le-moi tout de suite, je vais débarquer et te laisser rentrer seule à la maison. Je n'ai pas besoin d'une autre Angela dans ma vie.

Ouch ! Ça fait mal. Je regrette amèrement mes paroles. William ne les méritait pas, c'est vrai.

— Désolée. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Et tu as raison, c'est mon erreur. C'était vraiment stupide de ma part de mettre autant de valeur dans un sac poubelle. *My bad.*

Mon unique étui entre les mains, je m'empresse de mettre un terme à cette querelle. Après tout, il y a pire que ça, non ?

— Je me brosse les dents, ensuite je suis prête à partir. Ça te va ?

— Oui. Pendant ce temps-là, je vais aller payer notre dû à Justin. Je reviens dans dix minutes.

Une fois seule, je m'assois sur le siège avant pour reprendre mon souffle. Qu'est-ce qui m'a pris d'être aussi méchante avec lui ? J'abaisse le rétroviseur central et j'observe l'image qu'il me renvoie. La femme que j'y aperçois m'est inconnue. Je la sens déboussolée, perdue, mêlée dans ses sentiments. Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi suis-je si sensible par rapport à tout ce qui concerne William ?

Après avoir pris quelques minutes pour me recentrer, je profite de ce moment d'intimité pour aller aux toilettes. J'entreprends ensuite de me brosser les dents dans l'évier de la cuisine. C'est plus grand, je m'y sens moins à l'étroit, en plus d'être à l'abri de l'odeur nauséabonde que j'ai laissée dans la minuscule salle de bain. Hélas, personne ne sent la rose après s'être vidé les intestins.

Si William me voyait, il ne serait pas content de mon geste. C'est une des règles de départ qu'il a établies. Il trouve répugnant le fait de cracher dans un évier dans lequel nous lavons aussi la vaisselle. J'avoue que je ne comprends pas son point de vue. Qu'est-ce que ça change si nous prenons soin de bien le nettoyer ?

Un mince filet d'eau coule du robinet alors que je recrache pour une dernière fois les restes de dentifrice que j'ai en bouche. Impatiente de faire disparaître toute trace de mon entorse à une des règles « williamiennnes », j'observe le liquide transparent et la mousse blanchâtre au fond de l'évier. Ils refusent de disparaître. C'est quoi le problème ?

Dix secondes passent. Vingt secondes. Une minute, et toujours pas de changement. Rien ne s'écoule dans l'évier en acier inoxydable. J'ai pourtant pris soin de retirer le bouchon ! C'est le moment que William choisit pour remonter à bord du véhicule.

— Prête ?

— C'est normal que l'eau ne s'écoule plus ? demandé-je, admettant du même coup ma culpabilité.

J'ai droit à un petit regard désapprobateur, puis William s'avance pour constater l'état de l'évier.

— On dirait bien que le réservoir est plein, dit-il simplement. Il va falloir trouver une station de vidange sur notre route.

J'ai l'impression que le sang disparaît alors de mon visage.

— Tu veux dire que… que la toilette ne *flushe* pas non plus ?

— Ben non, pourquoi ?

— Me semblait qu'on était bons pour la semaine !

C'est avec horreur que je le vois entrer dans la pièce pour confirmer le tout.

— Non ! S'il te plaît, n'ouvre pas le…

Trop tard.

— Oh…

Voilà ! Il a tout vu. Après avoir pondu un tout-inclus, j'ai simplement fermé le couvercle de la toilette avant d'appuyer sur la pédale pour évacuer le tout. J'étais bien loin de me douter que l'intégralité de ma production matinale y était encore. Je voudrais disparaître une fois de plus.

15

Décrocher

Je vis la honte de ma vie. Je veux que ce voyage se termine maintenant. Ce n'est plus en raison de l'attitude de William. Non, c'est réglé ça, on a fait le tour de la question. C'est plutôt parce que je n'en peux plus que des tuiles me tombent dessus encore et encore. Le plancher de l'étage supérieur doit être complètement démoli, là, non ? Il ne doit plus y rester aucune tuile. Est-ce que je peux enfin avoir une journée libre de toute mésaventure ? Juste une. Il me semble que ce n'est pas trop demander !

Chanceux dans notre malchance, nous avons trouvé une station de vidange à Percé. Nous avons donc procédé rapidement à la corvée. Somme toute, ce n'était pas aussi désagréable que ce à quoi je m'attendais. On ne sent rien, ne voit rien et, ensuite, on est bons pour plusieurs jours. C'est donc plus légers – beurk ! – que nous poursuivons notre route en direction de Gaspé.

— Tu me prêtes ton cell deux minutes ? demandé-je à William alors que nous nous arrêtons dans une station-service pour faire le plein d'essence. Il faut absolument que je donne signe de vie à Sacha. Il doit être mort d'inquiétude. Ça fait deux jours que je ne lui ai pas écrit.

La bonne humeur qu'affichait William s'éteint d'un coup.

— Ah, lui…

— Hé ! Ne le prends pas comme ça. Je veux juste lui dire que tout va bien. Tsé, on a l'habitude de se parler tous les jours, lui et moi. Il doit commencer à se poser des questions.

— Et c'est ça que tu appelles un ami ?

OK, je suis bien prête à fournir des efforts pour maintenir l'harmonie entre nous, mais il ne faudrait pas pousser le bouchon trop loin, quand même. L'obstination de William à détester Sacha m'irrite profondément.

— Oui, pourquoi ?

— Ben, vu de même, on dirait qu'il te surveille. Comme si tu lui appartenais. Que tu étais sa chose.

— Ha ! m'exclamé-je en éclatant de rire. On voit que tu ne le connais pas. C'est tout le contraire de Sacha, d'être possessif. Bon, tu me prêtes ton cell ou pas ?

William réfléchit. À quoi, bon sang ? Je ne lui ai quand même pas demandé la lune !

— J'ai une meilleure idée. Tiens, voici ma carte de crédit pour mettre de l'essence.

— *Cool !* Et pourquoi tu me la donnes ? Tu insistes toujours pour faire le plein.

— Justement, c'est le temps d'inverser la vapeur. Donne-moi son numéro, je vais lui écrire, moi, pendant ce temps-là.

Il est sérieux ? Il est si inquiet de me prêter son téléphone deux minutes ? De quoi a-t-il peur ? Croit-il que je vais me mettre à fouiller dedans ? Ou encore que je m'enfuirai dès que j'aurai mis la main dessus. Je croyais que notre relation était rendue ailleurs. De toute évidence, je me suis trompée. Je suis triste de constater que, peu importe ce qu'il fait, William finit toujours par me décevoir.

Ne souhaitant pas envenimer la situation, je lui donne les coordonnées de Sacha.

— Sois gentil avec lui, OK ? Il ne t'a rien fait. C'est toi qui l'as provoqué avec ton attitude désagréable. Au fond, Sacha, c'est vraiment un bon gars.

— Si tu le dis.

— Oui, je le dis. Vous êtes partis du mauvais pied tous les deux. C'est tout. Va falloir régler ça à notre retour.

— On verra. Bon, tu le fais ou pas, ce plein d'essence ?

Après l'avoir supplié du regard, je laisse William seul quelques instants.

Nous avons repris la route sous le signe de la bonne humeur. William m'a demandé de m'occuper de la musique, ce que je fais en m'amusant à le faire voyager à travers mon univers coloré.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que tu as des goûts variés, observe-t-il quand une reprise de *Can't Help Falling in Love* retentit dans l'habitacle après une chanson de Metallica.

— C'est ça, la beauté de la musique. Profiter d'un éventail d'univers tous plus différents les uns des autres.

— Moi qui croyais que tu me casserais les oreilles avec de la pop…

— … poche. Je le sais, tu l'as déjà dit. Tu radotes, le vieux !

William quitte momentanément la route des yeux pour me jeter un œil faussement insulté. Madame Rita est couchée sur mes genoux. Elle ne semble pas sur le point de bouger de là.

— Je pense que l'autre petite vieillesse du groupe s'est ennuyée de toi, laisse-t-il tomber, ce qui m'amuse.

Je ne rate pas l'œillade discrète que mon chauffeur pose sur ma main alors que je caresse tendrement le crâne de ma partenaire de vie. Contrairement à notre départ de Percé, à ce moment précis, je suis bien. Je pourrais même dire qu'il ne manque rien à mon bonheur. L'harmonie règne enfin entre William et moi, ma chatte que j'aime plus que tout est à mes côtés et je ressens un profond sentiment de liberté alors que nous trimballons notre maison partout sur notre chemin.

Soudain, un appel sur le cellulaire de William vient troubler la quiétude du moment. En tournant mon regard vers l'écran de l'appareil, j'y lis « démon », ce qui me fait sourciller.

— Ma mère, précise William.

Hum, gentil ! N'empêche que je trouve comique que le prénom de sa mère fasse référence à un ange alors qu'il la compare au démon. Je dois malheureusement avouer qu'il semble avoir raison.

— Tu veux que je réponde pour toi ? demandé-je après avoir constaté que William n'a aucune intention de s'immobiliser pour prendre l'appel.

— Non.

— C'est peut-être important.

— Si ce l'est, elle va rappeler.

Le téléphone se tait, puis reprend sa plainte quelques instants plus tard. Eh ben, voilà ! C'est important.

— Tu es certain que tu ne veux pas que je le prenne ? insisté-je.

Irrité, mon chauffeur donne un coup de volant avant d'immobiliser le VR en bordure de la route.

— Qu'est-ce que tu veux ? répond-il sans préambule. Tu me déranges. Je conduisais.

Je peux percevoir le ton enflammé de l'interlocutrice, mais je ne peux distinguer ses paroles.

— Hein ? Ben non, je ne conduis pas pendant que je te parle. Pour qui tu me prends ? Je me suis arrêté sur le bord de la route pour répondre. Veux-tu bien arrêter de… Oouuii, tout va bien. Elle aussi. Elle est encore avec moi, t'inquiète pas.

Pauvre William ! Ça ne doit pas être évident d'avoir à se justifier de la sorte à son âge. Malheureusement pour lui, l'interrogatoire se poursuit.

— Normal qu'elle ne te réponde pas. Elle… elle a un petit problème

de cellulaire. Quoi ? Je te répète que oui, elle va bien. Seulement, elle ne peut pas te par…

— Bonjour, Angela ! m'exclamé-je après lui avoir arraché le téléphone des mains pour le porter à mon oreille. Oui, c'est comme William vous l'a dit, tout va très bien. La Gaspésie est vraiment un endroit magnifique pour effectuer une virée comme la nôtre.

La discussion se poursuit quelques minutes, alors que je me mords l'intérieur des joues pour ne pas demander à ma patronne si elle a reçu mon dernier courriel. Aussi, j'espère qu'elle n'abordera pas tout bonnement le sujet alors que William est à mes côtés. Lorsqu'elle est enfin rassurée à mon sujet, elle redemande à parler à son fils. Je tends l'appareil à ce dernier, qui ne cache pas son mécontentement.

— Oui, dit-il d'un ton traînant. Hé ! Tu ne vas pas recommencer avec ça. Je t'ai dit que je n'avais rien à voir avec cette histoire. Mais… attends… MOM !

William a haussé le ton, ça m'a saisie. Madame Rita aussi. D'ailleurs, celle-ci bondit de mes jambes et se précipite au fond du véhicule, où elle se faufile sous un coussin. Ses grosses fesses dépassent, mais elle se croit invisible. Ah, les chats ! Heureusement qu'ils sont si charmants ; c'est pour ça qu'ils gagnent notre cœur.

William est toujours en train de se disputer avec sa mère.

— Tu sais quoi ? J'en ai plein mon casque de ton attitude avec moi. Salut.

Je suis coite. Oh, mon Dieu ! Il a coupé le sifflet à sa mère ! Il a raccroché au nez de la grande Angela Pellegrini ! Ça prend une sacrée dose de courage pour agir ainsi, courage dont seul son fils peut faire preuve. William et moi demeurons immobiles à fixer le cellulaire qui, cette fois, demeure silencieux. Soudain, suivant une impulsion, mon collègue s'en empare et l'éteint.

— Bon, voilà qui est mieux, dit-il, satisfait. Désolé que tu aies assisté à ça, poursuit-il à mon intention. Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelque temps, elle est pire que jamais. Je n'en peux plus qu'elle me surveille.

Avec raison ! Je ne saurais dire ce qui me prend, mais j'ai envie de lui témoigner mon appui.

— J'ai une proposition à te faire, lancé-je d'un ton mystérieux.

L'objectif est atteint. J'ai toute son attention.

— Qu'est-ce que tu dirais que, pour le reste du voyage, on se coupe du monde ?

La manière dont il m'observe m'amène à préciser mon idée.

— On est bien, là, loin de la routine quotidienne. Pourquoi on ne poursuivrait pas dans cette lignée jusqu'à notre retour ? Qu'on se paie

des petites vacances en disparaissant du radar ? Ben là, dis quelque chose, insisté-je alors que William m'observe comme si j'étais une extraterrestre.

— Qu'est-ce que tu fais de Sacha que tu m'as supplié de texter pour lui donner de tes nouvelles ? C'est à peine s'il peut respirer sans toi, on dirait.

— Il sait que je suis en vie ? C'est l'important. Il n'est pas mon père. Je n'ai pas de comptes à lui rendre.

William garde le silence quelques secondes de plus avant d'enfin user de mots pour s'exprimer. Cet homme remporterait haut la main le prix du visage le plus expressif. Il peut traduire une multitude d'émotions sans prononcer un seul mot.

— Tu es qui, toi ? Qu'est-ce que tu as fait d'Annabelle Girard ? La fille qui ne peut pas passer cinq minutes sans son cell, une heure sans demander l'avis de ses abonnés sur tout ou rien, ou une journée sans maquillage ?

— Tu n'exagères pas un peu, là ?

— À peine !

Il cherche à me déstabiliser, mais n'y arrivera pas. Je suis certaine de ma décision. J'ai envie d'essayer de décrocher complètement. Soudain, deux petits coups de sirène résonnent.

— Tu. Me. Niaises ! s'exclame William, jetant un œil dans le rétroviseur.

Je tourne complètement la tête et l'aperçois à mon tour. Une voiture de police est une fois de plus à nos trousses. Je demande en rigolant :

— Est-ce que ta braguette est fermée, cette fois-ci ? Bonjour, monsieur l'agent, ajouté-je à l'intention du policier qui se pointe à la fenêtre de William.

— Qu'est-ce qui vous amuse ?

OK, il n'entend pas à rire, c'est évident.

— Elle vient juste de me faire une de ses *jokes* plates, l'informe mon collègue. J'imagine que vous vous demandez pourquoi on est arrêtés en bordure de la route.

La question semble dérouter le policier. Nous nous retenons bien de préciser que c'est la troisième fois que nous nous faisons intercepter depuis le début de notre périple. Pas pire moyenne, n'est-ce pas ? Sans attendre d'y être invité, William explique à l'agent que nous avons eu une petite urgence et que nous avons dû nous immobiliser.

— Ma mère est très malade, vous savez. Elle est à l'hôpital, en attente d'une greffe. Là, c'est le doc qui m'a appelé pour…

— Ménagez votre salive, monsieur.

Quel horrible mensonge ! J'espère qu'il ne portera pas malheur à Angela. J'ai beau ne pas trop la porter dans mon cœur ces temps-ci, je ne lui souhaite pas de mal pour autant.

Après avoir mécaniquement jeté un œil aux papiers de William, le policier remonte à bord de son véhicule et il attend que nous repartions. Chose que nous faisons, non sans nous tordre de rire en imitant son air coincé.

Rapidement, nous arrivons à Gaspé, ville où, au départ, nous devions nous arrêter pour m'acheter un nouvel appareil. William s'apprête donc à se garer dans le stationnement d'un commerce quand je l'arrête.

— Ce ne sera pas nécessaire, dis-je paisiblement.

— Ben là, tu as beau t'être complètement transformée, ça va quand même te prendre un cellulaire. Tu l'as dit, c'est un outil de travail. Et tu ne pourras pas toujours utiliser mon réseau sans-fil sur ta tablette. Tôt ou tard, ça va te prendre un appareil.

— Oui, mais pas tout de suite. Ça peut très bien attendre notre retour en ville. Tu m'as dit que tu le paierais, je n'ai pas oublié, ne t'inquiète pas.

William remet le moteur en marche.

— Me fais-tu confiance ? me demande-t-il malicieusement.

Quelle étrange question !

— Mmmouiii.

— Parfait. Dans ce cas, je t'emmène voir le Bout du monde.

— Hein ?

16

Le bout du monde

Moins d'une heure plus tard, nous arrivons au Parc national Forillon, dans le secteur de l'Anse-aux-Amérindiens. J'ai souvent entendu le nom de ce parc, mais je n'ai jamais eu la chance d'y mettre les pieds. C'est vraiment splendide. Ainsi entourée de la nature, j'ai l'impression de décrocher de mon quotidien.

Après avoir garé le VR, William se tourne fièrement vers moi. Il affiche un air de gamin.

— En forme pour une petite randonnée ? Après tout, celle de la dernière fois a été écourtée par mes dizaines de piqûres de moustiques.

À ce souvenir, je ne peux m'empêcher de ricaner.

— Ça t'apprendra à ne pas m'écouter. Seras-tu plus à l'écoute cette fois-ci ?

— *Seras-tu à l'écoute, cette fois-ci ?* se moque-t-il. Bla, bla, bla. Je propose qu'on se mette quelque chose dans l'estomac avant de partir parce que ça représente environ six kilomètres de marche.

— Six kilomètres ?

— Aller-retour, là. Panique pas. Ça se fait très bien, tu verras.

— J'espère.

— Je pensais que tu te gardais en forme ? Si ça peut t'encourager, ce n'est pas le plus ardu des sentiers.

Peu rassurée par cette précision, j'emboîte le pas à William, qui se dirige vers notre cuisine. Il ouvre le réfrigérateur et y demeure un long moment.

— Referme-le si tu ne sais pas ce que tu veux, le rabroué-je, pendant que j'explore le garde-manger à la recherche du pain pour me confectionner un sandwich.

William délaisse l'objet de son attention pour me fixer intensément.

— Quoi ?

— Je croirais entendre ma mère.

— Oh !

Il n'en faut pas plus pour que je garde le silence alors qu'il répète le même manège. Par la suite, il s'affaire à sortir à peu près tout ce qui se trouve dans le frigo pour le lancer sur la surface de cuisson. Quand il a terminé, il saisit le pain que j'avais sorti et le remet à sa place dans le garde-manger.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Laisse-moi te confectionner une bonne salade à la William. Œufs cuits durs, pomme, fromage, raisins rouges et noix. Avec ça, tu pourras gravir n'importe quelle montagne.

Ça y est, le chef cuisinier est de retour. C'est incroyable à quel point mon collègue semble à l'aise lorsqu'il enfile ce chapeau. Fier de prendre les choses en main, il sourit de toutes ses dents. Il croque dans un raisin, avale deux ou trois pacanes, coupe une tranche de fromage et l'avale dans le temps de le dire.

— Tu crois qu'il en restera pour la salade ? demandé-je tout en m'occupant de dresser la table pour le repas.

William dépose lourdement son couteau sur le plan de travail.

— Tu es sérieuse, là ? Je cuisine pour toi et tu me fais encore la morale ?

— Je ne te fais pas la morale, je…

Lorsque je réalise que j'agissais une fois de plus comme une mère le fait souvent – celle de William aussi, probablement –, je secoue la tête et poursuis ma tâche.

— Merci.

Dix minutes plus tard, nous sommes attablés, en train de déguster ce qui est probablement la meilleure salade que j'aie mangée à ce jour. Je le sais bien que ce n'est que de la verdure, mais encore une fois, le mélange des saveurs est exquis.

— Tu devrais tout lâcher et t'ouvrir un restaurant, commenté-je après ma première bouchée.

— Téteuse ! réplique le chef, probablement en se retenant pour ne pas exprimer sa fierté.

— Pas du tout. Tu ferais fureur, ça ne fait aucun doute.

Comme pour appuyer mes dires, j'engloutis les bouchées les unes derrière les autres. On dirait que ma fourchette est possédée. Elle ne peut s'empêcher de plonger sans relâche dans mon bol. Bien vite, il ne reste plus rien. Je m'adosse à mon siège pour la première fois du repas, le ventre plein et les papilles comblées.

— Heureusement que ce n'était que de la salade, sinon, à la vitesse à

laquelle j'ai mangé, j'aurais roulé derrière toi.

— Tu t'es empiffrée solide !

Normalement, le choix de mots m'aurait choquée, mais pas aujourd'hui. Plus maintenant, en fait. William a quand même soulevé des points importants lors des discussions difficiles que nous avons eues. C'est vrai que je ne devrais pas porter autant d'attention à ce que je mange et à mon poids. Je crois que je m'alimente beaucoup mieux que la moyenne des gens en plus d'être considérablement active. Si je fais abstraction des corps maladivement minces qu'on nous met constamment sous les yeux, je n'ai rien à envier à personne. Mes courbes sont bien réparties et fort attirantes, selon mon dernier copain, et je n'échangerais pas mes yeux verts et mes longs cheveux couleur de feu pour rien au monde. Si, dans mon enfance, ils étaient carotte comme ceux de Anne, dans *Anne et la maison aux pignons verts,* ils sont maintenant d'un auburn flamboyant. Au soleil, ils sont magnifiques.

Bref, je devrais m'accepter telle que je suis.

Une fois ce constat fait, je reviens à la réalité et aide William à tout nettoyer, le temps de digérer. Sitôt que c'est fait, nous sommes fin prêts à partir pour notre expédition.

— Si j'avais su, j'aurais apporté des chaussures de marche, lancé-je en réalisant que mon collègue a pris les siennes. Je n'ai pas de crampons sous les miennes.

— Tes souliers de course feront amplement le travail. Allons-y !

Juste avant d'entamer notre randonnée, William sort un étui de tissu noir de son sac à dos et il en fait apparaître deux bâtons de marche, qu'il déplie afin de leur donner leur pleine grandeur. Je ne peux retenir une moquerie.

— Ah bon ! Tu es vraiment ce genre de gars là, toi, hein ?

Sans surprise, je reçois un froncement de sourcils en guise de réponse.

— Les vêtements qui respirent, la casquette, les souliers, les bâtons. Un vrai pro de la marche en montagne. Qu'est-ce qui se cache dans ce sac à dos miniature que tu trimballes ? Je parie qu'il y a un ou deux emballages de mélange du randonneur, achevé-je en rigolant.

— En effet, acquiesce William, de même que deux bouteilles d'eau, une trousse de premiers soins, une lampe frontale et un briquet. On n'est jamais trop prudents quand on s'aventure en pleine nature.

La réponse m'étonne. Je ne croyais pas qu'il était aussi prévoyant. Ça me rejoint. C'est un bon point pour lui ; seulement, je me garde bien de le lui dire.

— Bon, viens par ici que je te montre la carte avant notre départ, déclare mon collègue en m'invitant à le rejoindre devant le panneau

du parc.

Avec un intérêt évident, William m'indique, de la pointe de son super bâton de marche, le sentier que nous emprunterons dans quelques instants.

— C'est par là qu'on ira au Bout du monde, dit-il, tout sourire.

Oh ! Qu'est-ce que j'ai pu être idiote ! Je croyais qu'il me faisait du charme en m'annonçant la destination. Ne ratant pas mon expression hébétée, il ne cache pas son amusement.

— Non, ne me dis pas que…

Je garde le silence, tout en fixant mes pieds beaucoup trop attentivement. Il n'en faut pas plus pour que l'amusement de William se transforme en hilarité. Il éclate de rire et se tape dans les mains.

— Tu pensais que je te draguais ? Que je te servais cette belle phrase cliché en te promettant de t'amener au bout du monde ? Ha ! Ha ! Ha !

— Ça va, ça va. J'ai compris, grommelé-je.

— Je peux te *cruiser* si c'est ce que tu souhaites, ajoute-t-il en venant frotter son épaule sur la mienne d'une manière suggestive.

— Ça ne sera pas nécessaire. Bon, on l'entame cette randonnée, ou pas ?

— Allez, poupée, suis le guide.

— Euh, non. Pas de ça avec moi.

Pour ma part, c'est ce genre de discours qui me donne le goût de vomir !

— D'accord, poupée. C'est noté.

Je suis là à essayer de me remettre de mes émotions que William décolle comme une fusée. Je dois considérablement augmenter la cadence pour le suivre. Six kilomètres, hein ? J'ai comme l'impression que ce seront les plus longs de ma vie.

J'ai fini par suivre le rythme de William, si bien que nous cheminons maintenant côte à côte. Heureusement que nous ne sommes pas partenaires pour faire le chemin de Compostelle, je ne tiendrais jamais la cadence durant tout ce temps ! Le ciel nuageux nous offre une pause de soleil bien appréciée. Je n'ai pas l'habitude de me plaindre côté météo, mais je dois avouer que, pour faire de l'exercice, je préfère quand c'est gris.

Ça paraît que William et moi nous sommes rapprochés depuis le début de notre périple. Nous sommes maintenant capables de tenir

une discussion sans avoir envie de nous sauter à la figure. La conversation coule d'elle-même ; cependant, aucun sujet délicat n'a été abordé jusqu'à présent. Je laisse plutôt William faire mon éducation – il aime tellement ça ! – sur les différentes familles d'oiseaux qui survolent le ciel au-dessus de nous. Il me renseigne aussi sur les animaux qui se cachent dans les montagnes et les boisés environnants. Inutile de dire que je ne passerais pas la nuit à la belle étoile ici. Ayayaye !

Nous sommes à moins d'un kilomètre de notre destination lorsque William me pose la question qui tue :

— Si tu m'en disais un peu plus sur toi ? Tu as beau être plutôt connue, je ne sais pas grand-chose de ta vie personnelle.

Hum, c'est une question piège ? En savoir plus sur moi ?

— Que veux-tu savoir, au juste ?

— Bah, tout ! D'où tu viens, tu as combien de frères et sœurs, combien tu as eu de *chums* sérieux, si tu veux des enfants… Tout ça, là.

Woh ! Il est bien curieux, le monsieur, tout à coup !

— J'ai bien envie de reprendre tes paroles, lancé-je.

— Mes paroles ?

— Je répondrai sans problème à tes questions, mais si je le fais… tu devras ensuite disparaître, achevé-je d'une voix grave.

— Ah, t'es conne !

— Là, c'est toi qui reprends mes mots.

— Parce que tu les as mérités.

Bon, peut-être un peu, mais j'aime me payer sa tête. Ça fait changement de vouloir la lui arracher.

— Tu risques de me trouver plutôt ennuyante. Je n'ai pas de révélation croustillante à te faire.

Je regrette aussitôt mes paroles, considérant le deuxième sens qu'elles pourraient avoir.

— Désolée, dis-je avant d'enchaîner avec les réponses. Donc, j'ai un frère et une sœur, Raphaël et Jessica. Je suis l'aînée de la famille. Celle qui a toujours eu moins de permissions que les autres parce que les parents avaient peur de tout.

— Ça, c'est vrai !

— Tu as vécu ça, toi aussi ?

— Non. Mon frère est plus vieux que moi.

Donc, il a un frère. Première fois que j'en entends parler.

— Tu viens de quelle région ? me demande-t-il.

— De l'ouest de l'île de Montréal.

— Oh, le West Island ? *You big english,* alors !

J'éclate de rire.

— Ne te berce pas d'illusions, tu pourrais être déçu. J'ai grandi dans un milieu bilingue, mais ça fait tellement longtemps que je n'ai pas pratiqué l'anglais que j'ai presque tout perdu. Quand je le parle, on dirait que tous les mots veulent sortir de ma bouche en même temps. J'ai perdu ma fluidité.

Les billes sombres qui me troublent de plus en plus me transpercent jusqu'au fond de l'âme.

— Tout le contraire de nous deux, si je comprends bien.

— Hein ? C'est quoi le rapport ?

— On gagne en fluidité, tous les deux, tu ne trouves pas ?

OK, cette conversation s'engage sur un terrain beaucoup trop glissant. Qu'est-ce qu'il a à jouer les don Juan, aujourd'hui ? Je crois que je le préfère « fier-pet » et imbu de lui-même. Là, au moins, ça ne remue pas un brouhaha d'émotions nébuleuses en moi. Le plus simple, pour retrouver mes esprits, c'est de reprendre le contrôle de la discussion, ce que je fais en y allant d'une question :

— Pourquoi tu ne m'as jamais parlé de ton frère ? Le vois-tu souvent ? Il fait quoi dans la vie ?

Oups ! Je crois que j'ai gaffé. Bien que nous soyons en plein exercice physique, j'aperçois l'air renfrogné de William.

— Je ne t'en ai jamais parlé parce qu'on ne se parle plus. Il a suivi mon père à l'autre bout de la terre et n'est jamais revenu au pays. On dirait qu'il a considéré qu'en restant ici, j'avais pris le parti de ma mère. Si seulement il savait à quel point nous sommes à couteaux tirés, elle et moi ! Alors, voilà… Il n'y a pas grand-chose de plus à dire sur ma super famille.

Tu ne seras donc pas étonnée d'apprendre que je me considère comme un enfant unique. En fait, je devrais plutôt dire un orphelin. Je n'ai plus ni père ni mère sur qui compter dans la vie.

Je suis sonnée par ce que j'entends. Heureusement que nous marchons parce que William remarquerait tout de suite mes larmes naissantes. C'est complètement fou. Sa vie est tout le contraire de la mienne. J'ai grandi dans une famille aimante. Je n'ai jamais manqué de rien, même si nous n'étions pas riches. Mes parents nous ont toujours encouragés à poursuivre nos rêves, mon frère, ma sœur et moi. C'est la raison pour laquelle j'ai plongé dans ce nouveau métier

avec lequel j'apprends encore à me familiariser.

Je suis sur le point de ramener la conversation sur un sujet plus léger lorsque William rompt le silence :

— Ça y est, on est rendus au Bout du monde !

Les bras grands ouverts, il désigne fièrement ce qui nous entoure. Il inspire ensuite profondément et offre son visage au ciel recouvert de nuages, comme s'il remerciait la vie pour la chance qu'il a d'être où il se trouve en ce moment. Éblouie par tant de résilience, je l'observe un instant. Cet homme est beaucoup plus fort que je le croyais. Malgré toutes les embûches qui ont parsemé sa route, il a su faire son chemin. Ça me touche de le voir ainsi. Je l'admire.

Sortant alors son téléphone cellulaire de son sac à dos, William me tire par la main pour m'entraîner tout au bout de la parcelle de terre.

— Viens, il faut absolument prendre une photo avec l'affiche. Ce n'est pas tous les jours qu'on arrive au Bout du monde.

Je résiste et demeure sur place.

— Hé ! On n'avait pas dit qu'on décrochait, nous deux ?

— Ah ! Euh, oui. Je l'ai juste rallumé le temps de la randonnée. C'est purement par sécurité, là. Tu sais, si on se perd, on pourra être retracés.

— Me semble, oui, réponds-je en cédant enfin à son geste qui se fait de plus en plus insistant.

L'instant suivant, je souris de toutes mes dents, aux côtés du grand William Després. La photo est magnifique. Du genre que j'afficherais dans un cadre au mur de mon salon. Une autre chose que je ne lui révélerai pas. Il en serait beaucoup trop fier !

— Elle est belle, hein ? lance-t-il, fier comme un paon.

— Hum, hum. Pas pire.

Un coup de tonnerre retentit alors. Oh non ! L'orage ne se mettra quand même pas de la partie ! Nous en avons pour environ quarante-cinq minutes avant de regagner le véhicule. Prenant ça comme un avertissement, William et moi entamons le chemin inverse sans tarder. Cette fois, c'est le silence qui règne. Un silence bienvenu, pour ma part.

Rapidement, le vent se lève. Il s'amplifie au fil de nos pas.

— J'ai des impers dans mon sac, au cas où il y aurait un déluge, m'informe William.

— Évidemment !

J'ai de plus en plus de difficulté à avancer. Le vent me fouette le

visage, des tiges séchées et divers débris flottent dans les airs, atteignant mes joues au passage. La poussière qui se soulève en nuage m'embrouille la vue.

— Ce n'était pas prévu sur le radar, ça, rage William tout en avançant. J'ai pris la peine de me renseigner avant de te proposer cette randonnée.

— On a beau se croire tout-puissant, la nature aura toujours le dessus sur nous.

Phrase songée qui ne sert absolument à rien en ce moment, pensé-je sitôt que je l'ai prononcée. Nous marchons la tête baissée. J'ai l'impression que ça fait dix kilomètres que nous marchons. Mes orteils frottent au fond de mes chaussures. J'aurais peut-être dû mettre des bas. Je sens déjà les ampoules gigantesques qui se sont formées et qui menacent d'éclater à tout moment à cause du frottement.

— Encore un kilomètre, m'encourage William. Lâche pas, on y est presque.

Il prend soin d'attendre que je le rejoigne et entoure mes épaules de son bras pour m'aider à marcher.

— Tout va bien ? s'informe-t-il.

— Ça va comme ça peut.

Au moment où nous apercevons enfin la fin du sentier, l'orage décide qu'il en a assez d'attendre. Il éclate sans aucune pitié pour les pauvres randonneurs que nous sommes. La pluie se met aussi de la partie, tombant d'abord aussi lourdement que des clous pour se transformer en averse torrentielle. William et moi sommes trempés en moins d'une minute. Il s'immobilise afin de sortir les imperméables de son sac quand je l'arrête d'un geste de la main.

— Je pense que c'est trop tard pour ça, tu ne penses pas ? demandé-je en me désignant.

— Ouin.

Mes pieds font *skouik skouik* dans mes chaussures inondées. Pourquoi avons-nous décidé de faire cette randonnée plutôt que de trouver un endroit pour la nuit et de relaxer doucement, un petit verre à la main ?

Au bout de ce qui me semble une éternité, nous atteignons enfin le véhicule. Déconcentré par la force de la pluie, William peine à trouver la clé.

— Tu as intérêt à ne pas l'avoir échappée quelque part sur le sentier ! m'exclamé-je, paniquée.

Au même moment, le métal de la clé entre enfin en contact avec ses doigts. Il la brandit fièrement en l'air.

— Enweille ! Dans la serrure, le pressé-je.

Dieu merci, nous voilà à l’abri.

17

DANGER ! DANGER ! DANGER !

Ce n'est pas chose facile de se changer dans un endroit aussi étroit qu'un VR de classe B. Nos vêtements dégouttent sur le sol, de même que nos longues chevelures, que William et moi séchons avec une serviette. Ensuite, dos à dos, après nous être fait la promesse de ne pas nous retourner avant le signal, nous nous dénudons. Je mentirais si je disais que ça ne me fait pas un petit quelque chose de savoir mon collègue en tenue d'Adam à quelques mètres de moi. Je m'efforce de ne pas y penser en me concentrant sur la tâche. Animé d'une volonté propre, mon esprit divague et imagine la scène, que je chasse d'un vif mouvement de tête. J'ignore si William respecte l'entente, mais j'ai plus urgent à régler que le fait de savoir s'il se rince l'œil à mon insu.

Malgré la température relativement douce à l'extérieur, j'enfile un pantalon de jogging et un coton ouaté, de même que des bas. J'ai l'impression d'être trempée jusqu'aux os. Ce n'est qu'au moment de me retourner que je constate que William a opté pour la même chose. C'est la première fois que je le vois vêtu ainsi. Habituellement, il est toujours bien mis. William fait très attention à lui, il sélectionne soigneusement ses vêtements. Habillé ainsi, avec ses cheveux humides, il est tout simplement craquant. Ça me donne l'impression que l'intérieur de mon corps est en train de se réchauffer. Ce n'est qu'au moment où il se jette à mes pieds que je sors de ma rêverie pour revenir à l'instant présent.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Il y a de l'eau partout.

— Oh, c'est vrai, lancé-je en l'imitant.

Nos têtes se touchent presque alors que nous essuyons le plancher. J'ai l'impression de respirer vite, fort. Je suis concentrée sur la mission de nettoyage quand je réalise que les mains de William ne bougent plus. C'est là que la collision se produit. Nos yeux entrent une fois de plus en contact, menaçant de me faire perdre complètement la raison. En silence, William franchit le pas qui nous sépare et commet l'irréparable : il dépose ses lèvres sur les miennes. C'est alors que je perds le nord.

Nos bouches se découvrent avec une ardeur impressionnante. Elles s'unissent encore et encore, comme si nos vies en dépendaient. Le souffle de William rebondit contre mon visage, sa barbe négligée m'érafle au passage. Je la perçois comme la plus douce des caresses, même si je devine les rougeurs que je ne pourrai pas apaiser, faute de

produits. Puis, soudain, tout s'arrête. J'ouvre les yeux, que j'avais fermés pour savourer le moment, et j'aperçois William, debout sur ses genoux, qui m'observe d'une drôle de manière.

— Excuse-moi. Je n'aurais pas dû faire ça.

Oooh nooon ! Il n'aurait pas dû.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il sort ensuite du véhicule et en arpente le côté, marchant de long en large, la main enfouie dans les cheveux. Heureusement pour lui, la pluie a cessé. Il regrette amèrement son geste, c'est évident. Pour ma part, je ne sais plus où j'en suis. Dans mon esprit, une tempête déferle. Je suis assaillie par les émotions et les questionnements. Qu'est-ce qui vient juste de se passer ? Comment William et moi avons-nous pu en arriver là ? Ressentant un urgent besoin de réconfort et n'ayant pas recours à mon cellulaire pour appeler Sacha au secours, je me rue sur Madame Rita. Dans son monde de chat paisible, elle a tout raté de la scène. Je la tire d'un profond sommeil sans aucun ménagement. J'ai beau frotter son crâne au creux de mon cou, rien n'y fait. Ma tempête intérieure ne perd pas de son intensité. Je me laisse donc ensevelir, priant pour que le calme finisse par revenir.

Je ne saurais dire combien de temps s'est écoulé avant que William et moi reprenions la route. Tout ce que je sais, c'est que ça s'est fait dans une ambiance lourde et empreinte de malaise. Du siège passager, je pouvais presque entendre la conscience de mon collègue l'engueuler pour ce qu'il avait fait. Je m'explique mal la force de sa réaction. Est-ce si grave de m'avoir embrassée ? Suis-je si répugnante ? Nous nous sommes fait du bien mutuellement, voilà tout. Selon moi, il n'y a pas lieu d'en faire un plat.

Malgré nos opinions divergentes, je respecte la réaction de mon partenaire. J'essaie de faire le vide dans mon esprit en me concentrant sur la mer. Par moments, j'ai l'impression de me perdre dans l'infinité de cette étendue d'eau. Mes tracas sont bien minimes en comparaison de l'immensité dans laquelle l'humain n'est qu'un grain de poussière. Remettre le tout en perspective m'aide à dédramatiser. Il n'y a pas de mal à s'apporter un peu de réconfort. Voilà des années que je n'avais pas senti des lèvres goûter les miennes. Et jamais avec une telle intensité.

Après un moment, mon estomac manifeste sa présence. Je baisse vivement le menton, gênée de cette intrusion dans le silence qui règne dans le VR. Si ce n'est de Madame Rita qui, couchée sur moi, ronfle doucement à quelques reprises, aucun son n'est perceptible.

— On dirait que tu as faim, constate mon chauffeur.

À ma grande surprise, ses traits se sont détendus. Son ton est le même que celui qu'il utilisait avec moi avant les événements. Calme et paisible. Je me laisse prendre au jeu et ose un sourire.

— Oui, je commence à avoir un petit creux.

Au sommet de la côte où nous sommes, nous avons une vue parfaite sur le village en contrebas. Rapidement, William repère une rue sans issue qui donne directement sur la mer.

— Allons explorer les lieux pour voir si on peut y dormir.

— Excellente idée, dis-je en enfilant mes sandales, tout en faisant gaffe aux pansements que j'ai appliqués sur mes ampoules.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'un véhicule comme le nôtre n'est pas aussi simple à manœuvrer qu'une voiture. La pente est plutôt abrupte, et l'accès à la rue dont William parlait est directement à la sortie de celle-ci. J'entends presque les freins se plaindre lorsque nous empruntons la courbe qui y conduit. Non loin de là, un pignon d'église orange brûlé s'élève vers le ciel. L'endroit est désert. On dirait un village fantôme.

Usant de son sens de l'orientation hors pair et de sa logique, William sillonne le coin et retrouve facilement l'endroit qu'il avait repéré du haut de la pente. La rue à l'asphalte usée mène à une impasse. Nous ne croisons que cinq maisons avant de l'atteindre. De l'autre côté se trouvent des espaces de stationnement et des tables de pique-nique en bois. C'est le paradis du pêcheur.

— Ici, ça te convient ?

— Ce sera parfait, comme les endroits précédents où tu m'as conduite.

Si, jusque-là, William avait soigneusement évité de me regarder franchement, il flanche enfin, allant même jusqu'à insister plus longtemps que nécessaire. Il n'en faut pas plus pour que mon cœur s'emballe. Dans mon esprit, le souvenir de notre baiser revient comme si la scène venait tout juste de se dérouler. C'est moi qui abdique la première.

— Je vais aller faire une promenade sur la plage, dis-je en ouvrant la portière, libérant du même coup Madame Rita.

— Je croyais que tu avais faim !

— Oui, mais ça peut attendre.

J'enjambe sans difficulté la chaîne métallique qui sépare le stationnement de la plage et je choisis une direction au hasard. Cela m'importe peu. L'essentiel, c'est de mettre une distance acceptable entre William et moi. L'endroit est parfait pour calmer les âmes tourmentées comme la mienne. Les vagues s'échouent sur la plage avec régularité. Les oiseaux qui survolent l'étendue d'eau poussent leurs cris tout en poursuivant leur voyage vers leur prochaine destination. J'aurais bien aimé marcher pieds nus, mais le sable est recouvert de coquillages de formes et de couleurs variées. Je risquerais de me blesser en marchant dessus.

Qui sait, peut-être que ça me remettrait les idées en place ?

Chassant cette pensée étrange, je me contente d'en ramasser quelques-uns, que je garde précieusement au creux de mes mains. Leur contact me fait du bien. J'émerge lentement de mes tourments pour m'ancrer de nouveau dans la réalité.

Pour la première fois depuis que j'ai pris la décision de décrocher, je regrette d'avoir insisté pour que William ne m'achète pas tout de suite un cellulaire. J'aurais pu outrepasser la règle non écrite que nous avons établie et téléphoner en catimini à Sacha. Il m'aurait réconfortée sans problème avec son humour douteux et ses innombrables *jokes* de pet. Malheureusement, ce n'est pas possible.

Soudain, Madame Rita surgit à mes côtés, une forme étrange pendouillant dans sa gueule.

— Qu'est-ce que tu trimballes là, toi ? dis-je en m'avançant prudemment dans le sable. Beurk ! Une carcasse de poisson à demi décomposée !

Complètement dégoûtée, je saisis le cadavre du bout des doigts et le projette le plus loin possible. La seule chose dont je n'ai pas tenu compte, pour la manœuvre, c'est la force et la direction du vent. Faisant fi de mon écœurement, celui-ci fait virevolter la carcasse comme une plume d'oiseau. Résultat : le reste de poisson aboutit directement dans ma chevelure. Je pousse un cri de mort.

— Annabelle ! Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ?

Évidemment, ma plainte un peu beaucoup exagérée a éveillé les craintes de William. Tel un superhéros venant toujours à la rescousse de la pauvre victime, il vole à mon secours en deux temps trois mouvements.

— C'est tellement dégueu ! dis-je, les doigts farfouillant à l'aveugle dans ma tignasse.

Je cherche à retirer la carcasse, mais elle ne fait que se désagréger davantage sous l'agitation de mes mains.

— Viens par ici, m'invite William après avoir examiné les alentours.

Il m'attire vers une table de pique-nique et me fait asseoir sur le banc avant de prendre place directement sur le plateau.

— J'ai plein de frissons tellement ça m'écœure.

— Fais-moi confiance. Dans quelques minutes, il ne restera plus rien.

Avec patience, William examine ma chevelure mèche par mèche et la libère de toute trace de poisson mort. Dès l'instant où il termine sa tâche, je bondis sur mes pieds.

— Il faut que je me lave les cheveux. Je ne peux pas attendre une seconde de plus.

Je me dirige vers le VR et, faisant fi de la claustrophobie qui s'empare de moi quand je me trouve enfermée dans la minuscule salle de bain, je saute sous la douche.

L'eau chaude a fait un bien fou tant à ma chevelure qu'à mon esprit. Je me sens beaucoup mieux, comme si mes idées s'étaient remises en place. Je ne me reconnais plus ces jours-ci. Je n'ai jamais été aussi angoissée, perdue dans mes émotions. Même le yoga ne parvient plus à me ressourcer complètement. C'est décidé. En revenant de ce voyage, je m'inscris à une retraite fermée. Je dois me retrouver, ça presse.

Au moment où je sors de la salle de bain, une délicieuse odeur ravive mon appétit. Affairé devant la plaque de cuisson, William pivote, une cuillère de bois à la main.

— Je me suis dit que tu aurais plus que faim en sortant de là. Tortellinis sauce rosée, ça te va ? J'avais prévu du poisson, mais…

Une grimace déforme immédiatement mes traits.

— C'est une blague ! Ce sera prêt dans quelques minutes. Un verre de cabernet sauvignon t'attend dehors.

— Pour vrai ?

Quand je sors du véhicule, ce que je vois me déstabilise. La table a été dressée pour deux, et une couverture et un verre de vin ont été gentiment déposés à mon intention. Il y a même une fleur sauvage qui trempe fièrement dans un verre d'eau. La scène me laisse dubitative. Quel message essaie de m'envoyer William ? J'ai de plus en plus de difficulté à le suivre. Pas plus tard que cet après-midi, il se confondait en excuses après m'avoir embrassée à pleine bouche et, là, il reprend ses délicates attentions, poussant même la note jusqu'à me laisser croire qu'il essaie de me séduire. Qu'y a-t-il à comprendre de tout ça ?

Si, au départ, j'étais complètement insensible à son charme, ce n'est plus tout à fait le cas maintenant. Disons que ce que je découvre de cet homme me perturbe au point de m'interroger sur mes sentiments à son égard. Ses gestes m'atteignent-ils parce que je me sens seule et loin de mon univers en ce moment ? Ou bien est-ce parce que ma dernière relation amoureuse remonte à plusieurs années ? De plus, je n'ai jamais été en couple avec un homme plus âgé que moi. Est-ce que cet écart entre nous contribue à éveiller une espèce d'excitation en moi ? Voilà autant de questions auxquelles je n'ai pas de réponse.

— Tiens, pour te mettre en appétit, m'informe l'objet de ma torture mentale en déposant une assiette de fromage au centre de la table.

Il en saisit une tranche et la déguste sans arrêter de m'observer.

Seigneur, William, arrête d'agir ainsi, sinon tu vas me rendre complètement dingue !

— Ça ne sent pas le brûlé ? lancé-je alors qu'il poursuit son petit jeu.

— Je gère.

William retourne en cuisine.

— Alors, il n'y avait pas trop de dégâts ? demandé-je au moment où il ressort, cinq minutes plus tard, deux assiettes à la main.

— Non. Ce ne sont que quelques gouttes de sauce qui ont éclaboussé la surface de cuisson. Heureusement, parce que, sinon, je n'avais rien d'autre à t'offrir qu'un vulgaire sandwich. Il faudra faire un saut à l'épicerie demain. On arrive au bout de nos réserves.

Comme un grand chef, il s'assure qu'il ne manque rien avant de s'asseoir à son tour. Il est sur le point de tremper ses lèvres dans son vin pour la toute première fois quand il s'arrête net.

— Le pain à l'ail !

Il disparaît une fois de plus dans le véhicule et en revient avec deux tranches de pain débordantes de fromage gratiné. Je suis de plus en plus mêlée par rapport à ses agissements, mais je me retiens de le laisser paraître. J'ai trop faim pour provoquer une discussion qui risque de mal se terminer.

— J'ai dû les faire au micro-ondes, sinon c'était trop de choses à gérer en même temps avec le barbecue portatif. Tu ne m'en veux pas trop ?

— Absolument pas.

— Je me suis dit que, tant qu'il y avait du fromage, tu serais heureuse.

Il n'a jamais aussi bien dit. Je suis heureuse, même si je ne comprends plus rien à notre relation. J'aime surtout qu'il ait été à l'écoute lorsque je lui ai fait part de cette pensée et qu'il l'ait mise en application ce soir. William ne perd pas un mot de ce que je lui dis. C'est la première fois que je vis ça. Mes copains précédents étaient tellement centrés sur eux ! Tout ce qui comptait, c'était le maudit hockey et les soirées entre *boys*. Moi, je passais après, s'il restait du temps dans leur horaire. Ah, et j'ai oublié de mentionner les jeux vidéo. Eux aussi étaient des sujets de discorde. Je commence à croire que j'aurais dû m'intéresser à des hommes plus âgés. Ça m'aurait évité des peines d'amour et de nombreuses soirées perdues à attendre.

Je ressens soudain le besoin de m'ouvrir à William à ce sujet. De lui confier une partie de mes déboires amoureux. Ça pourra l'aider à comprendre d'où je viens, qui je suis.

— Je t'avoue que je suis, comment dire, un peu déboussolée.

Mon collègue achève sa première gorgée de vin.

— Ah bon ? Déboussolée par quoi ?

— Par tout ça, dis-je en désignant la table. J'ai rarement eu un *chum* aussi attentionné.

Sitôt ma phrase terminée, je reformule.

— Je veux dire… tu n'es pas mon *chum,* là. C'est juste que…

J'ai trop parlé. Pendu à mes lèvres, William se régale de me voir patiner ainsi. Décidément, il ne cessera jamais de se moquer de moi.

— Tu sais ce que je veux dire.

Je prends une bouchée, mais lui, il me dévisage toujours.

— Vas-tu me fixer encore longtemps, comme ça ? Mange, ça va refroidir.

— Je n'y peux rien. Mes yeux sont incapables de se détacher de toi.

Ça y est, il recommence ! Cette fois, je ne peux pas garder le silence. Je dois poser la question qui me brûle les lèvres :

— À quoi tu joues, William ?

Mon collègue prend une bouchée à son tour et met une éternité avant de l'avaler.

— Je ne joue à rien, Annabelle. Je ne fais que profiter du moment que j'ai avec toi. Si tu prenais le temps d'apprendre à me connaître davantage, tu réaliserais que je ne suis pas le crétin que tu t'es imaginé. J'ai plein de belles attentions à offrir. Seulement, je n'ai personne à qui les donner.

Un rire nerveux m'échappe.

— J'ai donc décidé de te les offrir, à toi. Pour m'en libérer. Pour me sentir vivant et te montrer que je peux faire le bien autour de moi.

— Ouais. Si on mangeait avant que ça soit complètement froid ? lancé-je pour échapper à cette discussion.

Ça fonctionne. Nous mangeons en tête à tête, échangeant quelques regards malhabiles. Je me rue sur mon verre de vin pour calmer ma tempête intérieure. Si je ne me retenais pas, je pourrais tomber raide dingue amoureuse de William. Mais c'est impossible. Impensable. Il ne le faut pas, pour la simple et bonne raison qu'il n'est pas fait pour moi.

18

Party de cerveau et confidences

J'ai fait le mauvais choix. Plutôt que de m'aider, l'alcool n'a fait qu'agir en catalyseur. Maintenant, mon corps m'envoie plein de signaux puissants, mes émotions sont exacerbées. William et moi avons terminé le repas depuis un moment déjà. Les plats vides sont toujours sur la table, nous avons simplement déplacé nos chaises afin de veiller directement sur la plage. D'une main de maître, mon collègue a réussi à allumer un feu à partir de bois sec et de branches mortes que nous avons ramassés dans les environs. Avec la mer en bruit de fond, l'ambiance est spéciale. Unique, même.

Ce soir, nous n'avons droit ni à la lune ni aux étoiles. Un couvert nuageux les obstrue, accentuant la noirceur qui nous engloutirait si ce n'était de la flamme qui danse devant nous. J'en suis obnubilée. Comme dirait William, j'ai le cerveau dans le Jell-O. Le son du feu qui crépite me rappelle les sacs de pop-corn que je fais régulièrement éclater au micro-ondes. Je peux presque en sentir l'odeur. Ça m'arrache un rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Ça y est, je suis officiellement cinglée. J'en suis rendue à rire toute seule.

— Rien, rien. Je pense que j'ai un *party* dans ma tête. Désolée de ne pas t'avoir invité, il ne restait plus de billets.

Je m'esclaffe de plus belle alors que William sourit en constatant l'état second dans lequel je suis. Il reporte son attention sur le feu et, moi, je retrouve mon sérieux.

Prends sur toi, Annabelle !

— Je suis étonné que tu ne m'aies pas demandé pourquoi le nom de ma mère dans mon cellulaire, c'est Démon.

Il m'a fait cette déclaration en fixant les flammes. Je l'imite. C'est beaucoup moins dangereux que de le regarder, lui. Ce soir, je sens que je pourrais facilement perdre le nord. Déjà que ma raison semble s'être envolée avec les centaines d'étincelles qui s'élèvent vers le ciel !

— Disons que je n'ai pas osé, dis-je du ton le plus posé que je suis en mesure d'adopter vu mon état. Chaque fois qu'il est question d'Angela, ce n'est jamais très positif. Je sens qu'elle t'a profondément blessé. Je n'ai pas voulu raviver ta douleur en ramenant le sujet sur la table.

Je suis tellement à fleur de peau que je peux ressentir le trouble de William qui gagne chaque parcelle de son corps. Maintenant, je n'entends plus à rire, mais à pleurer. Si je me laissais aller, je le serrerais dans mes bras afin d'effacer toute la peine que sa mère lui a causée.

— C'est vraiment délicat de ta part, admet-il en tapotant doucement ma main.

Je me concentre sur ma respiration. Ce simple contact, bien qu'intermittent, accentue le tourbillon qui a investi mon corps tout entier. Ce n'est qu'au moment où William ramène ses mains sur son ventre que ma respiration retrouve un rythme plus régulier.

— Tu n'aurais pas pu viser plus juste en disant ça, reprend-il. Elle m'a profondément blessé. C'est resté ancré en moi. Je doute de pouvoir en guérir un jour. C'est pour ça que j'agis comme je le fais. Que je prends autant de place et que j'écrase tout le monde. Parce que faire semblant d'être le meilleur, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour que ça fasse moins mal. Seulement, quand je me retrouve face à moi-même, ça me rattrape à tous les coups. Je me sens minable, en plus de faire du mal aux gens qui m'entourent. À ceux que j'aime.

Je m'en veux tellement de ne pas être en état de recevoir de telles confidences ! Si j'avais su que William se serait ouvert à moi de la sorte, j'aurais mis la pédale douce sur le vin et me serais assurée d'avoir toute ma tête pour l'écouter. Je doute qu'il se soit déjà livré à qui que ce soit comme il le fait présentement. Il a besoin d'une oreille attentive, de quelqu'un qui puisse lui offrir soutien et réconfort. Je fais de mon mieux pour être à l'écoute.

Malgré les révélations que je viens de recevoir, une question demeure. Angela n'a pas été une mère aimante et attentionnée avec son fils, j'en conviens, mais de là à la comparer au diable, il y a une marge. Qu'est-ce qui a pu faire en sorte que William en arrive là ? Je n'ai pas à patienter très longtemps avant d'avoir une réponse.

— Pour moi, Angela est le diable en personne parce qu'elle a fait fuir tous ceux qui se sont risqués à s'approcher de moi. Ça a toujours été comme ça. Même que ça l'est encore aujourd'hui. D'ailleurs, ça m'étonne qu'elle n'ait pas essayé de te monter contre moi. D'ordinaire, elle t'aurait cassé les oreilles avec des histoires inventées qui me font paraître comme un monstre.

J'avale de travers. La mission peu orthodoxe qu'elle m'a confiée, de même que le généreux bonus qui l'accompagne, refont surface dans mon esprit. Depuis quelques jours, j'avais presque oublié tout ça. Aussi, je me rends compte que je ne veux pas être impliquée de près ou de loin dans un tel stratagème. C'est immoral, contraire à mes valeurs, et surtout, William ne mérite pas ça. Constatant mon hésitation à répondre, ce dernier m'observe intensément, comme s'il essayait de lire en moi.

— Elle a tenté quelque chose avec toi aussi, hein ?

— Absolument pas.

Pourquoi pince-t-il les lèvres alors qu'il poursuit son examen de mon expression faciale ?

— D'accord. En tout cas, j'espère que si elle le fait, tu auras la décence de m'en parler. C'est la moindre des choses, entre collègues, il me semble.

Collègues. Hum, hum.

— En effet. Tu peux compter sur moi.

Quoi ? Il peut compter sur moi ? Comment puis-je lui mentir aussi facilement ? Ça ne me ressemble pas du tout d'agir ainsi. Je suis une fille qui a à cœur la vérité, qui prône la transparence. J'ai pris la décision de refuser l'argent et tout le reste, mais je ne peux pas nier qu'Angela a essayé de me mêler à ses magouilles. Je désapprouve son comportement, mais, en gardant ces informations pour moi, je deviens en quelque sorte sa complice. Est-ce vraiment ce que je souhaite ? Ah ! Pourquoi fallait-il que William aborde ce sujet ce soir ? Je n'ai pas l'esprit clair. On dirait que mes pensées s'embrouillent.

Si je croyais le sujet presque épuisé, je réalise rapidement que je me suis trompée.

— Pour Angela, ça n'a pas été suffisant de chasser mon père, poursuit William. D'ailleurs, pour être certain de ne plus jamais la recroiser, il est allé s'installer à l'autre bout du monde. Il vit en Australie.

— C'est vrai ?

— Oui, madame. Il a refait sa vie là-bas. Sympathique, hein ? À part une carte à ma fête et quelques mots sur Messenger à Noël, je n'existe plus pour lui. Probablement parce que je lui rappelle trop de mauvais souvenirs. On ne peut pas dire que leur union a été synonyme d'amour et de bonheur.

— C'est terrible. Je suis vraiment désolée pour toi.

Je suis si touchée que j'en ai les larmes aux yeux. Je fais tout pour le cacher à William. Comment pourrais-je justifier que je pleure pour ce qui lui est arrivé ?

— C'est terrible, oui, mais ce n'est pas ça qui a été le plus dur.

Ah bon ? Comment quelque chose peut-il être encore plus difficile que le rejet de son père ?

— Angela a une grande force de persuasion. Tu as bien dû t'en apercevoir.

— Oh oui. Elle sait être convaincante. Elle est sans pitié et obtient tout ce qu'elle veut.

— Exact. Ce que tu ignores, c'est qu'elle excelle aussi en matière de séduction. Elle a donc joué le grand jeu à mes blondes, en leur en mettant plein la vue afin de gagner leur confiance. Ensuite, elle leur a balancé des faussetés à mon sujet, en leur assurant que je n'étais pas fiable, que je n'avais rien de bon à leur offrir et qu'elles seraient mieux sans moi. Que je n'étais pas l'homme avec qui elles souhaitaient se bâtir un avenir.

— Ben voyons donc ! Et elles l'ont crue ?

— Oui. Elles ont toutes bu ça comme si c'était la parole de Dieu. Après tout, qui oserait mettre en doute les dires de la grande Angela Pellegrini ?

— Personne.

— Et voilà. Tu ne seras donc pas étonnée d'apprendre que je n'ai jamais été en mesure de garder mes blondes plus de quelques mois. Mon record, ça a été six. Elle s'appelait Sophie. Avec elle, je serais parti au bout du monde.

Je relève la tête. William réalise sa bévue au même moment, se rappelant qu'il m'a servi des paroles similaires pas plus tard que cet après-midi.

— Manière de parler, précise-t-il. Je l'aimais vraiment, cette fille-là. Et elle aussi, je pense. Du moins, jusqu'à ce que ma mère lui bourre le crâne avec un paquet de mensonges. À la longue, Sophie a fini par la croire et elle est partie, exactement comme celles qui l'ont précédée. Ça a été ma plus grosse peine d'amour. La dernière, aussi.

C'est incroyable à quel point l'histoire de William m'atteint. Je suis tellement fragile en ce moment que j'ai l'impression d'être incapable de garder une distance avec elle. Elle me touche comme si c'était la mienne.

— Je suis vraiment désolée d'apprendre ça. J'étais bien loin de me douter qu'Angela était ce type de femme.

Je préfère ne pas user de qualificatifs dégradants, premièrement, parce que ce n'est pas mon genre, et deuxièmement, parce que ce n'est pas à moi directement qu'elle a fait du mal, mais à son fils. Une histoire a toujours deux versions. J'ai celle de William, mais pas celle d'Angela. Cependant, j'ai tendance à croire que mon collègue dit la vérité. Après tout, un tel drame ne s'invente pas, à moins de maîtriser à la perfection l'art du mensonge.

Et si c'était le cas ? Si William était en train de me bourrer le crâne de faussetés pour je ne sais quelle raison ?

Non, il n'est pas comme ça. Notre relation a connu un départ difficile, c'est vrai, mais maintenant, c'est tout le contraire. Une complicité s'est installée entre nous sans même que nous nous en rendions compte. Il ne me mentirait pas de la sorte. Plus à ce stade de notre relation.

— J'ai la bouche sèche, je vais me chercher à boire. Tu veux quelque chose ? m'offre-t-il en se levant.

— De l'eau. Beaucoup d'eau, s'il te plaît.

J'accueille avec joie cette pause dans la discussion. Elle me permet de reprendre totalement mes esprits. D'arrêter d'essayer de démêler mes sentiments et d'accorder toute mon attention à William. Parce qu'il a besoin de se libérer de tout ce qu'il a accumulé dans son cœur. Et que, présentement, je suis la seule à pouvoir jouer ce rôle essentiel dans sa vie, soit l'écouter.

Au retour de William sur la plage, le feu s'essouffle drôlement. J'ai essayé de le maintenir en vie, mais, avec la noirceur, je n'ai pas trouvé de quoi l'alimenter convenablement. Je le regarde donc s'éteindre tranquillement, tout en achevant déjà la première bouteille d'eau que mon collègue m'a apportée. Deux autres attendent sur le sol, à mes pieds. La chaleur de la flamme ne me réchauffant plus, je commence à avoir froid. Durant la journée, il fait plutôt chaud, mais comme je suis de nature frileuse, je ne tarde pas à frissonner lorsque le soleil disparaît. Me voyant en pleine bataille avec la couverture afin d'essayer de m'y emmitoufler convenablement, William se lève et me donne un coup de main.

Une fois rassis, il oriente la discussion sur une voie, disons, existentielle :

— C'est quoi ton plus grand rêve, Annabelle ? Je veux dire, qu'est-ce que tu souhaites absolument faire dans ta vie ?

Je n'ai pas besoin de réfléchir longuement. Ma réponse est déjà toute prête :

— C'est simple. Je souhaite être heureuse. Vivre en harmonie avec mes choix. La paix du…

— Du cœur, du corps et de l'esprit, me coupe William. Je sais, je sais. Mais concrètement, comment tu comptes t'y prendre ? As-tu des projets précis ? Veux-tu des enfants, une maison, un mari ?

Nous y voilà. Encore une fois, il est question du fameux ordre préétabli qui est suivi par les humains depuis que le monde est monde. C'est le moment d'informer William de mon opinion sur cette forme d'aliénation à laquelle je n'adhère pas du tout.

— Au risque de te surprendre, je n'ai pas envie de suivre la route de la parfaite petite humaine. D'emprunter le chemin déjà piétiné par des milliers de gens. J'ai le goût de prendre ma propre direction, de tracer ma voie. Je suis convaincue que la recette du bonheur est propre à chacun de nous.

— Cette manière de penser ne m'étonne pas de toi.

— Ah bon ? Devrais-je le prendre comme une insulte ou un compliment ?

— Ça ne se voulait nullement insultant. Malgré ton jeune âge, je trouve que tu as une grande sagesse. Ça te distingue des autres.

Ces belles paroles me font comme un petit velours. Seul le ton sur lequel elles sont prononcées amène mon esprit tordu à s'imaginer que William me fait la cour.

— Et tu comptes faire ça… seule ?

OK, c'est confirmé. William s'amuse à mes dépens en jouant les grands séducteurs.

— En couple, tu veux dire ? demandé-je en rigolant doucement avant de prendre une pause pour sonder sa réaction. Peut-être bien. Je souhaite trouver l'amour, ça, c'est certain, si « mon mien » existe quelque part sur cette planète. Pour le reste, j'ai envie de me laisser porter par la vie et de voir où elle me mène. Ce qu'elle a à m'offrir. Parfois, ça nous conduit là où on ne s'y attendait pas du tout.

Je parle alors de mes amies à William et me confie sur mes impressions quant à leurs choix de vie, que je trouve prévisibles et sans attrait.

— Je ne veux surtout pas les juger, là. Comprends-moi bien. Elles se disent heureuses et c'est tout ce qui compte. Seulement, je ne suis pas certaine qu'elles soient vraiment allées au bout de leurs rêves. Et laisse-moi te dire qu'elles en avaient, des rêves. J'ai peur qu'elles se soient emprisonnées dans la routine. Qu'elles aient fait une croix sur la spontanéité.

— La spontanéité ? Ça, c'est drôle.

J'étouffe un bâillement. La fatigue de la journée vient de me frapper d'un seul coup.

— Je sais, je sais, articulé-je. Tu trouves que je n'en ai pas assez. Inutile de le répéter.

William cesse de se moquer de moi et il retrouve son sérieux.

— Si ça peut te faire plaisir, je trouve que tu t'améliores sur ce point-là. On a eu droit à plusieurs surprises durant le voyage et tu y as fait face comme une grande.

— Tu ne peux pas t'empêcher de me traiter comme une enfant, hein ? Comme une grande ! Pff !

Mon collègue pousse un soupir.

— Bon, bon, bon, je reformule. Tu y as fait face avec brio. Ça te va, comme ça ?

— C'est beaucoup mieux.

— Excellent ! Il serait temps que tu cesses de me prêter de mauvaises intentions, tu ne crois pas ?

Hum, comment prétendre qu'il n'essaie pas de me séduire ? C'est pourtant l'essentiel qui se dégage de ses gestes et ses paroles. Suis-je en train de me monter un bateau ? Malgré tout, j'accède à sa demande :

— Peut-être bien. Désolée.

— Il n'y a pas de mal. Dooonc, reprend-il, je disais que je te sens moins fermée qu'avant à l'imprévu. Tu as beaucoup évolué depuis le début du périple.

Il a raison. J'ai fait beaucoup de chemin depuis le jour 1 de ce voyage. Bien que la dureté de ses propos m'ait d'abord blessée, j'y ai malgré tout longuement réfléchi. Il y avait beaucoup de bon dans ses paroles. Beaucoup de sagesse.

— Je suis fier de toi, ajoute-t-il.

Ne pas lui prêter de mauvaises intentions, hein ? OK, mais pour ça, peut-être faudrait-il qu'il arrête d'alimenter mon imagination débordante avec de telles paroles ?

— Je t'ai parlé de Sophie, tantôt…

Douche froide !

— Oouuii ?

Je le sens hésiter avant de développer son idée. Le voilà très sérieux, tout à coup.

— Vous avez de nombreux points en commun, toutes les deux.

Encore la même question qui me tracasse. Je devrais recevoir ça comment, moi ? J'essaie fort de ne pas me laisser perturber. De ne pas réagir.

— Elle avait la même vitalité que toi, une grande sagesse d'esprit aussi. Mais ce qui me fait le plus penser à toi, c'est…

— C'est quoi ? insisté-je alors qu'il hésite à terminer sa phrase.

Il expire un bon coup avant de se commettre :

— Son plus grand défi, c'était de s'imperméabiliser à l'opinion d'autrui. D'arrêter de chercher la validation autour d'elle et de suivre son cœur en toute confiance.

Je reçois ces paroles comme un coup de poing en pleine figure. Jusqu'à maintenant, je me croyais forte et en contrôle. J'avais l'impression que l'opinion des gens à mon propos m'importait peu. Cependant, les discussions précédentes que j'ai eues avec William m'ont amenée à réfléchir sérieusement à la question. Et la réponse m'a

étonnée au plus haut point. J'ai réalisé qu'il n'avait pas tort. Que la validation des autres, notamment le fait d'avoir de très nombreux abonnés, m'aide à me sentir en confiance. Qu'elle me motive beaucoup plus qu'elle le devrait. Afin de m'aider à avaler la pilule, je bois la moitié d'une bouteille d'eau. Comme si sentir le liquide froid circuler en moi allait me redonner un peu de contenance.

— Je te dois des excuses, Annabelle.

— Des excuses ? Pourquoi ?

William serre les lèvres. Je sens que ses regrets le rongent cruellement.

— Parce que j'ai été injuste avec toi. Dès le premier instant où je t'ai vue, au magazine, je t'ai tout de suite comparée à Sophie. Les dés étaient lancés, tu étais déjà catégorisée. Et à partir de ce moment-là, je me suis promis de te mener la vie dure.

C'était donc ça, la raison de son attitude désagréable à mon égard ? Les pièces du puzzle s'emboîtent enfin dans mon esprit. Bien que ça n'efface pas la peine qu'il m'a faite, ça y met quand même un baume.

— J'ai vu en toi les mêmes failles, la même fragilité. J'ai tellement aidé Sophie à s'en départir ! J'aurais tout donné pour qu'elle s'épanouisse en faisant fi de l'opinion des gens. Visiblement, j'ai échoué. Elle a préféré croire ma mère plutôt que moi. Là encore, elle s'est laissé influencer. Manipuler, même. J'espère seulement qu'elle a fini par trouver son bonheur.

Un court silence s'abat sur nous. William et moi sommes plongés dans le passé. Dans mes débuts au magazine.

— Je me suis vengé sur toi, poursuit-il. Je t'ai fait subir la colère et la douleur que je n'avais pas pu lui faire vivre, à elle. Et quand j'ai commencé à voir la personne que tu es réellement, j'ai redoublé d'ardeur dans ma méchanceté. Cette fois, c'était pour me protéger.

Je me redresse sur ma chaise. Des larmes amères dévalent mes joues et vont mourir sur la couverture qui me garde au chaud. La peine que j'ai si longtemps dissimulée est maintenant libérée, à la puissance mille. Je la revis comme si elle surgissait pour la toute première fois. Mes entrailles se tordent. J'ai physiquement mal. Mais surtout, je n'y comprends rien.

— Te protéger de quoi, William ? De quoi t'avais peur ?

— De toi.

— De moi ? demandé-je en braquant sur lui mon visage défait, lui donnant accès à toute ma sensibilité.

William ne peut plus supporter mon regard. Il dirige son attention vers le sol et enfouit les mains sous ses cuisses pour éviter de se triturer les doigts.

— Oui, de toi. Parce que… parce que, depuis quelques jours, j'ai senti que tu pourrais faire ce que tu veux de moi. Ça m'a fait paniquer.

— Faire ce que je veux de toi ? De quoi tu parles, bon sang ?

— Tu m'as eu, Anna. Tu m'as eu complètement. Malgré tous mes efforts, toutes les fois où j'ai essayé de me forger une carapace, je n'ai pas pu résister assez fort. Tu as eu raison de la forteresse que j'ai érigée autour de mon cœur. Je suis en train de tomber amoureux fou de toi.

Oh my God !

Un signal d'alarme se déclenche dans mon cerveau. Il envoie un influx nerveux dans mon corps et je bondis sur mes pieds. Cette conversation doit s'arrêter maintenant, sinon nous risquons de regretter la suite. Je ne peux pas céder aux avances de William, voyons ! Je lui ai joué dans le dos ! Comment réagira-t-il lorsqu'il l'apprendra ? Je dois m'enfuir, et vite.

— Tu parlais de spontanéité, tantôt, hein ? Eh ben, voilà. Je vais te servir une autre preuve de mon amélioration en la matière. Je déclare cette journée officiellement terminée. Je suis crevée. Bonne nuit.

— Quoi ? Tu vas te coucher, là ? Maintenant ?

— Oh que oui !

J'enroule maladroitement la couverture dans mes bras, tout en récupérant les bouteilles vides sur le sol. William se lève aussi. Il s'avance pour m'étreindre. Hein ? Depuis quand il fait ça avec moi ? Dans la manœuvre loin d'être naturelle, nous prenons la même direction. Résultat : nos bouches passent à un cheveu de se souder à nouveau.

Résiste, Annabelle. Résiste.

— Bonne nuit, articulé-je après un câlin éclair duquel je me libère au plus vite.

La mine déconfite de William fait battre mon cœur plus fort.

— Merci d'exister, Annabelle.

— Toi aussi ! lancé-je promptement avant de prendre mes jambes à mon cou pour gagner l'étage supérieur de notre luxueuse demeure sur roues.

« Toi aussi ? » Qu'est-ce que je viens de dire là, moi ? Avant de me coucher, je jette un dernier regard vers la plage. William a repris place sur sa chaise et il fait face à la mer. Il réfléchit sûrement à ce qui vient de se produire et, surtout, de se dire. J'ai l'impression qu'un point de non-retour a été atteint. Une peur sourde m'envahit. Qu'adviendra-t-il de nous d'ici la fin de ce voyage ?

Je suis allongée sur le dos, incapable de trouver le sommeil. Si, il y a quelques jours, ce sont les mots durs de William qui m'ont tenue éveillée, cette fois-ci, ce sont ses aveux. Ils m'ont bouleversée. Je ne sais pas quoi répondre à ses avances. Quoi dire pour apaiser sa peine. Me voit-il telle que je suis vraiment ou revit-il simplement sa relation avec Sophie à travers moi ? Parce que je n'invente rien, là. J'ai très bien entendu ses propos. Je ressemble à Sophie. Il a été frappé par nos similitudes dès les premiers instants où il m'a vue. Ai-je envie de céder à cet homme qui réalisera probablement dans quelques mois que je ne suis que le fantôme d'une femme qu'il a profondément aimée ? Suis-je prête à courir ce risque ?

Aussi, quelle est la nature de mes sentiments à son égard ? Est-ce de l'amour ou simplement de la compassion qui me pousse à avoir envie d'être près de lui pour lui apporter le soutien et le réconfort qu'il n'a pas eus ? Bon, oui, William Després est un très bel homme. Je ne nierai pas avoir une attirance physique pour lui, même que je le trouve irrésistible. Mais la beauté, ce n'est pas tout. Il faut beaucoup plus que ça pour partager la vie de quelqu'un et vieillir à ses côtés. Je ne connais même pas ses rêves, ses désirs ! Comment pourrais-je décider maintenant si j'ai envie d'être avec lui ou pas ?

Je ne dois pas non plus oublier ce que j'ai à régler avec Angela. Sitôt que je serai de retour en ville, je mettrai un terme à notre collaboration. Je suis peut-être mêlée dans mes sentiments, présentement, mais en ce qui concerne cette femme, c'est très clair dans mon esprit. Sur ce point-là, je suis imperturbable. Je ne veux pas travailler une seconde de plus pour une telle personne. Ce serait aller à l'encontre de mes valeurs.

William est rentré. Je l'ai entendu faire sa toilette et se mettre au lit. Il a aussi rangé les restes du souper que nous avions laissés dehors. Le silence est retombé dans notre maisonnette. L'oreille aux aguets, j'essaie de déceler le moindre bruit provenant de l'étage inférieur. J'essaie de découvrir si, tout comme moi, il peine à trouver le sommeil. Madame Rita semblait trouver que je gigotais trop parce qu'elle a remballé ses pattes et est allée se coucher tout au bout du lit. Pouvait-elle entendre le vacarme de mes pensées ? Je me sens bien seule, aux prises avec mes tourments. Ma fidèle compagne de vie refuse de me témoigner du réconfort.

Soudain, un bruissement léger survient. Oh ! William a remué sous ses couvertures. J'entends ensuite un craquement, puis je distingue des pas. Je me raidis. Oh ! Ils viennent dans ma direction. Seigneur, non ! Le premier barreau de l'échelle de bois craque. Il y a déposé le pied, il monte à l'étage ! En petite écervelée que je suis de plus en plus souvent ces temps-ci, je serre les paupières et feins de dormir.

Ben oui, bravo !

Le second barreau émet une plainte, puis le bruit cesse. Un long soupir s'ensuit. Qu'est-ce qu'il fout ? Il m'épie pendant que je dors ou quoi ? Impossible, il ne peut m'apercevoir du deuxième barreau de l'échelle. Pas encore. Il lui faut en gravir au moins un autre, ce qui ne

se produit pas. Je me rappelle alors une autre de ses confidences. Il a le vertige. Ça le rend incapable de monter à une échelle.

Comme pour confirmer mes pensées, j'entends les pas s'éloigner doucement. Je me détends. La brèche qui s'était momentanément ouverte vient tout juste de se refermer. C'est beaucoup mieux ainsi.

19

Rêveries, raisins et raison

Je n'ai jamais connu une telle excitation. Un tel désir de découvrir un homme. Il a surgi derrière moi sans que je m'y attende, au moment où j'étais complètement nue. Désarmée. Ses vêtements ont rapidement fait la rencontre du plancher, rejoignant les miens, que je n'ai pas eu le loisir d'enfiler.

Pendant de très longues minutes, il reste immobile, laissant mon corps, qu'il a ensorcelé, s'embraser. Le savoir si près sans que nos membres se touchent est un véritable supplice. Je tremble, je vibre. Je n'ai plus qu'une envie, c'est qu'il me conduise au septième ciel. Je tente un mouvement pour accélérer la cadence et mettre fin à cette torture insoutenable, mais il m'empêche de m'exécuter. Il souhaite étirer le plaisir. Attendre qu'il atteigne son point culminant.

Point que je n'en peux plus d'attendre, mais qui finit par arriver. À partir de ce moment, je ne suis plus maître de mon corps. Je perds le contrôle de mes gestes, n'étant plus que la proie de ce désir ardent qui me consume.

Ses mains aventurières entament avec lenteur la découverte de chaque parcelle de ma peau. Sous leur contact, mon désir s'intensifie de manière exponentielle. Il coule dans mes veines, se répand jusqu'aux extrémités de mon corps.

Ses lèvres gourmandes enveloppent la pointe de mes seins. Ses doigts agiles poursuivent leurs enivrantes caresses, laissant dans leur sillage une traînée de frissons. Je cambre les hanches. Je m'offre tout entière.

Mon envie de lui est telle que c'est comme si ma vie en dépendait.

Au moment où la danse de nos corps débute enfin, une longue plainte s'échappe de mes lèvres inassouvies. Bonne élève, je me laisse guider, me tortillant sous ses membres en feu. La valse lente se poursuit jusqu'à ce qu'une étrange sensation d'humidité m'envahisse.

Ma rêverie prend fin brusquement.

À bout de souffle, le cœur battant à tout rompre, j'ouvre les paupières.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Me redressant dans mon lit, je constate que mes draps sont détrempés. Rien à voir avec le rêve érotique auquel je m'adonnais sans retenue. C'est plus que ça. Le matelas est humide, mes vêtements aussi. Mon esprit faisant un pas de plus dans la réalité, je constate

qu'une pluie diluvienne s'abat sur la plage. La pauvre moustiquaire qui fait office de fenêtre pour ma chambre n'a pas su m'épargner du déluge. Tout est mouillé, moi y compris.

Cristi de biscuit ! Qu'est-ce que je fais, maintenant ? Où est-ce que je vais dormir ?

Suivant mon instinct, je descends l'échelle qui me conduit au palier inférieur. Madame Rita a été plus rapide que moi. Elle s'est réfugiée sur le siège passager. Roulée en boule, comme toujours, elle dort paisiblement. J'évite de la déranger.

Mes yeux s'habituant doucement à la pénombre, je marche discrètement vers l'arrière du véhicule et fouille dans une armoire pour en sortir des vêtements secs. Revenant sur mes pas, je les enfile avec les mêmes précautions que lorsque je me changeais avant mon cours d'éducation physique, à l'école secondaire. Surtout, ne rien laisser paraître.

Par la suite, j'essaie de distinguer le corps de William dans l'amas de couvertures qui recouvre le fauteuil converti en lit. Bien vite, j'ai une bonne idée de l'espace qu'il occupe. Que faire ensuite ? Me coucher près de lui ? Je ne vais quand même pas dormir sur le plancher ! Usant de la plus grande discrétion, je me glisse près de lui en m'assurant de ne pas le réveiller. Son souffle régulier m'indique qu'il dort profondément. Mission accomplie. Me voilà de nouveau au sec et au chaud.

Dès que mon corps est entièrement allongé, je cesse de bouger, même si le confort n'y est pas vraiment. Le ressort d'un coussin s'enfonce au creux de mon dos, et la baguette de bois qui délimite l'extrémité du sofa maltraite mon omoplate. Tant pis. C'est mieux que rien.

Pour oublier la présence troublante de William à mes côtés, je me tourne dans le sens opposé et tente de replonger dans le sommeil. Évidemment, le souvenir encore frais de mon rêve érotique ne tarde pas à se pointer à l'horizon. Seigneur ! Pourquoi mon esprit me torture-t-il autant ? Ne me trouve-t-il pas déjà assez tourmentée ?

La nuit va être longue !

Le cadran numérique du micro-ondes m'indique qu'il est trois heures dix. C'est beaucoup trop tôt pour me lever. Condamnée à combattre mon esprit tordu, je me résigne à ne pas fermer l'œil.

Une lueur éblouissante est perceptible à travers mes paupières closes. J'ai alors la confirmation que le jour est levé. Ouvrant doucement les yeux, je m'apprête à m'étirer quand je remarque que, premièrement, je suis couchée dans le lit de William. Deuxièmement, je suis couchée *avec* William. Et troisièmement, William m'enserre de ses bras, alors que sa tête repose au creux de ma nuque.

QUOI ?

Rapidement, le souvenir des événements de la nuit passée vient me faire un petit coucou, défilant comme une parade lors d'un jour de fête. Je n'ai donc rien imaginé, sauf la scène osée qu'une part de moi aurait bien aimé savourer réellement.Comme si la situation n'était pas déjà assez catastrophique, j'ai la vive impression que le corps épousant le mien en cuillère est bien réveillé.

— Bon matin, me chante une voix au creux de l'oreille. C'est une belle surprise que tu m'as réservée.

Euh, minute, papillon ! Comment lui dire que je n'avais pas d'autre choix ? Je ne peux quand même pas lui dévoiler que j'ai rêvé de lui d'une manière beaucoup trop osée pour les collègues que nous sommes ! Il s'imaginera alors un paquet de scénarios qui n'ont rien à voir avec la réalité. Il a déjà été berné une fois – et même plus –, je ne voudrais pas lui réserver le même traitement.

— Il est tombé un déluge cette nuit, dis-je en essayant de me défaire de son emprise pour me lever, et…

Il me retient en me murmurant :

— Où crois-tu aller comme ça ? Maintenant que je te tiens, j'ai bien l'intention de te garder juste pour moi. On fait un *bed-in*, propose-t-il tout de go. Qu'est-ce que tu en dis ?

— William, laisse-moi bouger un peu.

Cette fois, je réussis à m'extraire du lit. Maintenant seul, William s'allonge sur le dos et croise les mains derrière sa nuque.

— C'est complètement fou. J'étais en train de rêver de toi et, en ouvrant les yeux, tu étais à mes côtés. Magie !

Mes doigts agités grattent ma nuque avec un peu trop d'ardeur.

— Ce n'est pas ce que tu penses. Je…

William bondit sur ses pieds avant que j'aie pu achever ma phrase, réduisant en fumée mes chances de m'expliquer. Tout à coup, je ne suis plus debout dans le VR. Je suis de retour dans mon rêve, celui-là même qui a laissé mes sens émoustillés, et je suis une fois de plus en proie au désir. D'un pas assuré, je franchis la distance qui nous sépare.

— Ah, toi, là !

Ma main fait basculer William, qui tombe à la renverse sur le lit. Toujours debout, je profite de ma supériorité sur lui pour l'observer, excitée. Il se régale de la situation. Son désir est bien visible dans son boxer blanc.

— Hum, tu prends les devants, en plus. J'adore ça.

Je pose un genou sur les couvertures et j'admire le corps

parfaitement sculpté. Mes lèvres trouvent ensuite le chemin de son torse, poursuivant leur route jusqu'à ce qu'elles rencontrent des lèvres affamées. Et là, je laisse libre cours à mon imagination pour m'adonner à ce que je m'interdis, même dans mes rêves les plus fous.

J'ai l'impression de vivre dans un rêve. Comme si la relation entre William et moi ne pouvait pas être réelle. Comment avons-nous pu en arriver là ? Il y a quelques jours à peine, nous étions des ennemis jurés et, maintenant, nous voilà amants ! Ai-je raté quelque chose ? Si je suis une passionnée de romance sous toutes ses formes, celle qui vient de surgir dans ma vie me laisse dubitative. William et moi ne pouvons pas être ensemble, et ce, pour plein de raisons. Parce que quoi ? Parce que, point final. Je n'ai pas envie de m'étendre sur le sujet.

Derrière le volant, mon chauffeur est tellement joyeux qu'il chante comme un pinson. Il laisse même ses émotions déborder au point de me jeter quelques regards en biais, ici et là. Lorsqu'il pousse l'audace jusqu'à déposer sa main sur ma cuisse, je feins d'avoir une envie pressante et lui demande de s'arrêter quelque part pour que je puisse me soulager. Quand je retrouve le siège passager, les doigts aventuriers restent à leur place, sur le volant. Bien joué ! J'invite Madame Rita à grimper sur mes jambes, limitant ainsi les risques de récidive.

En début d'après-midi, Sainte-Anne-des-Monts et Cap-Chat défilent devant nous. Au loin, nous apercevons Éole, la plus haute éolienne à axe vertical au monde. C'est fort impressionnant à découvrir. Les pluies diluviennes de cette nuit ont chassé les nuages. Le soleil est officiellement de retour pour nous accompagner dans notre périple. Soudain, William ralentit. Il emprunte une route qui s'enfonce dans les champs.

— J'ai une surprise pour toi, m'annonce-t-il d'un ton mystérieux.

— Encore ? Tu ne trouves pas que j'ai été assez gâtée comme ça ?

Le froncement de sourcils et le sourire malicieux qui apparaissent sur ses traits m'amènent à préciser la nature de ma pensée. Nous n'avons pas du tout la même image en tête lorsqu'il est question d'être gâtée.

— Tu m'as amenée faire du kayak, on a marché jusqu'au Bout du monde. Tu n'as pas besoin d'essayer constamment de m'impressionner, tu sais ? Je suis ici en tant qu'accompagnatrice dans le cadre de notre travail.

Oupsi, j'ai peut-être été trop raide dans mes propos. Je l'ai blessé, c'est évident. Je le constate à la déception que je lis sur ses traits.

— Où est-ce qu'on est ? m'informé-je.

Et voilà, le sourire revient au galop. Je crois même déceler une certaine excitation.

— Tu m'as souvent dit que tu aimais beaucoup le vin. Je me trompe ?

— Non, tu ne te trompes pas. Mais c'est quoi le rapport ?

— Bienvenue au vignoble Carpinteri !

La fébrilité de mon compagnon se propage jusqu'à moi.

— Sérieux ? Il y a un vignoble en Gaspésie ? Ça alors, je ne m'y attendais pas du tout.

Avec une joie débordante, William me raconte l'histoire du vignoble, alors que nous avançons sur la route de campagne. Captivée, je l'écoute avec attention, ne pouvant empêcher mon regard de balayer tout ce qu'il rencontre sur son chemin. Étant ouvert au public, l'établissement offre aux touristes la possibilité de visiter ses installations et même de déguster ses vins, spiritueux et nombreux autres produits. Pour couronner le tout, il est possible de profiter pleinement de l'expérience en logeant dans une des six chambres ou suites de la villa.

— J'ai tellement hâte de goûter à leurs produits ! m'exclamé-je, tout sourire. Merci, William. Merci d'être aussi à l'écoute. Tu es…

Je m'arrête net avant de terminer ma phrase. Pendant ce temps, mon chauffeur gare le véhicule.

— Je suis quoi ? insiste-t-il.

— Incroyable. Bon, on y va ?

Il ricane. Ça l'amuse toujours de constater mon désarroi.

— Allons goûter à ça, ce bon vin-là ! abdique-t-il, mettant fin à mon trouble.

Sitôt que je mets le pied à l'extérieur, je me sens projetée directement en Europe. Des rangs de vignes s'étendent devant nous. La seule différence, c'est qu'en toile de fond, nous avons droit à d'imposantes éoliennes. C'est vraiment unique comme panorama. Nous gravissons la pente qui conduit au domaine et, lorsque j'aperçois enfin la villa, je suis frappée par son architecture qu'on dirait sortie tout droit d'Italie.

— C'est tellement beau !

William semble vouloir poser son bras autour de mes épaules, mais il se ravise. A-t-il saisi mon trouble quant à l'évolution rapide de notre relation ? Je l'ignore. C'est donc dans le silence que nous franchissons les quelques marches qui conduisent à la porte de la villa. J'accueille cette pause avec joie, trop occupée que je suis à admirer chaque détail des lieux.

Après avoir contourné la fontaine et franchi l'imposante porte de bois, nous sommes accueillis par une dame au sourire chaleureux. Je me sens déjà bien.

— Madame, monsieur, bienvenue au Vignoble Carpinteri. Avez-vous une réservation ?

William me jette un bref coup d'œil avant de répondre à la question.

— Bonjour, nous nous sommes parlé au téléphone ce matin. William Després du magazine *Angela,* se présente-t-il. Voici Annabelle. Ma… collègue.

Je déglutis. Collègue, c'est vrai.

— Oh oui, je me souviens, mentionne la dame dont le sourire s'amplifie davantage. C'est vous qui…

D'un geste du menton, William me désigne, l'air nerveux. L'employée comprend d'emblée qu'elle ne doit pas en dire plus.

— Tout est beau. Vous pouvez vous installer, comme convenu.

Elle s'avance ensuite de manière à s'adresser discrètement à William. Ma curiosité voudrait bien que je tende l'oreille, mais l'effet de surprise prend le dessus. Je décide donc de m'éloigner, découvrant l'impressionnant hall d'entrée.

— Tu viens ? me demande William, une fois qu'il a réglé les détails de notre séjour.

— Avec plaisir.

Je lui emboîte le pas, mais, à ma grande surprise, il se dirige vers le stationnement plutôt que vers l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. Plus précisément en direction du VR. Lorsque je le vois monter à bord, je fronce les sourcils, perplexe.

— On ne visitait pas le vignoble ?

— Monte, me répond-il simplement.

— J'ai compris. J'arrête de poser des questions.

C'est alors que William démarre le véhicule et s'enfonce davantage sur le terrain de la propriété, gravissant une pente. Il ne s'immobilise qu'une fois rendu tout au en haut, entre les rangées de vignes et les arbres qui bordent le vignoble. Il descend ensuite de la *van* et déroule l'auvent, puis étend une couverture sur l'herbe et s'y installe, tout sourire.

— Qu'est-ce que tu mijotes, encore ? m'informé-je, à la fois intriguée et impressionnée par la mise en scène.

Pour toute réponse, mon collègue fait mine de se sceller les lèvres, puis il m'invite à le rejoindre. Je m'exécute, sentant les réserves que je m'efforçais de garder s'envoler. Comment résister à une telle attention ? Qui aurait pensé qu'au fond de cet homme en apparence hostile et désagréable se cachait un être aussi romantique ? Je m'assois en tailleur, maintenant une distance sécuritaire entre William et moi. Celui-ci ne fait rien pour se rapprocher.

— Et puis, qu'en dis-tu ? Pas pire, hein ?

— Pas pire ? Malade, tu veux dire ! Madame Rita n'a pas assez d'yeux pour tout voir. Regarde-la ! Elle est folle raide !

Nous nous marrons bien de voir ma chatte gambader joyeusement.

— Sérieusement, comment as-tu fait pour convaincre les propriétaires de nous laisser nous installer ici ?

— Je t'ai déjà dit que je possède de nombreuses qualités dont tu ignores l'existence.

Hum, c'est vrai. Le hic, c'est que bientôt, je ne pourrai plus résister. Mes dernières barrières s'envoleront pour de bon et, lorsque William découvrira les manigances que j'ai faites dans son dos, il se sentira floué et ne voudra plus rien savoir de moi. Le malaise vient donc cohabiter avec l'excitation que je ressens de me retrouver là, au milieu des vignes, avec la mer en toile de fond. Tant de beauté, et pourtant, je transporte dans mon cœur un lourd secret. Je dois absolument oser la transparence et m'en libérer.

— Écoute, William, il faut que…

Un bruit de moteur interrompt ma phrase, ce qui effraie Madame Rita, qui se précipite à bord du véhicule. Un jeune homme à l'air sympathique descend de la voiturette et se dirige vers la plateforme à l'arrière du bolide. Il saisit le panier qui s'y trouve et marche vers nous d'un pas décidé.

— On m'a demandé de vous remettre ceci. La maison y a ajouté quelques petites gracieusetés.

Sa voix est douce. Son sourire, franc. Pourrait-on rester ici pour toujours ? Je regrette soudain de ne pas avoir mon cellulaire sous la main. J'aurais pu partager ma joie avec les internautes.

— Merci, répond William en déposant les victuailles devant nous. C'est vraiment très gentil.

— Oui, merci, dis-je à mon tour, essayant de ne pas laisser paraître mon trouble d'avoir été interrompue alors que je venais enfin de prendre mon courage à deux mains pour révéler la vérité à William.

— Bonne journée, achève le jeune homme avant de disparaître aussi vite qu'il est apparu.

Une fois qu'il est parti, mon collègue délaisse momentanément le panier pour revenir à moi.

— Tu t'apprêtais à me dire quelque chose ?

Je suis figée, incapable de répondre.

— Laisse tomber, ce n'est rien d'important, prononcé-je enfin.

William hausse les épaules.

— Comme tu veux. Bon, on découvre ensemble ce qui se cache dans ce beau panier-là ?

La journée défile, et j'en profite comme s'il n'y avait pas de lendemain. La majeure partie du contenu du panier a été engloutie, sauf la bouteille de vin, que nous avons décidé de conserver pour le soir. La discussion entre William et moi coule comme jamais. Nous nous révélons de plus en plus l'un à l'autre, réalisant que plusieurs points nous unissent.

— Ça te dit de faire une marche ? me propose-t-il alors que je croque dans ma dernière biscotte enduite de tapenade d'olives.

— Ici ?

Il s'empare d'une bruschetta et n'en fait qu'une bouchée.

— Mais oui, confirme-t-il en se levant. C'est romantique de marcher à travers les vignes, tu ne trouves pas ? Il y en a d'autres dans les serres, un peu plus loin. Ce sont celles qui servent à la production des cépages qu'ils offrent.

Je me lève à mon tour.

— À quoi servent toutes ces vignes, alors ? demandé-je en pointant les rangs qui s'alignent devant nous.

— À faire d'excellents spiritueux. Ils expliquent tout ça à la boutique. On peut y faire un saut, si tu le souhaites. On reviendra plus tard au VR. De toute manière, on a toute la nuit pour en profiter.

J'affiche un air surpris.

— Tu veux dire qu'on dort ici ?

Un sourire radieux illumine les traits de William, le rendant irrésistible.

— Oui, madame. J'ai réussi à obtenir cette permission spéciale des propriétaires.

— Mais… comment as-tu fait ? Je veux dire… c'est tellement merveilleux, tout ça !

— Il n'y a rien de trop beau pour toi, Annabelle, réplique-t-il en me caressant le bout du nez de son index. Ça fait si longtemps que je t'attendais dans ma vie.

Ça y est, je craque. Impossible de lui résister une seconde de plus. Au diable les tourments qui m'habitent ! Je dois lui démontrer à quel point je suis en train de succomber à son charme. D'un geste spontané, je franchis la distance qui nous sépare et je lui saute au cou, unissant

mes lèvres aux siennes. Sans surprise, William répond à mon baiser, y ajoutant une bonne dose de passion. Alors que nos bouches se caressent avec douceur, ses doigts font glisser les fines bretelles de ma robe de coton blanc, me révélant dans la simplicité de ma culotte de dentelle.

— La marche peut attendre, hein ? souffle-t-il, peinant à contenir la force de son désir.

— La marche peut attendre, confirmé-je.

Madame Rita dort profondément sur la banquette dans le VR. Nous sommes seuls au monde. Quelques instants plus tard, nous roulons sur la couverture où subsistent encore quelques miettes du festin qui nous a été offert.

20

La vérité revient au galop

La passion nous a enivrés comme jamais. Elle a littéralement explosé, sous le soleil de la Toscane gaspésienne qui ne semblait briller que pour nous. De notre refuge improvisé, là, au cœur des vignes, nous avions la délicieuse impression d'être isolés du monde entier. Nous avons fait l'amour encore et encore, si bien que nous sommes complètement épuisés.

J'ai fouillé chaque recoin du corps de William, découvrant au passage un tatouage au creux de ses reins qui lui rappelle son plus grand amour jusqu'à maintenant, sa belle Sophie.

Nous sommes toujours allongés côte à côte sur la couverture. Mes doigts suivent le tracé du nom de cette femme qui lui a brisé le cœur.

— On commet parfois des erreurs, dit-il, repentant, en faisant référence au caractère permanent de son choix. Maintenant, je sais que je me suis trompé. Que la bonne, c'est toi.

Une chaleur soudaine m'envahit. Je n'ai plus de doute, William est « mon mien ». Celui que j'ai tant cherché, sans jamais le trouver. Je sais aujourd'hui que je n'explorais pas au bon endroit. C'est pour ça que j'ai essuyé plusieurs échecs et déceptions. Maintenant qu'il est là, j'ai bien l'intention de le retenir pour toujours. Avec lui, je suis persuadée que je peux atteindre cet équilibre parfait auquel j'aspire tant.

Des bruits de pas se rapprochent de nous. Des visiteurs sillonnent l'immensité du vignoble. Amusés d'avoir transgressé les règles de la bienséance avec nos ébats en pleine nature, nous nous rhabillons prestement. Des rires nous échappent.

— Tu m'as dit qu'on pouvait visiter la boutique et assister à une dégustation officielle ?

William confirme.

— Ça te plairait d'y aller ? s'informe-t-il.

— Oui, je veux tout connaître de l'histoire de cet endroit.

Je m'assure que Madame Rita se porte bien et nous redescendons en direction de la villa, main dans la main. Soudain, des éclats de voix qui détonnent avec le caractère calme des lieux nous parviennent.

— On dirait bien que quelqu'un n'est pas content, se moque William.

— Hum, hum, acquiescé-je, soudain rongée par le doute, prêtant attention à ce que j'entends.

Quelques secondes plus tard, mes craintes sont confirmées. Sacha se tient devant moi, en pleine querelle avec la gentille dame qui nous a accueillis un peu plus tôt. Au moment même où mon ami m'aperçoit, je lâche brusquement la main de William.

— Bon, c'est là que tu te caches ! explose-t-il, n'ayant pas manqué nos doigts emmêlés.

— Sacha ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ce que je fais là ? Figure-toi donc que je te cherche, Annabelle. Tu as arrêté d'un seul coup de me donner des nouvelles, et disons que les dernières fois où on a jasé, tu n'avais pas l'air dans ton état normal. J'étais hyper inquiet. Il fallait que je vienne voir par moi-même.

— Hein ? m'exclamé-je en regardant tour à tour William et Sacha, avant de fixer ce dernier. Je ne comprends pas pourquoi tu paniques comme ça. William t'a écrit pour te dire que tout va bien.

L'employée du vignoble commence à s'impatienter.

— Vous pourriez peut-être aller discuter de ça un peu plus loin ? Et moins fort, de préférence, propose-t-elle d'une voix douce.

Elle a raison. Nous sommes en train de faire un esclandre dans un endroit paisible. Tirant Sacha par le bras, je l'entraîne à l'écart. William nous suit, évidemment, interpellé par la conversation animée.

— Je n'ai aucune idée de quoi tu parles, Annabelle, reprend mon ami. William m'a pas écrit pantoute.

— Hein ? répété-je en fixant mon collègue, qui semble mal à l'aise tout à coup. Je ne comprends pas. Tu n'étais pas censé le faire pendant que je mettais de l'essence ?

— C'est que…

— C'est que quoi ? Tu lui as écrit, oui ou non ? La question est pourtant simple.

— Non. Je ne lui ai pas écrit.

C'est à ce moment que mon univers bascule. Qu'un tourbillon m'aspire pour me secouer sans ménagement. Moi qui croyais que je pouvais lui faire confiance, je me suis fait avoir. Je me suis trompée. La phrase qu'il a prononcée un peu plus tôt, « On commet parfois des erreurs », me frappe de plein fouet. Si j'ai commis une erreur, ça aura été de succomber à son charme et de lui accorder ma confiance. Démolie, je pose sur William un regard qui témoigne de ma déception. Déjà, je ne trouve plus écho dans ces billes sombres qui m'ont ensorcelée.

— Je ne comprends pas, articulé-je, la voix brisée par l'émotion.

Pourquoi ? Tu ne peux quand même pas dire que tu as oublié de le faire.

Je lui offre malgré tout une porte de sortie, mais pour une fois, mon collègue perd littéralement la face. Il fait pitié à voir tant il croule sous les remords.

— Non, Anna, je n'ai pas oublié. Je ne l'ai pas fait, intentionnellement. Je… je voulais te garder juste pour moi. C'était trop beau, ce qu'on vivait.

Je baisse la tête et la secoue vigoureusement, allant jusqu'à la serrer entre mes mains pour m'aider à rester ancrée dans la réalité. Ça ne se peut pas. C'est impossible. Je suis au beau milieu d'un mauvais rêve, je vais en émerger d'une minute à l'autre. William ne peut pas avoir merdé comme ça. Pas après tout ce qui s'est passé et dit entre nous. Il ne m'aurait pas trompée de la sorte. Il sait à quel point ma relation avec Sacha est importante pour moi.

Alors que je nage en plein cauchemar, une question continue de virevolter dans mon esprit.

— Comment as-tu fait pour me retrouver ? demandé-je à mon ami.

Non, mais c'est vrai ! Ce n'est pas petit, la Gaspésie.

— Après avoir reçu ta dernière photo, celle où tu es sur un bateau à Percé, j'ai commencé à avoir de sérieuses craintes sur le déroulement de ton voyage. J'ai sauté dans mon char et je suis monté en Gaspésie. Je savais dans quelle direction vous alliez. J'ai juste arrêté un peu partout avant d'enfin tomber sur vous. J'étais prêt à revenir sans t'avoir trouvée, en sachant qu'au moins, j'aurais essayé.

Les paroles que j'ai cru déceler quand j'approchais des éclats de voix me reviennent en mémoire. Sacha demandait si William et moi étions ici. Comme la dame semblait hésiter, il a insisté pour qu'elle lui précise notre position exacte. Le vignoble est plutôt vaste. Ce n'est pas évident d'y retrouver quelqu'un, surtout que le VR est dissimulé par les rangs de vignes.

— Pourquoi t'as pas répondu à mes messages, Annabelle ? Je t'ai appelée, je t'ai écrit, tu m'as laissé dans le silence le plus complet. Je comprends pas pourquoi.

— Mon cell est tombé dans l'eau.

— Pour vrai ?

— Oui. Et après, j'ai décidé d'attendre avant d'en acheter un autre.

Je me tourne vers mon collègue. Je ne sais plus trop quoi penser de lui. Comment avouer à Sacha que j'étais en train de tomber en amour avec cet homme-là ?

— On a décidé de décrocher. Ensemble, précise William. On voulait être juste nous deux. Dans notre bulle.

À la fin de sa phrase, il tente maladroitement de poser son bras autour de mes épaules, mais je fais un pas de côté pour me dégager.

— Ne me touche pas ! Ne me touche plus !

Je ne peux retenir mes larmes. La tempête qui fait rage en moi doit quitter mon corps. Je lui laisse donc tout le loisir d'exploser.

— Tu m'as menti, William ! Tu m'as bernée pour profiter de ma vulnérabilité. Je regrette tellement de m'être laissé avoir, là ! Si tu savais comme je me sens stupide ! J'aurais dû m'écouter depuis le début et foutre le camp dès le jour 1. Au lieu de ça, je t'ai ouvert toutes grandes les portes de mon intimité.

Je suis si enragée que je dois prendre une pause, à bout de souffle. Pour sa part, William encaisse le coup sans broncher. Il n'essaie même pas de se défendre. Il sait que j'ai raison.

— Tu es exactement comme ta mère, continué-je. Tu sais manipuler tes pions à merveille pour arriver à tes fins.

Une ombre traverse ses iris.

— Tu ne peux pas me dire ça, réagit-il enfin, le visage rouge de colère. Tu ne peux pas. Arrête.

Trop tard. Maintenant, c'est moi qui mène le bal.

— Dans le fond, tout ce que tu voulais, c'est coucher avec moi, hein ? Avoue !

— Quoi ? s'exclame Sacha, tombant des nues. Vous avez couché ensemble ?

— Ne te mêle pas de ça, Sacha. C'est entre lui et moi.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, répète William, des larmes perlant maintenant au coin de ses paupières. Pas après tout ce que je t'ai confié au sujet de ma mère.

Il essuie ses yeux furtivement. Le voilà de nouveau vulnérable. Je l'ai attaqué là où ça fait le plus mal.

— Jamais je ne me laisserai comparer à Angela Pellegrini, tu m'entends ? Jamais.

Sacha nous observe à tour de rôle, jusqu'à ce que les dernières paroles prononcées se fraient un chemin jusqu'à son cerveau.

— Attendez un peu, là, dit-il en levant l'index en l'air. Ça veut dire qu'Angela, c'est sa mère ?

Mon collègue confirme d'un bref coup de menton. Encore plus ébahi, mon ami se tourne vers moi.

— Ta patronne te paie un bonus de cinq mille piastres pour que tu

l'aides à mettre son propre fils à la porte ? C'est ben dégueulasse !

— QUOI ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Nnnooon ! Au secours ! Je veux disparaître. J'ai le cœur qui va me sortir de la poitrine tellement il galope, de la sueur qui perle sur mon front, même si nous sommes à l'ombre de la villa et des arbres.

— William, dis-je en posant sur lui un regard désolé malgré la duperie dont j'ai été victime, ce n'est tellement pas comme ça que tu devais l'apprendre ! Je voulais te le dire, je te le jure, mais j'attendais le bon moment pour le faire. D'ailleurs, si ça peut te consoler, je n'ai aucune intention d'accepter ce bonus.

— *Bullshit !* Qui cracherait sur cinq mille piastres ?

William est hors de lui et il a tout à fait raison. Seulement, je ne suis pas la seule qui devrait recevoir sa colère. C'est Angela qui est à l'origine de toute cette histoire. C'est elle, la fautive, au fond.

— Il faut absolument que tu me croies, William. Laisse-moi te…

— Va-t'en.

— Ne le prends pas comme ça, je t'en prie.

— VA-T'EN !

La dureté de son ton et la force de sa voix ont raison de moi. Je suis allée trop loin dans ce mensonge. J'aurais dû lui faire part de la situation beaucoup plus tôt dans le voyage. Je n'aurais pas dû abuser de sa confiance comme je l'ai fait. Oui, William a omis volontairement de donner de mes nouvelles à Sacha, mais j'ai fait encore pire. Il a agi sous le coup de l'émotion, parce qu'il est amoureux de moi et peut-être un peu jaloux de Sacha. En aucun cas, il ne m'a pas utilisée dans le but d'arriver à ses fins. Moi, oui. Du moins, c'est ce qu'il croit.

Les larmes redoublent de débit. William est toujours physiquement devant moi, mais son esprit est déjà loin de moi. Notre belle relation est morte à peine quelques jours après avoir pris naissance. La manière dont il m'observe me fait mal. C'est encore pire qu'aux tout débuts. Elle est maintenant empreinte de hargne, de dégoût.

Sans dire un mot, il tourne les talons. Il retourne au VR, me laissant seule avec le poids de la culpabilité. Je demeure immobile un long moment, interdite, en proie à un tourbillon d'émotions. Puis, tout à coup, je lève les yeux vers Sacha. Des yeux mauvais, qui voient rouge. C'est à ce moment que je déverse ma colère sur lui.

— C'est ta faute, dis-je en rugissant. Qu'est-ce que t'avais d'affaire à lui dire ça ? C'était-tu vraiment nécessaire de lui révéler que sa mère voulait que je l'aide à le foutre à la porte ?

Je suis là à l'attaquer, et lui ne dit rien. Exactement comme William, un peu plus tôt. Tant pis, je ne me laisserai pas attendrir pour autant. Je n'en ai pas terminé avec lui. J'ai trop mal. Je dois faire souffrir

quelqu'un à mon tour.

— T'es jaloux de lui, c'est ça ?

— Hein ? Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

— Tu ne pouvais pas accepter que je sois avec lui pis pas avec toi, fait que t'as décidé de foutre la pagaille entre nous ? Eh bien, bravo, c'est réussi. Tu peux être fier de toi, dis-je en m'éloignant.

Ma colère est telle que j'ai physiquement mal. Je tremble, je rage. Comme un animal blessé, je reviens vers Sacha et je frappe son thorax de mes poings fermés. Je frappe encore et encore… il n'oppose aucune résistance.

— Pourquoi t'as fait ça, Sach ? Pourquoi t'as tout foutu en l'air ?

Mes coups faiblissent. Bientôt, ils sont tout mous. Ce n'est qu'à ce moment-là que Sacha m'ouvre grand les bras. Sans réfléchir, je m'y réfugie et y pleure tout mon soûl. Aux tréfonds de mon esprit torturé, un fait demeure : ce n'est pas Sacha qui a tout foutu en l'air, ni William. C'est moi.

Ça doit faire une bonne heure que nous n'avons pas revu William. Sacha et moi sommes assis à la terrasse de la villa. Il voulait m'offrir un verre pour m'aider à oublier mes tourments et à m'évader dans les limbes, mais j'ai refusé catégoriquement. Ça va faire, l'alcool. À cause de ça, j'ai fait et dit des choses que je regrette. Je dois garder les idées claires. Mettre de l'ordre dans tout ça et trouver une solution. Ça presse.

Le plus calmement possible, j'expose à Sacha les détails des derniers jours, lui expliquant du même coup la raison pour laquelle je n'ai pas pu répondre à ses messages et le rassurer. S'il était d'abord choqué par mon manque d'attention à son égard, maintenant, il comprend. Même qu'il approuve la décision que j'ai prise de décrocher durant quelques jours. Bien qu'il m'ait toujours soutenue dans mes projets, Sacha m'a souvent mise en garde contre le fait d'étaler ma vie au grand jour. Les risques que ça comporte. Selon lui, à un moment ou un autre, il fait bon de se retirer et se retrouver seul avec soi-même. C'est ce que j'ai fait, avec William.

Tout en discutant, je ne peux m'empêcher de jeter des regards furtifs vers le fond du vignoble, espérant le retour de William et saisir l'occasion pour tout lui expliquer plus calmement. Malheureusement, il n'en est rien. Je ne vois que des rangs de vignes qui s'étirent à l'horizon.

— Laisse-lui le temps de se remettre de ses émotions, me conseille mon ami, la voix douce et empreinte de sagesse. C'est sûr que vous aurez l'occasion de reparler de tout ça.

Constatant l'ampleur de ma peine, il se lève et se place derrière moi

pour m'enlacer solidement.

— Je n'en suis pas aussi certaine, dis-je en m'accrochant à ses bras, les larmes brûlant mes paupières gonflées.

J'appuie ma joue contre sa peau. Le contact me fait du bien.

— J'espère qu'il veille sur Madame Rita. Ça doit lui démanger d'aller dehors. Elle est enfermée depuis un bout.

— Arrête de t'en faire.

— William n'est pas le meilleur ami des chats, mettons.

Soudain, un bruit de moteur se fait entendre. En une fraction de seconde, me voilà debout, prête à me jeter dans sa direction au pas de course. L'instant suivant, le VR s'arrête sur le chemin de terre près de nous.

— William ! m'exclamé-je en m'élançant vers lui.

Sans m'accorder la moindre attention, mon collègue sort de la *van* et la contourne. Il fait coulisser la porte latérale et s'avance pour saisir quelque chose. S'ensuit une pluie de sacs noirs. William les propulse derrière lui, et ils atterrissent sur le sol avec un bruit mat. Deux d'entre eux éclatent sous le choc.

— Calme-toi, *man,* tente Sacha en se dirigeant vers William et en posant sa main sur son bras pour l'arrêter.

William retire rageusement son bras.

— Toi, touche-moi pas.

Les yeux de l'homme qui m'a fait chavirer ne sont plus que colère. Hargne. Une hargne d'une telle ampleur qu'elle me transperce le cœur comme la pointe d'un couteau. J'ai mal. J'ai si mal !

— Tiens, tes affaires, poursuit-il à mon intention. Je pense n'avoir rien oublié. Si je retrouve autre chose, je le laisserai au *Angela.*

Toujours aussi froidement, il contourne le véhicule et s'apprête à monter à bord. Ça y est, c'est la fin.

— William, attends, m'écrié-je en m'interposant entre son corps tendu et la porte du VR. Tu ne peux pas partir comme ça. Ça n'a pas d'allure. Il faut absolument qu'on se parle.

— On n'a plus rien à se dire, Annabelle.

Il me tasse du revers de la main, puis s'arrête avant de grimper à bord.

— J'allais oublier ton « chât ».

Passant par l'avant du véhicule, il saisit la litière et la dépose brusquement entre mes mains.

— Tiens. Maintenant, laisse-moi partir.

Il ferme la portière et démarre le moteur. Le bac de litière entre les mains, je demeure immobile.

— Elle est où, Madame Rita ?

— Aucune idée, répond-il par la fenêtre ouverte. Elle doit être sortie pendant que je paquetais tes affaires. Je suis certain que Sacha se fera un plaisir de me remplacer pour la chercher.

Un nuage de poussière s'élève derrière le VR qui s'éloigne.

J'ai l'impression d'être sortie de mon corps. Deux sacs-poubelle sont pendus à mes bras, et les larmes dévalent mes joues comme des skieurs sur une pente enneigée. Ma vie vient officiellement d'atteindre le stade d'enfer sur terre. Soudain, les dernières paroles de William resurgissent dans mon esprit. Mes mains s'ouvrent ; les sacs noirs en tombent.

— Madame Rita ! Il faut absolument la retrouver !

Comme une poule pas de tête, je m'élance vers les profondeurs du verger, hurlant le nom de mon chat à qui veut bien l'entendre. Je me fiche de déranger la quiétude des lieux. Je n'en ai rien à foutre des autres. Tout ce qui compte pour l'instant, c'est de retrouver ma complice.

— Madame Rita !

Je fouille les rangs de vignes, adoptant des postures inimaginables dans l'espoir de l'apercevoir. Pour un animal comme elle, cet endroit est un véritable terrain de jeu. Il regorge de cachettes et de distractions.

Mes recherches sont interrompues par un bruit de moteur. Je me tourne en direction du son et j'aperçois le jeune homme qui nous a remis le panier de victuailles un peu plus tôt. Tant de choses se sont déroulées depuis que j'ai l'impression que c'était il y a longtemps. L'employé s'arrête à mes côtés. Ses traits dénotent de l'inquiétude.

— On m'a dit que vous avez perdu votre animal de compagnie ?

Je porte la main à mon cœur où une douce chaleur s'insinue. Les larmes sont sur le point d'inonder mes joues de nouveau.

— Oui ! Elle s'appelle Madame Rita. Vous êtes venu pour m'aider ?

Un sourire bienveillant se dessine sur les traits du jeune homme.

— Montez. Je vais vous conduire à travers le verger. On va la retrouver, j'en suis certain.

Mes paupières clignent frénétiquement, laissant s'échapper quelques

larmes supplémentaires. Si je me laissais aller, j'appuierais ma tête sur son épaule pour me réconforter un tant soit peu.

— Merci tellement !

La voiturette repart.

Il aura fallu plus d'une heure pour retrouver Madame Rita. Elle était couchée près d'un buisson, roulée en boule comme une petite crevette. Dès que je l'ai aperçue, j'ai bondi si brusquement de la voiturette que le chauffeur a failli en perdre le contrôle. Depuis, elle n'a pas quitté le creux de mes bras. Je ne la laisserai plus jamais seule sans surveillance.

— Elle l'a bien choisi, son moment, pour s'enfuir ! s'exclame Sacha au moment où je le retrouve, mettant ainsi un terme aux recherches.

Il s'avance pour caresser ma petite boule de poils adorée et, après un bref regard, il m'ouvre grand les bras. Je m'y réfugie sans me faire prier, Madame Rita toujours maintenue fermement contre moi. Non loin de nous, la dame qui nous a accueillis à notre arrivée, William et moi, m'observe, les sourcils froncés.

— On ne peut pas dire que votre visite chez nous soit passée inaperçue, très chère.

Je me défais de l'étreinte de Sacha et baisse la tête, repentante.

— Je suis vraiment désolée. Les choses ne devaient pas du tout se dérouler ainsi.

Le sourire auquel j'ai eu droit plus tôt réapparaît sur le visage de notre hôte.

— Si je vous invitais à vous joindre à nous pour le repas du soir, votre ami et vous ? Vous devez être affamés après autant d'émotions.

Je me raidis.

— C'est que…

J'interromps ma phrase. Pourquoi ai-je autant de difficulté à recevoir ? La journée a été éprouvante. Un bon repas ne sera pas de refus après les derniers événements.

— Avec plaisir, abdiqué-je.

Une fois le repas terminé, notre hôte a vite compris notre désir de reprendre la route. Elle semblait tout de même un peu inquiète que nous franchissions les quelque six cents kilomètres qui nous séparent de la maison en une nuit, mais elle a saisi que j'avais un besoin urgent de rentrer au bercail. De me retrouver dans mes affaires. Sacha et moi l'avons remerciée chaleureusement, de même que son équipe, insistant sur le caractère unique des lieux.

Après avoir chargé mes sacs-poubelle dans le coffre de la voiture de Sacha et déposé Madame Rita sur la banquette arrière, je m'approche de mon ami, qui se trouve à côté de la portière du conducteur, et m'empare de ses clés.

— Tu m'excuseras, mais c'est moi qui conduis. J'en ai besoin.

— T'es certaine ? On en a pour une bonne partie de la nuit.

Je le fusille du regard. La dernière chose dont j'ai envie en ce moment, c'est qu'on me contredise.

— Comme tu veux ! abdique-t-il en constatant mon entêtement.

Sacha contourne la voiture et s'assoit sur le siège passager, après avoir déplacé Madame Rita, qui y avait élu domicile.

— Je ne vais quand même pas laisser un chat prendre ma place ! Il y a des limites à se laisser marcher sur la tête.

— Vraiment ? demandé-je en lui arrachant son cellulaire déverrouillé des mains. C'est aussi moi qui choisis la musique.

Mon ami lève les mains en l'air.

— Ben là ! C'est comme ça que tu me remercies d'être venu te chercher en Gaspésie ? Si j'avais su, je t'aurais laissée t'arranger avec tes problèmes.

Mon esprit s'emballe.

— Je te ferai remarquer que c'est toi qui es à l'origine de mon plus gros problème. Si ce n'était pas de toi, William serait encore ici.

— *Cheap shot !* À part ça, c'est certain qu'il aurait fini par découvrir le pot aux roses. La vérité finit toujours par éclater, Annabelle. C'est certainement pas moi qui vais t'apprendre ça !

Sentant la tempête s'activer de nouveau au fond de moi, je m'abstiens de répondre. Je farfouille plutôt les listes de lecture de l'application musicale que j'ai ouverte. Quelques instants plus tard, je tombe sur la chanson parfaite. Celle qui semble avoir été écrite pour moi, pour la fin de la relation entre William et moi. Alors que j'embraye en première vitesse – j'avais presque oublié la conduite manuelle –, les paroles de *The Scientist* de Coldplay m'emplissent les oreilles :

Nobody said it was easy
It's such a shame for us to part
Nobody said it was easy
No one ever said it would be this hard
Oh, take me back to the start[1]

Qu'est-ce que je donnerais pour retourner au début de notre histoire ? La bâtir sur des bases solides, sincères ? Maintenant, c'est trop tard. J'ai tout fichu en l'air.

1. “The Scientist”, Coldplay, album *A Rush of Blood to the Head,* 2002.

21

Retour à la case départ

En marchant vers le bureau en ce lundi matin, je me sens lourde et triste. J'ai l'impression que chacun de mes pas s'imprègne dans le trottoir comme si j'allais m'y enfoncer. Aussi, il me semble que des mois se sont écoulés depuis la dernière fois où j'ai effectué ce même trajet. Pourtant, ce n'était pas plus tard qu'il y a dix jours. Depuis, ma vie a pris une tout autre tournure. Le soleil qui l'illuminait jour et nuit s'est caché derrière le plus imposant des nuages. La pluie déferle sans cesse, si bien que mon corps est vide de larmes.

William a refusé de prendre mes appels – je me suis racheté moi-même un cellulaire – et n'a donné suite à aucun de mes messages. J'ai très hâte de le retrouver à la réunion de ce matin. J'espère trouver un moment pour mettre le grappin sur lui et l'entraîner à l'écart. Je dois lui expliquer ce qui s'est passé. Notre histoire ne peut pas prendre fin d'une manière aussi abrupte.

Quand j'arrive au bureau, je lève la tête vers le treizième étage, comme si je m'attendais à apercevoir l'homme que j'aime à la fenêtre de la salle de conférence. Quelle sotte je suis ! William a autre chose à faire que de surmonter son vertige pour essayer de me voir franchir les portes de l'immeuble.

Mes précieuses sandales Adidas aux pieds, je m'apprête à franchir la première volée de marches me menant aux bureaux du *Angela* quand je m'immobilise. Et si j'essayais de surmonter une de mes peurs ? Juste d'y penser fait naître des frissons sur tout mon épiderme, et un état de malaise généralisé s'empare de moi. Tant pis ! Je me lance. Je sors donc de la cage d'escalier et appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur.

— Hé, Annabelle ! Je suis contente de te voir ! Tu as fait un beau voyage ?

Suzie m'observe, tout sourire, avant de fixer son regard sur mes pieds.

— Belles chaussures, s'exclame-t-elle avec ironie, avant de défroisser son pantalon gris et de s'assurer que sa blouse blanche est bien en place.

J'étudie à mon tour ma tenue, une camisole vert clair sur une jupe blanche. Contrairement à ma collègue, je ne ressens aucune gêne à porter des sandales de sport. J'assume mon choix, d'autant plus que ma journée de travail n'est pas encore entamée.

— Merci, réponds-je pour déjouer son plan.

L'instant suivant, le son indiquant l'arrivée de l'ascenseur retentit. Les portes s'ouvrent devant moi. J'essaie du mieux que je peux de garder mon calme. De part et d'autre, des gens s'engouffrent dans la cage métallique.

— Tu viens ? s'informe Suzie, en première rangée.

Tu es capable, Annabelle ! La première fois est toujours la plus difficile.

Sentant les battements de mon cœur résonner jusque dans mes tempes, je franchis le pas qui me sépare de l'ascenseur. Les portes se referment. Me voilà prisonnière.

Quand nous atteignons enfin le treizième étage, je saute hors de la cage métallique comme si j'en avais été poussée.

— Et alors, ce voyage ? demande de nouveau Suzie.

— C'était bien, réponds-je évasivement avant de foncer vers mon bureau, à l'opposé de la salle de conférence.

— Super ! Ne sois pas en retard à la réunion, me lance-t-elle avant de pénétrer dans la pièce en face de mon bureau.

Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention d'être en retard. Cette réunion risque d'être haute en couleur.

Assise à la table de réunion, dos aux immenses fenêtres, je ne peux détacher mon attention de la porte. Les employés du magazine *Angela* entrent un par un, heureux de se retrouver. Plusieurs discutent de leur fin de semaine, alors que d'autres s'assurent d'être bien mis pour ne pas déplaire à la patronne. Pour ma part, je porte toujours mes sandales Adidas aux pieds. J'ai volontairement omis d'enfiler les chaussures de cuir que j'avais apportées pour la réunion. Sur le sol à côté de ma chaise se trouve un sac-cadeau duquel s'échappe une feuille de papier de soie blanc. J'y ai déposé le nouveau chandail noir que j'ai acheté à William pour remplacer celui que j'avais utilisé pour nettoyer l'urine de mon chat.

À dix heures tapantes, William brille toujours par son absence. Les employés du magazine ont tous pris place autour de la table, y compris Angela, qui vérifie ses courriels afin de s'assurer que nous lui avons tous fait parvenir notre article. Pour ma part, je suis fébrile. J'ai hâte qu'elle parcoure le mien. Elle risque d'être… surprise. Ouais, pour être surprise, elle le sera.

Après ce qui me semble une éternité, elle s'éclaircit la gorge et appuie ses coudes sur la table. Ses doigts parfaitement manucurés exposent un vernis d'un rouge vif, cadrant parfaitement avec le caractère du personnage.

— Bonjour, tout le monde ! J'espère que vous êtes en forme. Ce matin, nous avons une longue réunion devant nous. Je viens de vous envoyer les articles de vos confrères et consœurs. Les avez-vous reçus ?

Un hochement de tête collectif se produit alors que chacun fixe l'écran de son portable. Effectivement, nous avons récemment reçu un courriel nous informant du déroulement du *meeting* de ce matin. Afin d'améliorer l'esprit d'équipe et d'optimiser chacun des articles du prochain numéro, Angela a décidé que nous les découvririons tous ensemble, pour ensuite donner nos commentaires et nos recommandations. Pourquoi faire soi-même ce que nous pouvons faire faire aux autres ? C'est donc là que l'idée de génie m'est venue.

La matinée s'écoule à grande vitesse. Je m'efforce de donner quelques commentaires, recevant à l'occasion un regard en biais de ma voisine de siège, Suzie.

— Tu es certaine que ça va ? me demande-t-elle discrètement. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Tout va *très* bien, réponds-je avant d'afficher un sourire démesuré sur mon visage et de reporter mon attention sur l'écran de mon ordinateur portable.

— Prochain article, Annabelle ! annonce fièrement Angela, après que nous avons retravaillé celui de Tommy, un copain de William.

Le silence retombe dans la salle pendant que mes collègues, ainsi que la grande patronne, prennent connaissance de mon article. Soudain, une rumeur commence à s'élever dans la pièce. Elle prend de plus en plus d'ampleur, se transformant d'abord en fous rires, puis en exclamations stupéfaites.

— Je n'y crois pas !

— Ben voyons donc !

— Ça ne se peut pas !

C'est alors que les yeux d'Angela se posent sur moi. Ils sont fous de rage. Les lèvres de ma patronne sont si serrées que des petites rides sont visibles de chaque côté de sa bouche.

— Annabelle Girard, dans mon bureau. Tout de suite !

Le cœur battant à tout rompre vu l'ampleur de mon geste, je m'efforce de conserver un air serein. Dans mon angle mort, j'aperçois le visage de Suzie, qui est aussi abasourdie de ce qu'elle vient de découvrir que du culot dont j'ai fait montre. Posant les mains sur la table avec assurance, je me lève et repousse ma chaise d'un léger coup de fessier.

— Ce ne sera pas nécessaire de me rendre dans votre bureau, Angela.

Maintenant debout, la bête me toise, prête à bondir sur sa proie pour n'en faire qu'une bouchée. Il est grand temps que quelqu'un tienne tête à cette femme. Il est temps qu'elle perde cet air hautain qu'elle affiche en permanence.

— Ah bon ? Parce que c'est vous qui allez décider de ça, en plus ? On s'est très mal comprises, jeune fille !

Un petit rire m'échappe.

— Effectivement, on s'est mal comprises.

Autour de moi, le temps est suspendu. Mes collègues retiennent leur souffle. Personne n'a jamais osé affronter la grande Angela Pellegrini. Je laisse volontairement planer un silence avant d'asséner le coup final :

— Ce ne sera pas nécessaire de me rencontrer dans votre bureau pour me congédier, Angela. Je démissionne.

La grande dame encaisse la droite sans broncher. Elle aurait fait une excellente boxeuse.

— C'est contre mes valeurs de travailler pour quelqu'un comme vous.

Maintenant pleinement à l'aise avec ma décision, je range mes effets personnels dans ma mallette, récupère le sac-cadeau que je n'ai pas pu remettre à William et marche vers la porte, la tête haute. Les quelques regards éberlués en direction des sandales que j'ai aux pieds ne m'échappent pas. Quel monde futile et faux ! J'en ai marre de cette mascarade.

— Ça a été un plaisir de travailler avec vous, m'adressé-je à mes ex-collègues, évitant soigneusement tout contact visuel avec Angela et terminant mon tour de table avec Suzie. Bonne chance !

Je tourne les talons et sors de la pièce.

Sitôt dans la cage d'escalier, je prends quelques instants pour me remettre de mes émotions et encaisser le choc de mon geste. Il n'est pas question de redescendre en ascenseur ; j'ai eu ma dose d'émotions fortes pour la journée. Adossée à la lourde porte, je me concentre sur ma respiration et pose la main sur mon cœur. Je l'ai fait ! J'ai dénoncé une injustice majeure en montant aux barricades, sans craindre les représailles de mes pairs ! William serait fier de moi. Non seulement parce que je me suis battue pour lui, mais parce que j'ai fait fi de l'opinion des autres. De mon besoin maladif de validation. J'ai agi en mon âme et conscience, étant certaine de faire la bonne chose. Au beau milieu de mon intense *rush* d'adrénaline, je sors mon cellulaire de mon sac à main et le déverrouille.

C’est fait ! ☺

Sacha

OMG t’es mon idole !

Annabelle

Faudrait quand même pas exagérer.

Sacha

Arrête de te déprécier. T’es géniale.

Sacha

Astheure, libre à toi de faire ce que tu veux. *Sky is the limit !*

Sacha

Fier de toi, Annabou !

Les mots de mon ami me vont droit au cœur. Je serre mon appareil contre ma poitrine un instant, puis fige quand un brouhaha me parvient. La réunion semble terminée. De toute évidence, ça barde de l’autre côté de la porte. Sans attendre d’être surprise dans ma cachette, je dévale les treize étages du bâtiment pour la toute dernière fois.

Quand j’arrive dehors, je prends la direction de la maison et marche d’un bon pas. Ce n’est que plusieurs coins de rue plus loin, alors que je franchis un parc bordé d’arbres matures, que je prends un moment pour m’arrêter. Je lève les yeux vers les feuillus comme si je n’avais jamais rien vu d’aussi beau, puis j’inspire profondément. Je me sens libre comme jamais. Légère, aussi. Ah, ça, oui. Je me sens libérée d’un poids immense. Bien sûr, mon cœur saigne encore de ne pas avoir pu régler mon différend avec William, mais je n’y peux rien. Il a pris sa décision. Il a disparu de la *map*. Qui suis-je pour lui refuser ce droit ? Surtout après tout ce qu’il m’a raconté sur son passé ? William n’a pas toujours été correct, mais il mérite le bonheur. Je dois me faire à l’idée que ce bonheur n’est pas avec moi.

Bon, une larme solitaire me picote le coin de la paupière. Non ! Je ne dois pas être triste. La vie me réserve assurément d’autres belles surprises. Ces réflexions faites, je lève de nouveau la tête, cette fois pour admirer le ciel. Il est d’un bleu parfait. Aucun nuage n’a osé le déranger. Le sourire aux lèvres, je sors mes verres fumés de mon sac à main et les enfile sur mon nez. Les dernières paroles de Sacha résonnent dans mon esprit :

« Astheure, libre à toi de faire ce que tu veux. *Sky is the limit !* »

Sacha a raison. Tout est possible. Et j’ai bien l’intention de le prouver au monde entier. Ah, hé puis non. Je n’ai rien à prouver à

personne. Je vais le faire pour moi. Rien que pour moi.

Épilogue

Embarque, ma belle !

L'été qui s'achève a été mouvementé. Il a été empreint de questionnements et de décisions importantes. J'ai mis fin à plusieurs partenariats, tannée de promouvoir des produits miracles censés nous conduire directement au bonheur. Le bien-être est un état d'esprit qui ne nous est accessible que lorsqu'on prend la peine de plonger au fond de soi. D'explorer nos zones de guerre et d'accepter nos faiblesses. Si William est sorti de ma vie, il subsiste de lui des enseignements qui m'ont été fort bénéfiques. Au cours des derniers mois, j'ai réalisé que je n'étais pas aussi authentique que je le prétendais. J'essayais de cacher la vraie moi sous un masque. Un masque qui plaît aux autres. Ce n'est pas toujours facile de m'accepter telle que je suis, mais j'y arriverai, je n'en doute pas.

Ce dont je doute, cependant, c'est de pouvoir dénicher un jour quelqu'un de sa trempe. Parce qu'il faut se le dire, William Després est dans une classe à part. Toutefois, comme je le lui ai dit quand il m'a posé la question, mon bonheur ne passe pas nécessairement par la vie à deux. Si l'occasion se présente, je l'envisagerai peut-être, mais ce ne sera pas plus mal si ce n'est pas le cas. Je trouverai bien ma place dans ce monde, celui où une infinité de possibilités s'offre à moi.

Le camion que Sacha a loué s'immobilise devant le trottoir sur lequel je suis assise. Mon ami en émerge, radieux, par cette chaude journée du mois de septembre.

— Annabou ! s'exclame-t-il en se jetant dans mes bras. Prête pour le grand *move ?*

Pour un grand *move*, c'en est tout un. La décision de quitter mon emploi et de mettre fin à certains partenariats n'a pas été sans conséquence. J'ai été contrainte de vendre le condo que je m'étais fièrement acheté il y a à peine un an. Seul dans son quatre et demi, dans le quartier Rosemont, Sacha m'a gentiment proposé de devenir sa colocataire. Si la crainte de m'ennuyer du Plateau-Mont-Royal m'a d'abord effleurée, j'ai décidé de mettre de côté mes réserves et de plonger. Si je dois me reloger, autant que ce soit avec une personne en qui j'ai pleinement confiance.

— Salut, Sach ! lâché-je en répondant à son étreinte. Où sont tes hommes de main ?

Le plan initial était de payer des déménageurs, mais mon ami m'a convaincue de faire confiance à ses collègues qui sont, selon ses dires, tout en muscles. Un pick-up rouge s'arrête au même instant de l'autre côté de la rue et trois hommes de plus de six pieds aux biceps menaçant de réduire leur t-shirt en lambeaux en sortent. L'instant

suivant, je fais la connaissance de Gilles, Sylvain et Chris.

— Les *boys,* voici ma grande *chum* Annabelle. Interdiction de lui reluquer le derrière pendant le déménagement, compris ?

— Franchement ! le rabroué-je, gênée.

Les trois hommes se présentent à moi avec politesse, puis ils s'enquièrent de mes instructions pour commencer le travail. Alors qu'ils entrent dans le bâtiment pour s'emparer du peu de meubles que j'ai conservés, j'imprime les lieux dans ma mémoire, le cœur serré. Mon quartier va me manquer cruellement.

Sacha a eu raison de me proposer les services de ses collègues. En moins d'une heure, mon condo est vide. Le fait d'habiter au deuxième étage a grandement facilité les choses. La totalité de ce qu'il reste de ma vie est maintenant entassée dans un camion blanc et orangé, attendant d'élire domicile ailleurs. Mon ami ferme les portes arrière du cube, puis il s'assoit sur le pare-chocs arrière pour reprendre son souffle. Je le rejoins, Madame Rita au creux des bras.

— Ça va me faire bizarre de ne plus habiter ici, dis-je, mélancolique.

Je frotte mon menton sur le dessus du crâne de ma chatte. Ça m'apaise. Sacha y met du sien en glissant un bras autour de mes épaules.

— Hé ! On va triper ensemble, toi et moi, tu vas voir. Pis Madame Rita, bien sûr ! En plus, ça va nous coûter pas mal moins cher, à tous les deux ! Mais j'ai pas fait le *move* pour économiser de l'argent, là.

— Je le sais bien.

N'empêche que mon ami a raison. J'avais beau être plutôt à l'aise financièrement, mon luxueux condo sur le Plateau- Mont-Royal était tout de même au-dessus de mes moyens. Je le savais dès le départ, mais j'ai laissé mes émotions guider mon choix. Les trois mastodontes qui nous ont donné un fier coup de main apparaissent devant nous.

— On y va ? s'informe l'un d'eux.

Sacha bondit sur ses pieds.

— On y va. T'inquiète pas, Annabou, dit-il en me tapotant le bras. T'as pris la bonne décision.

Cristi de biscuit ! Je sens les larmes me brûler les yeux ! J'en ai assez de pleurer. Il est temps que je passe à autre chose. Que je tourne la page sur ce chapitre de ma vie.

— Allons-y ! m'exclamé-je en mettant de la joie dans ma voix.

Les moteurs se mettent en marche, Sacha actionne le levier de vitesses. Lentement, le camion commence à avancer. Mon chauffeur jette un dernier regard sur mon immeuble.

— C'est pas William, ça ? lance-t-il tout à coup en freinant brusquement.

Je me retourne vivement. Mon cœur fait un bond.

— William. Arrête-toi ! m'écrié-je à l'intention de Sacha.

Ce dernier immobilise le camion. J'embrasse Madame Rita pour me donner du courage, puis je m'élance sur le trottoir qui mène à l'entrée de l'immeuble. William, qui sort du hall, marche dans ma direction. Ses traits se modifient quand il m'aperçoit.

— J'ai sonné, mais tu n'as pas répondu, débute-t-il, nerveux. Évidemment, puisque tu es ici. Salut.

Il enfonce les mains au fond des poches de son pantalon de sport. Le son de sa voix ravive mes sentiments à son égard. Malgré le temps, ils ne se sont pas estompés. Pas une miette. Qu'est-ce qu'il est beau ! Ses cheveux bouclés ont allongé depuis la dernière fois que je l'ai vu. Ça lui donne encore plus l'air d'un grand voyageur. D'un bohème. Un rire nerveux s'échappe de mes lèvres.

— Salut, réponds-je simplement.

C'est vraiment gênant de se donner ainsi en spectacle devant Sacha et ses amis, qui ont décidé de griller une cigarette pour passer le temps.

— Tu déménages ?

Un sourire naît sur mes traits.

— Eh oui ! Pas vraiment le choix, maintenant que j'ai perdu mon emploi au magazine.

J'observe un moment de silence.

— J'imagine que tu as eu vent de ce que j'ai fait ? le sondé-je en réduisant la distance qui nous sépare.

William fait de même. Son délicieux parfum envahit mes sens.

— C'est sûr ! Ça a sonné le glas au *Angela.* Rien ne va plus depuis ce jour-là.

Effectivement, mon geste a causé bien des remous. Près de la moitié des employés ont quitté le bateau. Ça a fait la une des journaux.

— Personne n'a jamais rien fait de tel pour moi. Ça me touche. Merci.

Je hoche faiblement la tête et croise les bras sur ma poitrine, ne sachant plus quoi faire de mes mains.

— Je ne pouvais pas rester là sans rien faire. Il fallait que les gens sachent qui est la vraie Angela Pellegrini. En passant, je n'ai jamais révélé votre secret… ben, que c'est ta mère, je veux dire. C'est la seule chose de l'histoire que j'ai gardée pour moi. Ça et ce qu'il y a eu entre

nous, évidemment.

Un malaise immense occupe maintenant chaque parcelle de mon être.

— Je le sais. C'est gentil. Mais ça n'a pas empêché la vérité d'éclater.

Effectivement, le passé d'Angela a été fouillé au peigne fin avant d'être étalé au grand jour. Les journalistes n'y sont pas allés de main morte. Ils n'ont rien épargné sur leur passage. C'est comme ça que j'ai finalement su pourquoi William travaillait pour sa mère. J'ai alors compris pourquoi il s'imposait de la côtoyer dans un cadre professionnel.

Si le magazine avait le vent dans les voiles, il n'en a pas toujours été ainsi. Angela a, un jour, fait appel à son père pour avoir recours à du financement. L'homme très en moyens a accepté en ajoutant une clause peu commune au contrat. Pour que l'entente demeure valide, Angela devait offrir un emploi à son fils. Sous aucun prétexte, elle ne pouvait le congédier. À ce moment-là, William venait de se faire larguer par Sophie. Sa peine d'amour était immense, et sa vie, à la dérive. Son grand-père a voulu le sauver en lui offrant un emploi stable. Les choses auront voulu que ce soit lui qui démissionne, finalement. Avec raison, d'ailleurs.

— Tu me manques, William. Tu me manques vraiment.

Je n'ai pas pu retenir ces mots que je souhaite lui dire depuis des mois. J'en ai bien d'autres à libérer, mais c'est trop tôt. Il baisse le regard, décontenancé devant la tournure de la discussion.

— Il n'y a pas un jour qui a passé sans que je pense à toi depuis… les événements, ajouté-je prudemment.

Dis-moi que je te manque aussi, Will, je t'en prie ! J'ai tellement besoin de l'entendre !

Un raclement de gorge se fait entendre derrière moi. C'est Sacha, qui se fait tout petit.

— Faudrait y aller. Les gars sont seulement disponibles jusqu'à deux heures.

Le temps presse. Je dois conclure cette conversation même si je n'en ai aucune envie. Je joue maintenant sur mes doigts pour faire passer ma nervosité.

— Bon, ben… bye ! dis-je.

— Bye.

Il n'ajoute rien. Mon chien est mort. Le cœur brisé en mille miettes, je marche vers le camion de déménagement. J'ai la main sur la poignée de la porte quand le miracle se produit enfin.

— Annabelle, attends !

Merci, mon Dieu ! Tout n'est peut-être pas perdu. Je me retourne lentement.

— Oui ?

William me rejoint. Il n'est plus qu'à un mètre de moi. Il a enfin sorti les mains de ses poches. Il les utilise pour appuyer ses paroles.

— Toi aussi, tu me manques. C'est fou comme tu me manques.

Soudain, il attire mon attention de l'autre côté de la rue.

— Regarde ma nouvelle acquisition ! Pas pire, hein ?

Tous mes espoirs s'éteignent. Pourquoi diable me montre-t-il sa nouvelle voiture ? Je n'en ai rien à foutre ! C'est la dernière chose dont j'ai envie en ce moment. Je pivote malgré tout. Je réalise alors qu'il me désigne un VR flambant neuf. Mon attitude change complètement.

— Wow ! Tu t'es lancé dans les grosses dépenses ! Il est à toi ?

Sacha sort du camion et se plante à mes côtés.

— Écoute, on va y aller, nous autres. On va commencer à débarquer ton stock chez moi. Mais prends ton temps, là. Pas de stress. Je pense que vous avez ben des affaires à vous dire.

La grandeur de cœur de mon ami me touche. Il sait mieux que quiconque à quel point je dois ventiler mes émotions. C'est lui qui m'a consolée durant les derniers mois. Lui qui a essuyé mes larmes. Lui qui m'a entraînée sur la Route des vins en Estrie pour me changer les idées. Mais, à aucun moment, il n'a réussi à chasser le visage de William de mon esprit. Parce que Sacha n'est pas William. Il ne le sera jamais.

— Appelle-moi quand tu seras prête, je viendrai te chercher, termine-t-il.

— D'accord. Merci.

Alors que mon ami tourne le dos, William offre :

— Je peux aussi la reconduire. Ça te permettrait de l'essayer, poursuit-il à mon intention.

Mon attention alterne entre les deux hommes.

— Ça ne vous dérange pas ?

Les deux m'indiquent que non. Les véhicules repartent avec ma vie à bord le temps que je tire les choses au clair avec William. Une fois seuls, nous nous observons un long moment. Un très long moment. C'est à croire que nos yeux se parlent, qu'ils usent d'un langage qu'eux seuls maîtrisent. Si j'en avais la possibilité, j'arrêterais le temps. La personne qui a nommé le sentier « Bout du monde » en Gaspésie s'est

trompée. Le bout du monde, il est ici. Il est partout où se trouve William Després. Cet homme est mon bout du monde à moi.

— Je te fais visiter ?

Les paroles de William me ramènent à l'instant présent. Je redescends de mon nuage.

— Avec plaisir.

Sans réfléchir, mon ex-collègue s'empare de ma main et il m'entraîne à sa suite. Je le suis sans m'opposer. Une fois de l'autre côté de la rue, il réalise son geste et ouvre les doigts.

— Je l'ai fait aménager selon mon propre plan, me précise William en faisant coulisser la porte latérale. Durant notre voyage en Gaspésie, j'ai noté quelques points que j'appréciais moins et je me suis assuré de les corriger. Entre.

Il me désigne l'entrée avec son bras, et je pénètre dans son antre. Bien que l'espace dans un VR soit restreint, je mets longtemps à faire le tour. J'explore chaque recoin, note chaque détail. Il n'y a pas à dire, William a fait du bon boulot.

— Tu as vu ? Il y a un deuxième lit !

Effectivement, le modèle possède une couchette au-dessus de la cabine de pilotage. À mon avis, c'est beaucoup mieux qu'un toit extensible comme nous avions.

— Ben oui, toi. C'est super !

Je me retiens de dire que j'y dormirais avec plaisir.

Lorsque je sors du véhicule, je retrouve William sur le trottoir. Il a renfoncé ses mains dans ses poches.

— Je l'ai fait, Anna. J'ai suivi tes conseils.

— Hein ?

— Tu sais ? Tu m'avais proposé de créer ma chaîne YouTube et de partir à l'aventure ? Eh bien, je l'ai fait. J'ai trouvé des commanditaires et tout.

— Tu es sérieux ? Wow ! Je suis vraiment fière de toi. Bravo !

— Je suis d'ailleurs sur mon départ pour ma première destination.

— Génial ! C'est quoi ?

— Je vais d'abord traverser le Canada, puis descendre la côte ouest américaine. Suivre la route des vins et visiter des vignobles. Napa Valley, Sonoma…

Mes yeux brillent d'excitation. Je suis vraiment touchée que William ait accordé autant d'importance à ma proposition. Je ne m'attendais

pas à ce qu'il mette le plan à exécution.

— Je suis venu pour te dire que je m'en vais, Annabelle. Je ne pouvais pas partir sans te dire au revoir.

Mon cœur se tord tout à coup.

— Il fallait que tu saches que, je ne t'en voulais plus. Angela est une habile manipulatrice. J'ai toujours été le premier à le dire. Au fond, tu n'as été qu'une de ses nombreuses victimes.

Je hoche la tête. J'ai peur que, si j'ouvre la bouche pour dire quoi que ce soit, des sanglots incontrôlables en sortent. Je garde le silence. William est venu me dire adieu. Je dois me rendre à l'évidence. Les choses ne redeviendront jamais ce qu'elles étaient entre nous.

En silence, il referme la porte latérale et ouvre celle du passager.

— Tu m'accompagnes ? demande-t-il d'une voix étrangement calme pour la gravité de la situation.

Je fronce les sourcils. Je suis perdue.

— Pour aller chez Sacha ?

Un sourire amusé apparaît sur ses traits. Bien vite, ses lèvres s'étirent davantage.

— Oui… et non. M'accompagnerais-tu dans mon périple, Annabelle ? T'associerais-tu à moi pour cette toute nouvelle aventure ?

Oh, mon Dieu ! Je rêve, c'est certain ! Il ne peut pas m'avoir demandé ce que je crois qu'il m'a demandé ! Je déglutis péniblement avant de répondre.

— Tu veux dire que… que tu veux encore de moi ?

— Ma vie n'a pas de sens sans toi, Annabelle Girard. Je l'ai compris il y a bien longtemps. Donc, est-ce que ça te tente de plonger dans le vide avec moi ?

— Tellement ! Je veux tellement !

Incapable de résister plus longtemps, je lui saute dans les bras et l'étreins à l'en étouffer. S'ensuit un long et délicieux baiser empreint de douceur, de tendresse. De la plus grande des spontanéités.

Remerciements

Ce projet n'aurait pas pu voir le jour sans la précieuse collaboration des Éditeurs réunis. Merci à Daniel Bertrand et à Anita Rathé d'avoir plongé une fois de plus dans un de mes projets. Un coucou tout particulier à l'équipe qui vous entoure. Je suis choyée de faire partie de cette belle grande famille.

Merci à mes proches pour vos encouragements. Je sais que je vous fais parfois perdre la tête avec mes idées, mais la mienne est si pleine que je dois en déverser un peu, hi hi ! Votre soutien et votre présence sont essentiels à mon processus de création.

Merci à Malika et Blake pour la belle aventure que vous me faites vivre. J'espère vous emmener dans un prochain périple en VR. Une fois que vous aurez goûté à cette liberté, vous ne pourrez plus vous en passer.

Merci à mon formidable conjoint, mon âme sœur, Namour. C'est grâce à toi et à ce rêve que tu caresses depuis longtemps que j'ai sillonné la magnifique région de la Gaspésie. Vivement ta retraite pour qu'on puisse se lancer à fond dans la *vanlife*.

À tous ceux et celles qui sont là, roman après roman, merci pour votre grande fidélité. Je souhaite que notre complicité ne s'éteigne jamais.

La liberté est à la portée de tous…

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Maman solo cherche nounou
Mélanie Cousineau

Joanie L'Heureux-Paradis est une femme souriante et positive. Rien ne semble pouvoir atteindre sa bonne humeur contagieuse. Rien, sauf cette nouvelle qui ruine complètement son plan de retour au travail après son congé de maternité : la garderie sur laquelle elle comptait doit fermer ses portes !

Malgré ses recherches qui s'annoncent difficiles, elle continue de croire en ses chances de pouvoir régler à temps ce problème impromptu. Enfin, c'était avant de passer en entrevue des nounous à qui elle ne confierait pas une perruche, de se faire larguer par la seule candidate avec un minimum de bon sens et de visiter un centre de la petite enfance s'apparentant plutôt à une prison... Vraiment, même si elle a choisi d'être une « maman solo », sa situation n'est pas de tout repos.

Un jour, alors qu'elle commence à désespérer, un séduisant inconnu sauve *in extremis* sa fillette d'un accident. Sous le coup de l'émotion, Joanie ne peut s'empêcher d'embrasser à pleine bouche ce héros… pour immédiatement le regretter. Ne s'était-elle pas juré d'élever son enfant seule, sans avoir besoin d'un homme à ses côtés ? Et si cet adonis entrait dans sa vie non pas comme amoureux mais comme... nounou pour son enfant ? Reste à voir si Cupidon pourra éviter de s'en mêler !

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.

Annabelle Girard vient d'accéder au poste de chroniqueuse bien-être pour le magazine *Angela*, un périodique qui a la cote. La propriétaire – la «Angela» en question – se révèle exigeante, voire tyrannique, envers son personnel, et la nouvelle employée doit tout faire pour ne pas la contrarier. Au bureau, Annabelle côtoie également William, le spécialiste des voyages, qui semble aussi séduisant qu'imbu de sa personne.

Alors qu'elle commence à peine à prendre sa place au sein de l'équipe, sa patronne décide de l'envoyer pendant une semaine en VR afin d'effectuer un reportage sur le terrain. Son copilote pour cette excursion forcée? William, évidemment! Sur fond de malaise, le duo improbable se lance ainsi sur les jolies routes de la Gaspésie.

L'espace restreint de l'habitacle oblige les deux collègues à pas mal plus de proximité qu'escompté. Mais à quoi pensait donc Angela en imposant une telle intimité à ses deux envoyés spéciaux? Savait-elle que, immanquablement dans un scénario pareil, les adversaires de la ligne de départ sortiraient transformés par l'expérience?

Photo : Lyne Caouette

Après Maman solo cherche nounou *et* Road trip : une virée mère-fille, *Mélanie Cousineau n'a pas fini de nous dépayser. Ce nouveau roman propose une excursion haute en couleur démontrant qu'on ne peut pas toujours occuper la place du conducteur!*